LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ1981
Book .D35
1827
YUDIN COLLECTION

544
1046

ŒUVRES

CHOISIES

DE DORAT.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

Gelee Sculpsit.

O changement soudain ! elle tremble, soupire
Plaint ce jeune héros, le contemple et l'admire.

La Déclamation, Ch. III.

ŒUVRES

CHOISIES

DE DORAT

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR M. DESPRÉS.

Ornées d'une Gravure.

A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

MDCCC XXVII.

PQ1981
I35
1827

104837
08

YUDIN

NOTICE

SUR DORAT.

Dorat ne descendoit point, comme on l'a dit, dans le Nécrologe de 1781, du professeur Jean Dorat qui *composa cinquante mille vers sans en corriger un* (*). Ce trait d'érudition n'est peut-être qu'un sarcasme.

Claude-Joseph Dorat naquit à Paris, le 31 décembre 1734, de Joseph Dorat, auditeur des comptes. Il montra, dès le collége, un esprit vif et léger. On le destinait à la magistrature : mais il pâlit à la seule vue d'un monstrueux *Domat* (**) qu'il n'ouvrit qu'une fois; et comme ses parents le laissaient maître de choisir un état, il entra dans les mousquetaires, troupe leste et brillante, plus renommée pour sa valeur que pour sa sagesse, et dont une galanterie peu timide étoit l'esprit dominant. Quoiqu'il fût charmé de porter cet uniforme, il ne le garda qu'un an, obligé de ménager les frayeurs d'une tante janséniste dont il étoit l'héritier, et qui se persuada que son neveu se damnerait nécessairement sous la casaque d'un mousquetaire.

(*) « Il nous a dit bien des fois que cela n'étoit point. Personne, à « cet égard, n'étoit plus croyable que lui-même. »

Éloge de Dorat, par le chevalier de Cubières, 1781.

(**) *Domat*, jurisconsulte célèbre par son excellent livre *des Lois civiles*.

Dorat étoit déja connu, par de petites poésies galantes, dans les sociétés qu'il fréquentoit; et les femmes, dont le suffrage est si flatteur, et pour qui deux ou trois madrigaux sont la preuve d'un grand talent (quand ils leur sont adressés), l'enivroient déja de leurs éloges et le gâtoient avec émulation. La passion des vers, une position indépendante, une fortune aisée, les louanges et les conseils de ses amis, le déterminèrent à se consacrer entièrement aux lettres. Ces mêmes amis auroient dû lui conseiller, avant tout, de se préparer à la composition, par l'étude. L'étude eût développé son jugement, asservi son imagination, mûri son esprit, formé son goût; mais Dorat n'étudia jamais que lorsqu'il eut besoin de savoir quelque chose du sujet qu'il avoit à traiter; pareil à ces gens qui prennent un maître d'escrime, la veille d'un duel, et qui n'en sont ni plus adroits, ni plus heureux.

Une ode *au malheur*, une *Épître* à la princesse de *Robecq* (*), et des *Héroïdes*, furent ses premiers essais. L'Héroïde étoit à la mode depuis la lettre d'*Héloïse*, par Colardeau; et tous les jeunes gens qui se sentoient ou se croyoient appelés au théâtre, s'exerçoient, dans l'épître héroïque, à la peinture des passions; c'étoit le noviciat de la tragédie.

Dorat eut d'abord le projet de traduire en vers les héroïdes amoureuses d'Ovide, ces lettres si remplies de tendresse, de grâce, de volupté, de poésie. Le poëte romain abusoit de son esprit, comme un homme trop riche abuse de sa fortune. Dorat pensoit-il qu'il suffît de lui ressembler, jusqu'à certain point, par ses défauts, pour reproduire ses beautés qui les font oublier? ou se croyoit-il forcé de justifier par-là le surnom d'*Ovide français* que lui donnoient d'avance des

(*) Anne-Maurice de Montmorency, princesse de Robecq, morte en 1760.

amis un peu pressés et que le grand Frédéric prodiguoit encore plus libéralement à d'Arnauld Baculard? Quoi qu'il en soit, après deux ou trois imitations assez pâles et qui ne satisfirent ni ses lecteurs, ni lui-même, il préféra la liberté de choisir ses sujets, à l'obligation de s'assujettir à la pensée d'un autre, et publia, dans l'espace d'un an et demi, dix ou douze héroïdes qui furent plus ou moins accueillies. L'anecdote d'*Yarico*, puisée dans *le Spectateur*, lui fournit trois épîtres, sous les noms de *Valcourt* et de *Zéila*. La lettre de *Barnevelt à Truman* eut quatre éditions.

Les juges éclairés louèrent dans ces différentes pièces, une versification élégante et facile, du coloris, de l'harmonie; mais ils ne reconnurent, dans aucune, cette chaleur de l'âme, cette sensibilité passionnée qui donne aux compositions poétiques le mouvement et la vie.

Le poëme tragique étant au premier rang de notre littérature, l'espérance d'un succès au théâtre de Melpomène est aussi le premier rêve d'un jeune homme qui sort du collége, échauffé par les poëtes dont il est rempli. Dès 1757, Dorat avait fait lire une tragédie de *Zulika*, sous un nom supposé. Le théâtre la reçut en indiquant des corrections jugées nécessaires. Dorat relut sa pièce lui-même en 1760, et les comédiens l'étudièrent. Dans le cours des répétitions, ils lui témoignèrent qu'ils craignoient pour son dénouement, et l'invitèrent à soumettre leurs inquiétudes à Crébillon. Le vieux tragique (Dorat nous l'apprend lui-même) refit le cinquième acte, et ce fut celui-là qui tomba. Le public sut que l'auteur étoit un jeune homme; il apporta plus d'indulgence à la seconde représentation, et la pièce marcha, mais comme on marche après une chute.

Zulika fut suivi de *Théagène et Chariclée*. Personne n'ignore que Racine, amoureux de ce roman grec, y chercha la matière de son premier essai dramatique; que Molière, au-

quel il montra son esquisse, jugea le sujet défavorable et le lui fit abandonner. Dorat fut plus hardi; mais il paya, d'une chute bien plus complète, le mépris du conseil de Molière; et, pour n'avoir pas à le consoler de son malheur, mademoiselle Dubois, sa principale actrice et sa maîtresse, le quitta.

Dorat soutint ces deux revers en homme qui ne comptoit pas trop sur la fortune de *Théagène* et moins encore sur la fidélité de *Chariclée*. Le succès de trois épîtres l'en dédommagea. Dans la première, il tâche de rire de l'échec du théâtre; mais, comme on le pense bien, la gaîté qu'il y répand est plus factice et plus arrangée, que naturelle et vraie. Dans les deux autres, il raille mademoiselle Dubois avec beaucoup d'esprit, de malice et d'enjouement. Elle fut si blessée du ton leste de Dorat (*) et d'une vingtaine de vers qui n'annonçoient pas un grand fonds d'estime, que le rencontrant un jour, dans le foyer, au milieu d'un groupe, elle lui dit d'une voix très-élevée : « Monsieur Dorat, je ne me pique pas d'être « une vestale; j'ai des amants, mais je les choisis. Vous dites « que je vous ai chassé deux fois; je ne vous ai point chassé, « car je ne vous ai point admis. »

Dorat étoit trop poli pour prouver à mademoiselle Dubois qu'elle se trompoit.

Suivons notre auteur dans la carrière dramatique. Nous ferons ensuite une courte revue de cette foule d'écrits, tant en vers qu'en prose, qui se succédèrent avec une rapidité d'autant plus difficile à concevoir, que la vie de Dorat étoit fort dissipée. Recherché comme un poète aimable, il se livroit au monde. Il aimoit les grands soupés, les spectacles, les fêtes, et tout ce qui détourne du travail un écrivain *pris aux piéges de la société*. Ses aventures galantes l'occupoient pour le moins autant : non qu'on puisse être dupe de ces

(*) Chassé deux fois ! C'est trop, friponne ! etc., etc.

milliers de vers qui portent les titres de *Déclaration, Serment, Promesse, Congé, Rupture, Raccommodement,* etc., etc., etc. On savoit que toutes ces dames, comtesses, marquises ou bergères étoient des créations poétiques, et qu'en dépit de leurs noms indiqués par une initiale, ou perdus dans les *trois étoiles*, Dorat auroit été fort embarrassé de faire une indiscrétion.

Régulus fut joué dans les derniers jours de juillet 1773. Ce sujet n'a fourni qu'une scène à Métastase, et Dorat n'en a pu tirer davantage. Régulus est un homme inébranlable, un martyr : les martyrs n'ont point de passions, et le théâtre est une arène où le poète met les passions aux prises. Corneille a fait, du martyr Polyeucte, une tragédie sublime; mais c'étoit Corneille. Ajoutons que Polyeucte, qui donne son nom à la tragédie, n'en est pas le héros. L'intérêt se rassemble tout entier sur Pauline.

Le *Régulus* de Dorat n'est pas ce Romain si fièrement dessiné dans la belle ode d'Horace, *Cœlo tonantem,* etc., puisqu'il lui fait dire :

Ces chaînes font ma gloire, et la rendent plus pure.

Dorat ne s'est pas souvenu que Régulus portant les fers de Carthage, s'indignoit d'être flétri par eux.

Le public, peu difficile sur les convenances historiques, pourvu qu'on sache l'intéresser, applaudit avec transport le premier acte de *Régulus*. Les deux autres furent écoutés sans défaveur.

Adélaïde de Hongrie fut représentée le 21 juillet 1774. Cette pièce étoit déja connue sous le titre des *Deux Reines* drame en prose. Dans le dessein d'en essayer l'effet au théâtre, Dorat l'écrivit en vers, sans rien changer aux incidents romanesques dont sa fable se compose.

Pepin (le Bref) se croit l'époux d'Adélaïde fille de la reine

de Hongrie; mais on l'a trompé. Margiste, gouvernante de la jeune princesse, a mis, dans le lit de ce prince, Alise, sa propre fille, au lieu d'Adélaïde; celle-ci, qui devoit être assassinée par ordre de Margiste, arrive à la cour de Pepin, reconnaît, dans l'usurpatrice, une amie qu'elle pleuroit et qui se tue pour lui céder la place.

En pardonnant à l'auteur de s'être mis trop à son aise, et sur la vraisemblance et sur la vérité (*), nous dirons qu'à beaucoup d'égards, *Adélaïde* méritait son succès. De belles scènes entre les deux amies réunirent tous les suffrages. On ne se demanda point par quelle étrange combinaison d'évènements, deux femmes, qui ne devoient jamais se revoir, se trouvoient tout-à-coup rapprochées. On pleura.

Une circonstance particulière servit encore *Adélaïde*. Louis XVI venoit d'anéantir, par le rappel des parlements, la révolution de 1770; et comme lui, Pepin, dans la tragédie, relevoit l'empire de la justice et des lois. Aussi les vers suivants furent-ils entendus avec ivresse:

« J'ai déja réprimé ces hardis novateurs,
« Vrais fléaux de l'état et crus ses bienfaiteurs :
« Rendons aux tribunaux leur auguste exercice;
« Enchaînons la discorde aux pieds de la justice. »

Pierre le Grand, qui fut joué le 1er décembre 1779, n'étoit que *Zulika* refondue. « Dans *Zulika*, dit assez durement

(*) « Pepin répudia Berthe, dit Dorat, dans la préface des *Deux Reines.* » Il a besoin de cette répudiation, pour amener le mariage qui doit mettre Adélaïde sur le trône de Pepin. Mais parmi les historiens, les uns ne parlent pas du renvoi de Berthe; les autres le nient. Voici comment s'exprime le P. Daniel : « Il fut tenté de répudier Ber-« trade, pour mettre à sa place une autre personne qu'il aimoit. Mais « le pape Étienne III ayant fait là-dessus, à Pepin, des remontrances « paternelles, il fit céder sa passion à la crainte du scandale. »

DANIEL, *Hist. de Fr.* vol. I, p. 286.

« La Harpe, l'auteur n'avoit fait qu'un mauvais roman; dans « *Pierre le Grand*, il a gâté l'histoire. »

Amilka, prince de la famille des Czars, conspire contre les jours de Pierre. L'amour de Menzikoff pour Ametis, fille d'Amilka, l'unit aux conjurés. Pierre, informé du complot, sans en connoître tous les auteurs, remet le soin de sa personne à Menzikoff. On se bat aux portes du palais. Amilka se tue; Menzikoff se repent, et tombe aux pieds de son maître; et Pierre (qui ne pardonnoit jamais) lui pardonne.

Rien de tout cela n'a la couleur locale; rien de tout cela n'est tartare. Un auteur peut entasser des événements, pour irriter la curiosité; mais un tissu fabuleux ne le dispense pas de mettre de la vérité dans les caractères, surtout quand l'histoire à laquelle il emprunte un fait, est assez voisine de nos jours, pour qu'il doive supposer que nous la connaissons.

Dorat s'étoit promis un grand succès, de *Pierre le Grand.* C'étoit la première fois qu'on mettoit en scène le législateur du nord et qu'on y déployoit sa politique et son génie: car l'auteur, (comme il nous le dit lui-même) *avoit écarté les nuances de père, d'amant, et d'époux;* ce qui n'étoit pas le moyen d'attacher les spectateurs. La représentation le détrompa. « Je m'aperçus, ajoute-t-il, que je n'étois pas aussi sublime que « je me l'étois imaginé. Le public manqua de force pour « m'applaudir, parce que je n'avois pas celle de l'intéresser. »

Pierre le Grand ne reparut point. Il est assez ordinaire et tout simple, qu'après une première représentation qui n'a pas réussi, l'auteur attribue sa disgrace à vingt causes différentes, avant que d'accuser sa pièce, et qu'il appelle,

Du parterre en tumulte au parterre attentif.

Quelquefois, les pièces se relèvent; plus souvent, elles tombent; et peut-être conviendroit-il (pour le dire en passant) d'établir, à la comédie, comme au Palais, l'amende dite de

fol appel, contre les auteurs dont le public du lendemain auroit confirmé l'arrêt.

Dorat se résignoit de bonne grace; « il ne chicanoit point sa vie, » disoit-il lui même, d'après un illustre malheureux (*); mais il laissoit oublier la pièce maltraitée du public, et la reproduisoit long-tems après, sous un autre titre; de sorte qu'il s'écouloit deux ou trois ans entre la première et la seconde représentation.

Ainsi des *Deux Reines*, il fit *Adélaïde;* de *Théagène, Zoramis;* de *Zulika*, *Pierre le Grand;* de l'*Amant mystérieux, la Feinte par amour.*

Zoramis n'eut pas les honneurs du théâtre; il fut imprimé. C'est un chaos d'aventures, plus incroyables les unes que les autres. On croit revoir le vieux monstre de la tragicomédie.

Le plus beau mélodrame, et peut-être un des chefs-d'œuvre du genre, est tout tracé, dans le canevas de *Zoramis.* Espérons, pour la plus grande gloire des lettres, qu'il ne sera pas négligé.

Dorat s'étoit flatté de recueillir chez Thalie des palmes qu'elle ne prodigue point. Il s'annonça par un triomphe. *La Feinte par amour*, jouée le même jour que *Régulus*, réussit au-delà de ses espérances; et même, pendant un nombre de représentations, elle protégea *Régulus.* Le fil de cette intrigue est si délié, qu'à peine l'aperçoit-on; mais une situation adroitement prolongée, la frivolité des mœurs d'un certain monde très-bien saisie, des vers ingénieux et brillants, beaucoup de ces jolies choses qu'on croit entendre, l'art d'un acteur qui faisoit valoir les moindres détails, une actrice placée

(*) Henri, duc de Montmorency, décapité le 30 octobre 1632, répondit à ses juges qui l'engageoient à se défendre : « Je ne chicane « point ma vie contre mes bourreaux. »

dans les occasions les plus favorables à la nature de son talent, tout cela décida pleinement le succès de cet ouvrage.

Le Célibataire fut joué pour la première fois, le 20 septembre 1775.

Rien de plus heureux que ce sujet, si la pièce eût été mieux conçue; si le poëte, au lieu de belles déclamations pour et contre le célibat, eût offert aux célibataires le tableau de l'avenir qui les attend; si, mettant en scène un vieillard dupe de ce principe anti-social *qu'il est toujours tems de se marier quand on est vieux*, il eût accumulé sur lui les inévitables résultats de son système, l'abandon, le malheur et l'ennui. C'étoit une leçon que le théâtre devoit au siècle (*).

Voilà ce que Dorat n'a point senti. Son Ferville est un homme agréable, encore jeune, riche, et même heureux. Le projet qu'il a de rester libre n'est qu'une fantaisie qu'il appuie de quelques sophismes, et qu'il abjure à la fin.

La pièce a peu d'action. Elle porte sur une de ces données romantiques, qui ne résistent pas à l'objection la plus légère; mais qu'il faut bien admettre, quand l'auteur n'a pas excédé les bornes du possible. Elle parut froide, jusqu'à la fin du quatrième acte; le cinquième produisit beaucoup d'effet, et la sauva.

Dorat promettoit, depuis long-tems, un *Malheureux imaginaire* que ses amis vantoient comme un chef-d'œuvre; moyen excellent pour armer la prévention et la malveillance. La première représentation de cette comédie fut donnée le 7 décembre 1776.

Écoutons l'auteur définir lui-même le héros de sa comédie.

(*) C'est ainsi que l'a traité Colin d'Harleville. Regnard lui-même a saisi cette vue morale, dans la plus immorale de ses comédies, *le Légataire*. Géronte est un vieux célibataire, délaissé, pillé, le jouet des siens, la proie des valets.

« Le duc de Semours est agité par le délire d'une imagination « malade, il se crée des fantômes, ne croit point aux biens « dont il jouit, réalise tous les maux qu'il prévoit, se tour- « mente au sein des délices, et s'empoisonne aux sources « même d'où l'antidote devroit partir. »

(*Préface* du Malheureux Imaginaire.)

Comment Dorat s'abusoit-il assez pour croire qu'un pareil personnage eût quelque chose de théâtral? L'homme à qui son imagination persuade qu'il est malheureux, est malheureux par cela même : c'est moins un travers d'esprit, que l'effet d'une affection hypocondriaque, dont la cure appartient à la médecine et non à la comédie. Le travers opposé seroit comique. On riroit d'un *heureux imaginaire*, d'un homme qui, déçu par la vanité, mère des illusions, expliqueroit tout à son avantage et remercieroit la fortune des évènements même les plus désagréables; tandis qu'un fou tel que le duc de Semours, qui s'estime à plaindre au milieu de toutes les jouissances réunies, tourmente, irrite et fatigue. Aussi n'eût-il pas été supporté sans le rôle d'un marquis d'Épermont, homme insouciant et joyeux qui rit de tout; caractère également outré, mais du moins amusant.

Les poëtes, en général, amoureux de leurs productions (*), ont presque toujours un excès de prédilection pour les plus foibles, soit qu'ils sentent le besoin qu'elles ont d'être défendues, soit qu'en opposant l'autorité de leurs opinions à l'opinion du public, ils se figurent qu'ils la lui feront adopter. S'il ne falloit, pour mériter le nom de *bonne comédie*, que des vers bien tournés, des détails piquants, des mots heureux, la pièce de Dorat pourroit être comptée parmi les meilleures; mais elle est tissue sans art, et marche sans avan-

(*) Cicéron dit, en parlant de la poésie : *In hoc genere, nescio quo pacto, plus quam in aliis, suum cuique pulchrum est.*

cer. Cependant Dorat tenoit plus à ce duc de Semours, qu'à toutes ses autres compositions dramatiques. Il ne désespéroit pas du public, dont l'indifférence lui sembloit l'effet d'une manœuvre hostile; et pour le ramener au *Malheureux imaginaire*, il peuploit la salle d'amis dispendieux qui donnoient à sa pièce l'air d'être suivie. Dorat se ruinoit à se tromper lui-même. Un demi-succès n'ajoutoit rien à sa gloire; une chute franche eût économisé son argent (*).

Le *Chevalier françois à Turin*, et le *Chevalier françois à Londres*, furent joués le même jour (25 novembre 1778). Ces deux comédies avoient été mal reçues à Fontainebleau; c'étoit une raison pour réussir à Paris; mais la cour avoit bien jugé.

Dans la première de ces pièces, tirées toutes les deux des *Mémoires de Grammont*, le chevalier a des vues sur la marquise d'Olmène et tout à la fois sur la comtesse de Senantes. Son ami Matha fait la cour à la marquise, et Senantes se croit sûr de sa femme; mais tous les deux gênent le chevalier. Il suppose une querelle entre eux, et leur fait donner des gardes, pour empêcher un duel dont ils ne sont tentés ni l'un ni l'autre. Pendant ce temps-là, Grammont conduit si bien ses projets, qu'au lieu d'une conquête, il en fait deux, tant ces dames sont accommodantes!

Dans la seconde pièce, le chevalier est amoureux et jaloux. Miss Adelson, qui l'aime, est jalouse aussi: elle engage une de ses amies à feindre d'aimer le chevalier; mais Grammont est trop épris, pour ne pas échapper au piége qu'on lui tend.

La première pièce déplut, non parce qu'elle blesse les

(*) On disoit, devant d'Alembert, que le public étoit aux ordres de Dorat: « Dites à ses frais », reprit le malin philosophe.

Dorat, dans sa comédie des *Prôneurs*, a révélé lui-même son secret, par ce vers qu'on a retenu :

« Travaillez peu vos vers et beaucoup vos succès. »

mœurs (nous tolérons aisément cette misère-là); mais, parce-qu'elle n'a point de nœud, point d'intrigue, et que ce séducteur, si brillant dans les *mémoires*, est assez terne dans la comédie.

La seconde ne fut point achevée.

Le dialogue des deux pièces parut médiocre, sans doute, parce qu'il est plus souple, plus brisé, c'est-à-dire meilleur. On y cherche les mots heureux d'Hamilton; on ne songeoit point que les agréments du style d'Hamilton sont de ceux qu'on ne sauroit déplacer, sans les éteindre.

Les deux *chevaliers* moururent sans bruit, et l'impression ne les vengea point.

La dernière des comédies que Dorat fit représenter est *Roséide*, ou *l'Intrigant*. Elle fut jouée le 2 octobre 1779.

On ne cessoit de reprocher à l'auteur des caractères peu prononcés. Pour répondre à ce reproche, il a fait, de son *intrigant*, un scélérat.

La pièce ne tomba, ni ne réussit. Les acteurs l'interrompirent à la cinquième représentation, la laissèrent vieillir sur l'affiche et l'abandonnèrent. Dorat se plaignit d'eux, et même avec aigreur; il fut injuste. Les comédiens, on le sait, ne se piquent pas de procédés héroïques; c'est une société commerçante:

Marchands de pleurs, et de rire et d'ennui,

dit un poëte. Ils ont une caisse, et les succès d'*estime* (qu'on appelle ainsi, pour consoler l'amour-propre) ne la remplissent pas.

Dégoûté du théâtre, Dorat quitta cette lice, avec la résolution, à peu près arrêtée, de n'y plus rentrer. Il faut à celui qui prétend s'y faire remarquer, en qualité de poëte tragique, tout ce qui manquoit à Dorat: une âme ardente, de l'énergie dans les pensées et dans les sentiments, de la verve,

l'étude des passions et de leur langage, la connoissance réfléchie des grands modèles. L'auteur de *Régulus* eut beau se battre les flancs : ses tragédies n'excitèrent que de foibles émotions, et pour me servir des expressions hardies d'un écrivain judicieux (*), *on en rapportoit son cœur comme on l'avoit apporté.*

La comédie demande un philosophe, et Dorat ne l'étoit point; il imposoit le nom de *comédies* à des romans qu'il distribuoit en scènes; il y jetoit des figures, des esquisses de caractères, des oppositions, des germes d'intérêt, et couvroit tout cela de vers toujours brillants et rarement comiques. La comédie de Molière lui convenoit d'autant moins, qu'il n'étoit ni gai, ni frappé du ridicule; aussi s'est-il constamment proposé La Chaussée pour modèle : mais il n'a point assez appris de cet auteur, trop mal apprécié sous plus d'un rapport, les secrets essentiels de la théorie dramatique; l'art de conduire et de disposer son sujet, de fonder l'intérêt, de le graduer, d'inquiéter doucement le spectateur, d'amener un dénouement tel qu'on le lui fait désirer, sans le lui laisser trop prévoir. La Chaussée ne s'échappe point en tirades ambitieuses, persuadé qu'au théâtre *les discours qui ne sont que des discours sont des fautes* (**). Ses valets ne sont point de beaux esprits, mais des instruments utiles au développement de son intrigue : en un mot, il a toujours un but. Sous la plume de La Chaussée, le théâtre ouvre une école aux pères, aux mères, aux amis (***); et, dans la fiction qu'il leur présente, leurs devoirs sont aussi bien tracés que dans le meilleur livre de morale.

(*) Rapin : *Réflexions sur la poétique.*

(**) Fontenelle.

(***) *L'École des pères*, *l'École des mères*, *l'École des amis*, comédies de La Chaussée.

En renonçant à la scène, Dorat publia des fragments de *Macbeth* et d'*Alceste*. Ses *Prôneurs*, lus dans les sociétés sous le titre de *Merlin bel esprit*, étoient imprimés depuis 1777. Quoiqu'il ait mis une préface à la tête de cette pièce, et qu'il y désavoue d'avance l'application qu'on pourroit faire de tels ou tels portraits, il est clair que Palissot, Clément, La Harpe et d'Alembert étoient ses principaux personnages. Comment Dorat, homme honnête, estimé, de mœurs douces, et jusque-là, le plus inoffensif de tous les écrivains, ne se refusa t-il point la triste satisfaction de se venger de la critique par la satire? Comment oublia-t-il qu'à l'époque de la comédie des *Philosophes*, il avoit dit, dans une épître à M. Dudoyer, en apostrophant Palissot?

O toi, moderne Aristophane,
Ton triomphe est affreux, et doit t'épouvanter.

L'intrigue des *Prôneurs* n'a pas coûté de grands frais d'imagination. Ce n'est qu'une contre-épreuve de la comédie de Palissot.

Madame de Norville s'est engouée d'un cercle de *penseurs* qu'elle rassemble chez elle et dont un monsieur Callidès est l'âme. Le jeune d'Orcy, fils d'un marin, est aimé d'Hortense, fille de madame de Norville. Dans la crainte que les *penseurs* qui gouvernent la mère ne lui ravissent sa maîtresse, il cherche à les rendre ridicules, et pour y parvenir il leur lit une sottise qui surprend leur *admiration*; ils sont jugés.

Une chose honora l'auteur; c'est qu'on reconnut dans sa pièce, plutôt le désir, que le pouvoir d'être méchant.

Citons les vers par lesquels il désignoit deux hommes qu'il pouvoit haïr sans injustice: *Palissot* et *Clément*. L'un l'avoit insulté dans *la Dunciade*, l'autre, dans un examen amer du poëme de *la Déclamation*.

. . . . . Pourroit-on appréhender les traits
D'un méchant démasqué, flétri par un succès,

Possédant le talent et le secret uniques
D'ennuyer tout Paris par des vers satiriques ?
Craindroit-on le pédant, bavard de son métier,
Qui, sur un hémistiche, écrit un mois entier ?
Pédagogue échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait et Boileau sur parole,
Pauvre diable, trop vil pour être combattu,
Qui prépare sans fruit des poisons sans vertu, etc. etc.

C'est probablement sur La Harpe, ou du moins, sur une de ses opinions littéraires, que tombent les vers qui suivent. Ils font partie de la meilleure scène de la pièce; celle où le chef des prôneurs endoctrine un adepte qui se joue de lui.

Vous aimez donc Rousseau ? Mais c'est une hérésie.
Quelques pâles lueurs de vieille poésie,
Voilà votre Pindare, infortuné rimeur,
Détrempant un vers sec avec des flots d'humeur.
Boileau, correct et froid, n'est point du tout sensible :
Bardus l'a décidé; Bardus est infaillible, etc., etc. (*).

On a cru que le poète avoit voulu caractériser d'Alembert dans ces vers-ci qui pourtant ne sont qu'une jactance philosophique, et qui n'ont rien de personnel :

Oui, oui, messieurs les sots, il faudra s'il vous plaît,
Que le monde s'éclaire, en dépit qu'il en ait.
Eh ! ne voyez-vous pas que pour nous tout conspire?
La sagesse dicta; nous n'avons fait qu'écrire.
Nous protégeons les grands, protecteurs autrefois;
Les bords les plus lointains sont régis par nos lois.
Des climats opposés où nos pareils abondent,
De la célébrité les échos se répondent,
Et, quand nous le voulons, notre zèle hardi
Fait prospérer le Nord aux dépens du Midi, etc., etc.

(*) Marmontel.

Mademoiselle de L'Espinasse elle-même a son petit coin dans cette galerie satirique :

> ..... Voyez beaucoup *Églé*,

dit Callidès à Forlis;

> Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
> Si vous voulez souper en bonne compagnie,
> Et jouir des honneurs attachés au génie.

Forlis lui répond :

> Vous savez que de moi le sexe est adoré,
> Quand l'esprit est chez lui par les graces paré;
> Ces traits ne sont pas ceux de l'*Églé* qu'on renomme :
> Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

Mademoiselle de L'Espinasse ne méritoit point cette injure; elle *aimoit* comme une femme très-sensible et ne *haïssoit* point. Mais Dorat, dont la vanité croyoit avoir fait une conquête en découvrant un ennemi de plus, s'étoit persuadé que cette demoiselle affermissoit d'Alembert dans le dessein de lui fermer les portes de l'Académie.

L'origine de toutes ces rancunes remonte à l'époque où Dorat composa ses premiers vers. Fréron tenoit, en ce moment, le sceptre de la critique.

Dorat jugea qu'un censeur que Voltaire lui-même ne méprisoit pas, étoit à craindre : il rechercha le journaliste et fut loué dans sa feuille. Toute la ligue anti-fréronienne jeta des cris d'indignation. La Harpe disoit avec horreur, dans une lettre à madame Denis, « Eh! que sait-on, madame? il « dîne peut-être chez Fréron ! »

Dorat fit plus; il y soupa, le jour de la première représentation de l'*Écossaise*. C'étoit une hostilité bien positive et bien déclarée. « De ce moment, il prit la livrée d'un parti », dit le même La Harpe, dans sa *Correspondance* imprimée.

De ce moment aussi, Dorat fut en butte à la malignité du

parti contraire. Le lyrique Le Brun, qui déchiroit avec volupté, l'accabla d'épigrammes. Rulhière (*) qui, dans le monde, eût rougi de ne passer que pour malin, lui lança des traits acérés. Linguet, que Dorat accusoit d'ingratitude (ceux-là ne pardonnent point), Linguet le décrioit en toute occasion. Mais l'épigramme qui l'affligea le plus profondément, parce qu'elle l'attaquoit dans tous les points de son existence, fut celle-ci qui n'est que trop connue :

Bon dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bon dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces :
Que son encens exhale une insipide odeur !
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais, si j'en crois ses vers, dieu ! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse, ou son lecteur !

Cette épigramme fut attribuée généralement à Voltaire, et

(*) « On commence à me trouver bon homme, disait Rulhière; « est-ce que je deviendrois hypocrite ? »

Il écrivit contre Dorat des stances plus que désobligeantes, dont voici les premières.

De l'esprit et de l'agrément,
On en trouve certainement
Dans vos épîtres éternelles,
Aux rois, aux comètes, aux belles.

Vous célébrez si galamment
Les jeunes dames de la ville,
Qu'au Marais, et surtout dans l'Isle,
On vous croit presque leur amant.

Vous unissez très-savamment
La recherche à la négligence,
Et, sous un air d'insouciance,
L'ambition d'être charmant, etc., etc.

méritoit qu'on s'y méprît. Dorat fut trompé tout le premier, et répondit par ces jolis vers:

Grace, grace, mon cher censeur!
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse
Mes vers, ma prose, et mon brevet d'auteur :
Je puis fort bien être heureux sans lecteur,
Mais, par pitié, laisse en paix ma maîtresse :
Laisse en paix les amours; épargne au moins les miens.
Je n'ai pas, il est vrai, le feu de ta saillie.
Tes agréments; mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie;
Si de mes vers Églé s'ennuie,
Pour la désennuyer, je lui lirai les tiens.

L'épigramme étoit de La Harpe. Tout le monde en parut surpris, et ce fut la seule consolation qu'eut Dorat. Un homme d'esprit(*) dit à ce sujet: *Dorat a pris cela pour un arrêt, ce n'étoit qu'une sentence.*

Nous n'entrerons pas dans le détail d'un démêlé que Dorat eut avec Voltaire, au sujet d'une épître *aux Sages du siècle*, que Dorat n'avouoit pas, mais qu'il ne nioit pas trop, et qui finissoit ainsi :

Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Quoique Voltaire reportât sur Jean-Jacques tout le poids de ces deux vers, il prit de l'humeur. Ses courtisans ne manquèrent pas non plus de l'irriter. Déjà le vieux monarque menaçoit; Dorat fit des soumissions, et Ferney désarma.

Parlons à présent de ses autres productions et de ses essais dans tous les genres. « Nous ressemblons au laboureur, « disoit-il; il sème ses grains sans économie, sachant très- « bien que tous ne lèveront pas. » Aussi Dorat sema-t-il plus qu'il ne recueillit.

(*) Le vieux Martin, qu'on appeloit *le Diogène des cafés.*

Sans doute il eût mieux fait, s'il eût moins fait, s'il eût mis à revoir ses ouvrages le temps qu'il mettoit à les multiplier; mais la peine et l'ennui de corriger fatiguoient son impatience. Gâté par une facilité prodigieuse, qualité qui devient si souvent un défaut, Dorat écrivoit sans cesse et croyoit travailler.

Quand le poëme de *la Déclamation* parut, des amis complaisants le mirent à côté de *l'Art Poétique;* ils eurent même besoin de se retenir pour ne pas le mettre au-dessus; ce jugement étoit ridicule. De meilleurs juges, en faisant redescendre ce poëme à son rang, ne lui refusèrent pas des beautés vraies. Le premier chant parut seul, en 1767, et ce chant est le meilleur de tous. Il offre, en plus grand nombre que les trois autres, des vers marqués au coin de la bonne école, des portraits brillants, des comparaisons ingénieuses, des détails techniques, habilement rendus, des tableaux charmants. Tout cela fait bien dans un poëme, mais ne fait pas un poëme. Le sérieux de quatre chants didactiques demandoit que le poëte y jetât un peu d'intérêt et que tout marchât sur un plan bien tracé; Dorat n'en faisoit point (*). S'il eût profité des conseils que Clément lui donnoit, dans une critique sans égards, et même sans politesse, mais non sans justesse et sans goût, nous osons croire que l'*Essai sur la Déclamation* auroit pris une place honorable parmi les bons poëmes de notre langue.

Les odes de Dorat ne sont dépourvues ni d'élévation, ni d'harmonie. Le poëte s'y donne de tems en tems un air d'en-

(*) Joseph Vernet aimoit à raconter que deux dames de la cour amenèrent dans son atelier un jeune homme qu'elles protégeoient, et qui, selon elles, annonçoit des dispositions marquées pour la peinture. « Dessine-t-il? demanda l'habile artiste. Une des dames prit la parole: « Ah! M. Vernet, sauvez-lui le dessin. Apprenez-lui tout de suite à « peindre. Le dessin fait perdre trop de temps. »

thousiasme; mais quoi qu'il en dise, il est tranquille. L'ode qu'il fit, en 1774, *sur le nouveau règne,* lui valut la protection de la cour et deux ou trois épigrammes, dont la plus douce se terminoit par ces deux vers :

Puissent les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor!

A la fin de l'année 1772, notre auteur publia son *Recueil de Fables.*

En essayant d'imiter La Fontaine, on n'est ni lui, ni soi-même; Dorat n'en eut jamais la pensée. Ses fables plaisent par des agréments qui sont à lui. De nouveaux acteurs y figurent. Une gaieté fine anime les scènes qu'il raconte. On en citeroit une foule de traits piquants qui ne sont pas, comme on l'a dit, des *atours,* mais des ornements bien placés.

Nous regrettons que Dorat se soit permis, dans ses *contes*, des tableaux licencieux, ou tout au moins immodestes. Les honnêtes gens condamneront toujours l'abus du talent en ce genre, ce talent fût-il supérieur : et nous ajouterons que *les Cerises, les Dévirgineurs,* n'ont pas de quoi se faire absoudre, même des lecteurs qui ne veulent qu'être amusés.

On lit, au devant de ses contes, cette invocation à La Fontaine :

Comme toi, j'ai bien du loisir,
Comme toi, j'aime le plaisir,
Et là finit la ressemblance.
Prête-moi tes moindres pinceaux,
Que de loin je suive tes traces :
Je n'aspire point à tes graces,
Trop heureux d'avoir tes défauts.

Anacréon citoyen est incontestablement une des meilleures pièces de Dorat. C'étoit un hommage offert au comte de Maurepas, lorsqu'il reparut, après un si long tems, sur le théâtre du ministère. Ce petit poëme est plein de vers char-

mants, quoi qu'en ait dit La Harpe, qui n'a jamais été juste pour un écrivain qu'il n'aimoit pas. La Harpe prétend que des vers qui représentoient un ministre entouré des jeux et des plaisirs, durent être assez mal reçus.

D'abord il ne s'agit pas ici d'un ministre, mais d'Anacréon. Dorat a-t-il pu le représenter autrement que sous ses traits, et lui faire parler un autre langage que le sien? et parce que le poëte lui prête de nobles sentiments, jettera-t-il la couronne de roses? Cessera-t-il de chanter la volupté? Falloit-il charger de soucis ministériels le front du vieillard de Teos? Falloit-il peindre Anacréon en Sully?

Cette notice étant déja longue, nous nous contenterons d'indiquer sommairement les autres ouvrages.

Une traduction des Baisers de Jean Second (*). Le traducteur est moins voluptueux que le poëte hollandois; mais il est plus décent.

Le mois de Mai, tableau riant et frais, où l'auteur a fondu le *Pervigilium Veneris* (**).

Les lettres d'une Chanoinesse, correspondance amoureuse de plus de 2000 vers.

Les Tourterelles de Zelmis, Sélim et Sélima.

Plusieurs morceaux détachés, écrits en très beaux vers.

Mes Fantaisies, mes nouveaux Torts, grossirent ce grand nombre de jolies pièces, parmi lesquelles on remarque surtout ses Épîtres.

Les épîtres de Dorat commencèrent sa réputation et la soutiendront. Il ne faut pas les comparer à celles de Voltaire, fleur de l'esprit françois, saillies rapides et brillantes d'une

(*) Jean *Second* (dont le vrai nom est *Everard*) étoit de La Haye. Il passa de bonne heure en Espagne, et suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis. Il mourut en 1536.

(**) Le *Pervigilium Veneris* est un petit poëme attribué faussement à Catulle, et qu'on regarde comme une composition du moyen âge.

imagination toujours riche et toujours prête; mais on peut dire que, sans être précisément original, Dorat a sa manière, et particulièrement dans ses épîtres. Celles qu'il adresse à *Catherine II, aux grands hommes des Coteries*, aux *Sages*, aux *Comètes*, etc., etc., en sont la preuve. Rarement il suit son idée; mais ses écarts sont agréables. Il se joue des goûts de sa nation, de ses modes, de ses préjugés, de ses folies, de ses ridicules, de ses vices mêmes (nous n'étions pas encore régénérés). Il prend des libertés avec de grands philosophes; il en prend avec les rois. Il saisit nos travers comme au vol, observe en courant et peint de même. Le trait est léger, mais il est fidèle. L'ironie, dont il fait un fréquent usage, ne blesse jamais; elle est douce, enjouée, badine. Il se mêle à tout cela des lueurs de raison et des éclairs de poésie.

Toutefois, il n'est pas exempt de négligences, de tours forcés, de constructions hasardées, de néologismes. Il est même permis d'appliquer à Dorat, le reproche qu'on faisoit au peintre Boucher : l'abus du couleur de rose. Ce qu'on lui reproche encore et qu'on lui pardonne, c'est de ne pas s'oublier assez, d'outrer l'égoïsme poétique, de nous entretenir sans cesse de ses petits malheurs, de se plaindre, comme Gresset, de tout ce qui l'arrache à *sa chère indolence*. Un poëte qui rimoit jour et nuit ne devoit pas avoir de prétentions à la paresse.

Ses vers, semés abondamment dans les premiers *Almanachs des Muses*, firent rechercher cette collection pendant plusieurs années; et l'empressement ne se ralentit qu'à l'époque de la révolution, qui sut nous occuper d'autres choses. Mais depuis 1766 jusqu'à 1789, les jeunes poètes ne parloient de Dorat, que comme du modèle accompli de la poésie légère. Il fit école.

Dans un moment où ses affaires s'embarrassoient, il crut faire une spéculation utile, en achetant le privilège du *Journal*

des Dames. Cette feuille manquoit d'esprit et d'abonnés. Dorat se promit de la relever avec des bagatelles agréables; mais lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu de se ranimer, elle déclinoit encore, il s'en défit. Deux nouveaux rédacteurs l'aidèrent à mourir.

Parmi les ouvrages en prose de Dorat, nous compterons :

1° *Des préfaces*. Ces préfaces, toujours plus longues que l'écrit qu'elles précèdent, n'offrent guère que des choses vagues et des idées communes.

2° *Coup d'œil sur la Littérature*, deux volumes, dans lesquels il a reversé tout ce qu'il avoit écrit pour le journal des Dames.

3° Les *Sacrifices de l'Amour*, imprimés en 1771.

Les *Malheurs de l'Inconstance*; 1772.

De malignes espérances donnèrent cours à ces deux romans, ou du moins au premier. Le bruit s'étoit répandu qu'une aventure dont s'entretenoit la société, s'y retrouveroit tout entière avec des circonstances ignorées. Mais le livre trompa l'attente des lecteurs; ils ne lui pardonnèrent pas de n'être qu'intéressant.

En 1776, Dorat se présenta pour l'Académie. Ses titres n'étoient pas tous excellents; mais ils étoient nombreux. L'Académie n'avoit qu'une place à donner, et Dorat concouroit avec son ami Colardeau. Si nous en croyons le chevalier de Cubières, les deux amis firent leur visite ensemble, après s'être promis *que le succès du vainqueur consoleroit le vaincu de sa défaite* (*). Colardeau, qui l'emporta, mourut, comme on sait, dans l'intervalle de son élection à sa réception, le 7 avril 1776. Son ami méritoit de le remplacer. L'Académie n'en jugea pas ainsi; Dorat fit encore des démarches inutiles, et ce second refus bien plus prononcé redoubla son aversion pour les *philosophes*; car, à l'entendre, tout ce qu'il essuyoit

(*) *Éloge de Claude-Joseph Dorat*, La Haye, 1781.

de fâcheux étoit leur ouvrage. Il alla plus loin; il se figura que l'hôtel d'Holbach tout entier conjuroit contre lui, quoiqu'une bonne moitié des rêve-creux de cette société sût à peine qu'il existât à Paris un papillon appelé *Dorat*.

Ce fut ainsi qu'il empoisonna sa vie qui, sans toutes ces irritations d'un amour-propre abusé, se seroit écoulée tranquillement.

Aux contrariétés littéraires se joignoient des chagrins plus vifs et plus véritables. Beaucoup de dépense et peu d'ordre, des dettes et des emprunts, les frais d'impression, le luxe des gravures avoient épuisé sa fortune (*). En outre, sa santé s'affoiblissoit tous les jours. Consumé de travail, usé d'insomnies, plus ami du plaisir que ne le permettoit une complexion délicate, miné, depuis 1779, par une maladie de langueur dont il ne se dissimuloit pas les progrès, Dorat se voyoit dépérir.

Il demeuroit alors rue d'Enfer, dans une maison qu'habita depuis Demoustier, poète aimable et gracieux, héritier d'une partie des agréments de Dorat et de quelques-uns de ses défauts. L'auteur de cette Notice se trouvant dans la même maison, en 1799, pour y prendre je ne sais plus quel renseignement dont il avoit besoin, une vieille portière lui montra la chambre où madame de Beauharnais apportoit tous les matins à Dorat malade et mourant, des confitures sèches que mademoiselle Fanier mangeoit tous les soirs (**).

On ne lira pas sans attendrissement l'Épître suivante. Dorat l'adressa, peu de jours avant sa mort, au chevalier de Cubières, son ami.

(*) On prétend que deux éditions de ses fables lui coûtèrent 30,000 francs, et que la vente couvrit à peine la moitié de cette avance.

(**) Actrice de la comédie françoise, qui jouoit les soubrettes, et qui débuta le 12 janvier 1764. Elle existoit encore, en 1814, sous le nom de madame Gasse.

ÉPITRE

AU CHEVALIER DE CUBIÈRES.

Je touche à mes derniers instants :
L'ardente sève de la vie
Ne circule plus dans mes sens.
Juge de mes malheurs, juge de mes tourments ;
Hélas ! sans douce rêverie,
Je vois renaître le printemps.
La terre, vainement plus riante et plus belle,
Étale à mes regards sa parure nouvelle ;
Tout recommence à vivre, et tout est mort pour moi.
Du nocher infernal la sombre voix m'appelle ;
Le chant même de Philomèle
Ne m'inspire que de l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre :
De Tibulle tendre rival,
Je n'ai pas tout perdu, tout ne va pas si mal ;
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité,
Ciel ! avec quel éclat, à son heure dernière,
Se présente la vérité !
C'est du fond du tombeau que cette déité
Fait jaillir toute sa lumière.
Sur ce globe, entre nous, quels soins m'ont occupé ?

Long-temps j'eus le malheur de croire
(Et je fus, comme un autre, à ce piége attrapé)
Qu'on n'étoit, ici-bas, heureux que par la gloire.
D'abord je fis des madrigaux,
A peu près pour toutes les belles :
Je courus toutes les ruelles;
J'y trouvai de certains rivaux,
Moins profonds dans ces bagatelles,
Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux.
Bientôt, on me vit, sur la scène,
Tantôt couronnant de cyprès
Le front sanglant de Melpomène,
Tantôt de la folie humaine
Ébauchant de légers portraits.
Dans sa gaîté plus que folâtre,
Avec quelque rigueur le public m'a traité;
Je l'avois peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre,
Par mon goût scandaleux pour l'immortalité.
Mais je le remercie avec sincérité,
En quittant un plus grand théâtre.
Qu'avois-je affaire de courir
Cette carrière affreuse où la haine et l'envie
Flétrissent le laurier qu'on s'apprête à cueillir?
Excepté les moments où je chantai Délie,
La seule que j'ai dû chérir,
Excepté les moments consacrés au plaisir,
Que j'en ai perdu dans ma vie!
Je sens plus que jamais que vivre c'est jouir :
Devois-je n'adopter cette philosophie
Qu'à l'instant où je vais mourir?
Ami, garde-toi bien de suivre mon exemple!
Tes pinceaux tendres et brillants,

Au sommet d'Hélicon doivent t'ouvrir le temple
Où l'immortalité couronne les talents.
Du ciel tu reçus en partage
Cette facilité, don funeste et charmant,
Qui trop souvent, hélas! du poète volage
Fait le plaisir et le tourment.
Crains cette perfide sirène;
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne (*):
Les pleurs et les regrets alors sont superflus.
Polis tes vers long-temps; des vers faits avec peine,
Avec plaisir sont toujours lus.
Adieu!... Qu'il est cruel le mot que je prononce!
Ma fin s'approche... tout l'annonce,
Hélas! et cet adieu peut-être est le dernier (**).
Peut-être, quand tes yeux liront ces caractères,
Les miens seront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami peut-être au ténébreux séjour
Aura joint l'ombre de ses pères.

Dorat avoit prédit trop juste. Son épître fut envoyée le 27 avril 1780; il mourut le 29, comme madame de Graffigny en corrigeant une épreuve. Il étoit âgé de 46 ans.

Dorat étoit franc, loyal, désintéressé, généreux, ami sûr, incapable de jalousie, François de cœur et d'âme.

(*) Dorat étoit loin de penser que son ami se briseroit sur un autre écueil, bien plus fatal. Mais cet ami l'a suivi dans la tombe; épargnons sa mémoire.

Maudit sois-tu qui vas faisant recueil
Des torts de ceux qui gisent au cercueil!
AMYOT.

(**) Ce vers étoit resté sans rime.

La réputation d'un écrivain ne lui survit jamais tout entière, quand elle ne s'appuie pas sur des fondements bien solides. Le public lui reprend une grande partie de son estime, et se venge souvent par un injuste dédain d'une sorte de surprise faite à son jugement. Dorat l'éprouve. On l'avoit élevé trop haut; on l'a trop rabaissé. Les derniers éditeurs de ses OEuvres les ont resserrées en trois volumes et pouvoient être encore plus sévères. Mais fût-il réduit au recueil d'*OEuvres choisies* que nous offrons au public, on y reconnoîtra toujours un homme d'un esprit vif, agréable et facile, un poète ingénieux, une imagination féconde, un talent brillant et flexible; et le nom de Dorat ne sera pas inscrit sans gloire dans les fastes de notre littérature.

DESPRÉS.

LA

DÉCLAMATION

THÉATRALE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

RÉFLEXIONS

SUR

LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

De tous les arts d'agrément, la déclamation est sans contredit un des plus brillants, un des plus faits pour séduire et procurer à la société des plaisirs nobles et d'utiles délassements. Toutes les nuances des passions, toutes les délicatesses de l'esprit, sont assujetties à cet art enchanteur. Inséparable des lettres et des sciences, il a contribué, comme elles, à consacrer le repos de ces nations prédominantes qui se sont disputé tour-à-tour le droit d'éclairer la terre, après l'avoir ravagée. La déclamation chez elles faisoit partie de l'éducation; elle étoit comptée parmi ces exercices nécessaires pour développer les graces du corps, assurer la contenance, fixer le maintien, et mettre en jour les dons de la nature. Ce seroit mal définir un art aussi étendu, que de le borner à la simple récitation théâtrale. Le geste, l'action, la marche, l'expression du visage, l'éloquence muette des mouvements, tout l'extérieur en dépend, et lui doit cet accord majestueux qui donne la vie à la parole, et en perfectionne les effets.

Il eut, ainsi que les autres arts, son enfance, ses progrès, ses variations, et parut sous autant de formes qu'il y a de

différences dans le caractère des peuples qui l'ont cultivé. Il est probable, et même prouvé par tous les témoignages des anciens, que leur déclamation étoit notée, et qu'ils l'accompagnoient d'un instrument. On faisoit la musique d'une tragédie, à peu près comme on fait aujourd'hui celle d'un opéra. Peut-on souffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la massue à la main, couvert d'une peau de lion, et l'air formidable, vienne sur un théâtre fredonner le récit de ses travaux? Cet usage, il est vrai, semble bien absurde au premier coup d'œil; mais il cesse de l'être autant, lorsqu'on veut réfléchir à la prosodie des langues grecque et latine. La prononciation naturelle étant déja mesurée, harmonieuse et presque musicale, le chant de la déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, et devenoit même indispensable. Lucien, qui se moque de tout, et se déclare sans restriction contre l'emphase des acteurs de son temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils se guindoient sur une espèce de chaussure appelée cothurne: non contents de ce piédestal, ils se grossissoient par le milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation; de sorte que Philoctète, Agamemnon, ne se montroient aux yeux des spectateurs que bien matelassés, bien rembourrés, et avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, et le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de spectacles, et presque confondus avec les acteurs; mais comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous rapprocher l'optique des immenses théâtres de la Grèce et de Rome? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands personnages qui figuroient dans les drames n'auroient eu l'air que de Pygmées; la vraisemblance étoit manquée, l'illusion détruite. Cette exagération prétendue, savamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la nature, et ne pouvoit dé-

plaire qu'à un esprit cynique et mordant qui, n'épargnant pas les dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, ce que je serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la déclamation entre l'acteur chantant et l'acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, et nuire à cet ensemble si recommandé dans les représentations théâtrales. Pouvoit-on voir, sans éclater de rire, un personnage débitant de sang-froid et les bras croisés, des vers brûlants, où se peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvements convulsifs; et des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits pathétiques, il étoit aussi chargé des sanglots et des larmes. Son immobile compagnon se voyoit dispensé de tout, excepté de la mémoire; et la perfection de son talent consistoit apparemment à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'antiquité, il n'est guère possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux faiseur-de gestes s'acquittât mal de son rôle, et que le chanteur excellât dans le sien : dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle, et doit-on se figurer que les Romains, parce qu'un de leurs acteurs (*) s'enroua à leur répéter un morceau brillant d'un drame, se soient avisés de cet enfantillage qui dégrade leur théâtre aux yeux de la raison?

L'abbé Dubos discute longuement tous ces objets; il pro-

(*) Livius Audronicus, dans une de ses pièces, dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappants.

cède par sections, et est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le Martyr, l'hérétique Tertullien, auteurs sacrés et profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions, est réduit à vingt par M. l'abbé de Condillac : l'un n'est qu'un savant, l'autre est un philosophe.

Quoi qu'il en soit, la déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux peuples les plus polis de l'univers. Cet orateur fameux qui, du haut de la tribune, imposoit au vainqueur d'Athènes, et porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Ésopus, célèbre acteur; et l'amitié de Cicéron pour Roscius prouve à la fois et le talent de ce comédien, et le cas que l'on faisoit à Rome de l'art de déclamer. Lorsqu'on vouloit désigner la supériorité de quelqu'un dans un genre, on disoit de lui que c'étoit un Roscius. Il paroît que cet acteur réunissoit tous les suffrages; et n'eût-il obtenu que celui de son illustre panégyriste, c'en étoit assez pour le recommander à la postérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'asservir à l'usage dont je viens de parler, ayant ses propres réflexions pour guide, et Cicéron pour ami. Il est certain au moins qu'il en sentoit l'abus. S'il en faut croire l'orateur romain, Roscius avoit résolu de déclamer plus lentement, en dépit du chanteur et des flûtes, qu'il vouloit obliger à le suivre. Son geste se ralentissoit souvent, quoique le chant fût rapide et la mesure précipitée. Il oublioit l'accompagnement pour consulter le sens du rôle, puisoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans son action ces ombres délicates qui en augmentent l'intérêt, et frappoit enfin ces grands coups de maître, toujours amenés par quelques sacrifices. Dans cet éloge sont comprises les

principales qualités d'un acteur; et Roscius, quelles que fussent ses idées, ne pouvoit éluder entièrement la tyrannie de la coutume et le caprice de la multitude.

J'ai cru qu'un précis de l'ancienne déclamation devoit trouver sa place à la tête de cet ouvrage, pour ceux et celles qui, cultivant leur art sans le connoître, ne se donnent point la peine d'en approfondir l'origine et d'en suivre les vicissitudes.

L'art de déclamer, parmi nous, fut long-temps informe et digne des tréteaux sur lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands écrivains qui font les grands acteurs. Jodelle voulut rétablir la tragédie et la comédie avec des chœurs, selon la forme des anciens; mais ses ouvrages étoient aussi pitoyables que les histrions qui en chargeoient leur mémoire; et son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs comédiens; et ceux qui pensionnoient le poète Hardy, pour qu'il eût à leur fournir par an six tragédies complètes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune troupe supportable, et qui mérite de nous arrêter un moment.

Le siècle de Louis XIV fut pour l'Europe un faisceau de lumière qui éclaira tous les arts, se répandit sur tous les objets, et vivifia, en quelque sorte, la masse de l'esprit humain. Le théâtre sortit de son chaos. La tragédie s'éleva au plus haut degré sur les ailes de Corneille; le génie fit naître le goût, et des acteurs parurent (*). Les deux Baron éton-

(*) Je ne m'arrêterai, dans cette légère esquisse, qu'à la déclamation tragique, comme tenant de plus près à l'art en général, s'appropriant

nèrent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un art, ses progrès et sa maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'est ainsi qu'un grand homme donne l'impulsion à son siècle, et influe sur ce qui l'environne, en versant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts et les succès. Il sembloit qu'il se fît alors une noble conspiration de tous les talents pour former le plus beau des siècles, sous un monarque vraiment digne du trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des sujets.

C'est de là que la déclamation compte son premier âge, et presque ses plus beaux jours. Racine suivit; et Champmeslé, de son temps, fut un présent dont l'amour voulut embellir la scène. L'auteur de Phèdre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put résister à la séduction d'un organe touchant qui secondoit son génie, et multiplioit ses adorateurs. Il se plaisoit à perfectionner lui-même cette actrice charmante, qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil maître. Quelles leçons, depuis surtout qu'elles furent échauffées de ce feu que Racine savoit si bien peindre et devoit si bien sentir! Ils se couronnoient du même laurier, et avoient établi entre eux une douce communauté de gloire et de talents, qui intéressoit le public et sembloit assurer ses plaisirs.

Après cette agréable époque, la déclamation commença à

plus particulièrement le titre de déclamation, et étant sujette à beaucoup plus de changements. D'ailleurs, tout le monde sait que les trois spectacles se sont perfectionnés en même temps, et ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appesantir sur chacun d'eux, je serois tombé dans une dissertation très-longue et très ennuyeusement inutile.

dégénérer et à perdre de son premier lustre. Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices ; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaisons, et l'art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

Beaubourg, gâté par les applaudissements, s'abandonnoit à une fougue monotone, qui éblouit d'abord, et dut plaire à des spectateurs dont le goût émoussé demandoit qu'on le réveillât, à quelque prix que ce fût, et qu'on l'arrachât par de fortes secousses à l'ennui et aux langueurs de l'habitude. Cet acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, et avec le même emportement; nulle transition, nul repos, nulle intelligence des contrastes : son jeu étoit tout d'une pièce, et n'est échappé au mépris que par une chaleur désordonnée, qui mêloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mademoiselle Duclos, de son côté, introduisoit dans la déclamation une espèce de musique et de chant, qui en faisoit un langage à part, et en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, et l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe; et le troupeau des admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels, qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort et à travers ; mais enfin elle pleuroit, et c'en étoit assez pour émouvoir le spectateur, qui excuse tout en faveur de l'ame, première et rare qualité sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

Tel étoit l'état de notre déclamation, lorsqu'une actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, et la ramener

à la pureté de son origine. Les lettres furent à la fois éclairées par deux phénomènes, Le Couvreur et M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double aurore promettoit à la nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les ouvrages de l'un trouvèrent toujours dans l'autre une interprète intelligente et digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant; la taille peu avantageuse, mais noble et facile; surtout une de ces physionomies qui parlent à l'ame, et s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La muse tragique y respiroit tout entière. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron et la chaleur de mademoiselle Duclos. C'étoit le comble de l'art; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la nature. L'auteur d'Alzire et de la Henriade fut toujours son admirateur et son ami; et lorsqu'elle eut fermé les yeux, il jeta des fleurs sur sa tombe, lui paya le tribut de ses larmes, et la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la nation et des fureurs du préjugé. Pour moi, lorsque mes regards se reposent quelque temps sur les traits de mademoiselle le Couvreur, que nous a transmis le pinceau de mademoiselle Coypel, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée, je ne puis me défendre de l'attendrissement involontaire que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'est plus, et d'une indignation secrète, trop bien justifiée par notre ingratitude.

C'est à cette illustre actrice qu'est dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la déclamation, et déterminé le goût du public jusqu'alors flottant, inquiet et amoureux des nouveautés. Dufresne, mesdemoiselles de Seine et Balicourt marchèrent sur des traces encore récentes, et furent dignes de leur modèle. Le théâtre depuis a toujours été rempli par des sujets distingués dans des genres différents, et ne

laisse le droit de se plaindre qu'à ces hommes difficiles, censeurs éternels du présent, et qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens et négliger les grands effets, en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique qui, comme une séve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la littérature, est venu soumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne déclamation. Plus ingénieuse et moins libre, moins vigoureuse et plus parée, elle mesure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en grâces les transports que nous regrettons, et nous offre des tableaux d'un dessin plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, et d'une ordonnance plus réfléchie. M. Le Kain et mademoiselle Dumesnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse, et cet involontaire oubli de soi-même qui enlève au spectateur le temps de l'examen, et au critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces sortes de tons, tout-à-fait disparates avec ceux qui précèdent et qui suivent, m'ont quelquefois paru trop brusques, trop saillants, et tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que l'emphase et le gigantesque. D'ailleurs ces passages une fois saisis dégénèrent en refrains monotones, que le public attend et que l'acteur ne manque jamais, ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison, et ne partent point de l'ame, unique source des tons de vérité, ces éclairs du moment, que souvent on ne retrouve plus, et qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos représentations théâtrales, c'est le défaut d'ensemble et d'unité. Un personnage qui

mettra dans son débit, de la légèreté, et même de la précipitation, rencontre un interlocuteur dont l'organe lourd, traînant et paresseux, pèse sur chaque syllabe, et retarde la célérité du dialogue. Ces différents systèmes deviennent choquants et pénibles pour les spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, et nous priver de cette variété heureuse que la nature a mise dans les talents : mais je voudrois (et cela, je crois, n'est pas impossible), je voudrois, dis-je, qu'on admît une espèce de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainsi dire, tout le mouvement de la représentation, et remédier à cette bigarrure insupportable, qui se reproduit de scène en scène, et se fait trop sentir aux oreilles délicates pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre déclamation a conservé des traits précieux, que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume, quoique loin encore de la perfection, n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la scène faire l'amour en grand panier. Tous les héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs, et avec des coiffures à la françoise. Mademoiselle Clairon est la première qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques ; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette actrice a su joindre à son talent cette philosophie qui en étend la sphère, lui ouvre des sources nouvelles, et soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la scène françoise, elle en fut aussi la bienfaitrice, et mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une nation trop sujette à briser en un jour l'idole de vingt années.

Mademoiselle Clairon a certainement ennobli son art, autant qu'il lui a été possible, chez un peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, et flétrit,

par habitude, cette portion utile de citoyens, auxquels il semble avoir confié la garde de ses chefs-d'œuvre et le dépôt de ses plaisirs. « Je me suis toujours étonné, m'écrivoit « M. de Voltaire, qu'un art qui paroît si naturel, fût si difficile. Il y a, ce me semble, dans Paris beaucoup plus de « jeunes gens capables de faire des tragédies dignes d'être « jouées, qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. J'en cherche « la raison, et je ne sais si elle n'est pas dans la ridicule infamie que des Welches ont attachée à réciter ce qu'il est « glorieux de faire. Cette contradiction welche doit révolter « tous les vrais François. Cette vérité me semble mériter « que vous la fassiez valoir dans une nouvelle édition de « votre poëme. »

Rien n'est plus juste, sans doute, que la réflexion de M. de Voltaire; mais ce dont il se plaint, est un mal sans remède. Ces maudits Welches sont incurables apparemment, puisqu'il n'a pu les guérir. Nous acquérons volontiers, mais nous ne voulons rien perdre, pas même un préjugé. Le pli d'une nation ne s'efface plus, quand il est une fois fortifié par le temps. Il en est de certains vices dans la morale, comme de ces humeurs vieillies dans le corps humain: tout ce qu'on peut, est de ne les point aigrir, il n'y a point d'espérance de les déraciner. La flétrissure que l'on attache à l'état de comédien a peut-être un de ses principes dans notre amour-propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont, quand ils font bien leur métier, trois ou quatre heures de gloire par jour, aient encore cette considération habituelle et avouée, dont jouissent les autres citoyens.

Quoi qu'il en soit, cet état a trouvé grace auprès de tous les bons esprits. Jamais le talent de jouer la comédie n'a été plus accueilli, ni plus répandu. Il devient l'amusement de nos plus brillantes sociétés. Elles ont presque toutes leur

théâtre et leurs acteurs; nos femmes ont quitté leurs navettes et leurs tambours, pour feuilleter de jolis rôles ; et nos jeunes gens, copistes fidèles de ces dames, sont moins bons cochers, mais bien meilleurs comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente depuis quelque temps pour diversifier son ennui et son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame et l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des comédiens de société, il s'en trouve de très-bons, et qui ont, par dessus les acteurs de profession, cette aisance, cette liberté, et cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différents. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre; de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, et rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, et y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les ouvrages didactiques sont peu communs parmi nous; et c'est pour moi une raison de plus de hasarder celui-ci.

Voudra-t-on me permettre quelques réflexions sur ce genre, qui a ses richesses et ses difficultés? Virgile, dans ses Géorgiques, nous en a donné le premier modèle: il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Énéide. L'Art poétique d'Horace étincèle de beautés, et respire cette négligence heureuse qui caractérise les jeux du grand homme. Celui de Boileau, ce législateur de la poésie françoise, est plus sage, plus méthodique, plus travaillé;

c'est le désespoir des versificateurs. Mais qu'il est loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant et facile qu'il voudroit imiter! L'un instruit en se jouant; c'est un philosophe aimable qui fait badiner ensemble les graces et la raison : l'autre, dès son début, affiche la sévérité. Le poète latin a la gaieté d'un homme du monde; le françois, l'humeur d'un aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, et dégoûteroit presque d'un art dont il donne les meilleures leçons. Les Essais de Pope sur l'Homme et sur la Critique ont toute la chaleur du genre; la fougue du génie anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de poésie et de fictions agréables. Il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques uns, tels que *l'Origine de l'Aimant*, *le Geste*, *la Musique*, *le Mariage des Fleurs*, *la Peinture*, ce poëme charmant de M. l'abbé de Marsy. C'est la peinture elle-même qui lui a prêté la palette où il a broyé de si riantes couleurs; toutes les épines de l'art disparoissent; et s'il ne conduit pas par degrés la main du peintre, au moins accélère-t-il ses progrès en embrasant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'art; M. Watelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin M. Lemierre vient de prouver qu'on peut rajeunir une matière déja traitée. Son poëme est plein de vers brillants, de préceptes écrits avec précision : il se fait distinguer surtout par une manière hardie et originale, qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux connoisseurs.

Tous les sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la déclamation nous manquoit ; et le public n'aura à se plaindre que de l'exécution. La nature commence un acteur; c'est l'étude qui l'achève. L'athlète, dit Horace, qui brûle pour le prix de la course, s'est habitué dès sa tendre jeunesse aux plus violents exercices, il a tout supporté, la chaleur, le froid, et plus que tout cela, la privation des plaisirs. Le flûteur qui joue aux fêtes d'Apollon, a tremblé long-temps sous un maître. Il en est de même d'un acteur: il lui faut du travail et des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débarrasser surtout de ce ton dogmatique et magistral qui effarouche et n'instruit point.

Ce poëme ne fut, dans son origine, qu'une centaine de vers jetés au hasard sur la déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une seconde édition, et j'en formai le premier chant de mon ouvrage. Ce chant même, tel qu'il reparoît, est entièrement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites, et beaucoup de changements dans les morceaux que j'ai conservés.

Celui de la comédie m'offroit une moisson abondante d'images agréables, de réflexions piquantes, et de préceptes ingénieux : la gaieté, la philosophie, la raison sans pédantisme, telles sont les sources où j'ai dû puiser; mais toutes ces richesses peut-être ont ressemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lèvres de Tantale que pour tromper sa soif et son avide impuissance. Au reste, je n'ai pas prétendu saisir et fixer ces finesses innombrables que l'instinct du talent devine, et qui se dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiser les trésors de mon sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, et ne laissent point à l'esprit le temps d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoît sous la main pesante qui les touche.

Je ne me suis attaché, dans le chant de l'Opéra, qu'à la partie de la déclamation et du jeu théâtral. Je n'avois pas les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie, et dans ces discussions épineuses qui fourniroient la matière d'un traité. J'ai interrogé, dans les critiques et les préceptes que j'ai hasardés, ce tact universel que donnent le goût et le sentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfère à cette vérité mathématique qui s'élance toute hérissée de la tête de nos calculateurs.

L'opéra, comme tous les autres spectacles, a ses censeurs et ses partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, et dédaignent ces surprises faites à l'esprit humain, tels que Boileau, La Bruyère, l'éloquent Rousseau de Genève, se sont élevés contre ces absurdités et cette indigente magie dont s'enorgueillit la scène lyrique. Le simple et judicieux La Fontaine a tourné en ridicule, avec sa naïveté ordinaire,

Ces dieux mal suspendus, criant au machiniste.

Il est vrai que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparents, qui soutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des partisans de la nature et de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part, qui, les premières suppositions faites, ne seroit jamais démentie, et prêteroit aux miracles de la féerie le mérite même de la nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une salle, des artistes, et un public en état de payer ses places. Un spectacle tel que je l'imagine ruineroit ses admirateurs. Quelle illusion notre opéra, tel qu'il est aujourd'hui, peut-il espérer d'une magnificence mesquine qui en augmente le ridicule? Ce sont toujours les directeurs qui tiennent la ba-

guette, et je ne reconnois point Armide, à son économie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce spectacle, malgré tous ses inconvénients, aura toujours pour lui le génie de Rameau, et les brillantes productions de cet auteur charmant que les graces ont si bien consolé des outrages de la satire. La même franchise qui me fait risquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des ballets y est supérieurement traitée, et doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échafaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai crus étrangers à mon sujet, que j'ai dû resserrer dans les limites de la déclamation.

Si ce poëme, après tout, ne forme point de grandes actrices et de bons acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux qui se destinent au théâtre, y puiseront-ils le goût de leur art, et l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit, toujours impérieux et rebelle? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des arts que toutes ces méthodes que méprisent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite, qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute fera quelques mécontents. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un seul jugement que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point pencher la balance en faveur de la médiocrité. Je ne pèse et n'apprécie que le talent: ceux ou celles qui en manquent, peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.

LA TRAGÉDIE.

CHANT PREMIER.

Peintre de la raison, toi, qui sur le Parnasse
Es l'oracle du goût et le rival d'Horace;
Dans l'art brillant des vers ta voix sut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.
Vous, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres,
Renfermez ce désir, gardez de vous hâter :
Connaissez le théâtre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudente et plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage,
Et pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, et penser, et sentir.
Dans ses jeux instructifs la fable respectée
Nous vante les talents du mobile Protée,

Qui, possesseur adroit d'innombrables secrets,
Changeoit, en se jouant, sa figure et ses traits;
Tantôt, aigle superbe, affrontoit le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, se traînoit sur la terre;
Arbre, élevoit sa tige; onde ou feu dévorant,
Petilloit en phosphore, ou grondoit en torrent;
Rouloit, tigre ou lion, sa prunelle enflammée,
Et soudain dans les airs s'exhaloit en fumée.
Le vrai vous est caché sous cette allégorie.
J'y vois le grand acteur qui toujours se varie (*),
Imite d'un héros l'élan impétueux,
Nous peint la politique et ses plis tortueux,
D'un tendre sentiment développe les charmes,
Là frémit de colère, ici verse des larmes,
Par un jeu séduisant échappe à ses censeurs,
Et gouverne à son gré l'ame des spectateurs.
Soit fable ou vérité, cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose,
Quels divers sentiments vous doivent animer,
Et sous combien d'aspects il faudra nous charmer.
L'étranger plus avide, en *sujets* plus stérile,
Vous appelle peut-être, et vous offre un asile.
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errants
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promènent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sait apprécier,

(*) Il y a ici quatre rimes féminines de suite: elles se trouvent dans toutes les éditions que nous avons consultées.

A Paris est un art, et là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène.
Mais détournez vos yeux de ces riants tableaux;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse.
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours:
De la langue françoise étudiez les tours.
L'actrice qui chérit sa superbe ignorance
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle? aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude:
La voix est un ressort qui cède à l'habitude.
C'est la route du cœur; sachez vous la frayer,
Séduire mon oreille, et non pas l'effrayer.
Je condamne au silence une actrice profane
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane,
Celle qui, ne formant qu'un bruit vague et confus,
Laisse expirer ses tons, avec peine entendus,
Ou qui, les yeux en pleurs, de deuil enveloppée,
Évoque, en grasseyant, les mânes de Pompée.
Tremblez, défiez-vous d'un instinct pétulant
Qui fait tout hasarder, et ressemble au talent.

Jugez-vous de sang-froid, et d'un regard sévère
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, et la gloire, et l'amour.
Voulez-vous sur la scène exciter la tendresse?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités,
Toutes les passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchants, que d'abord l'œil admire,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre,
Qui, d'un culte nouveau craignant l'austérité,
Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté?
Ah, Gaussin, que j'aimois ta langueur et tes graces!
Tu désarmois le temps enchaîné sur tes traces :
Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste, et le port effrayant;
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant;
Qu'on reconnoisse en vous l'implacable Athalie,
Et les sombres terreurs dont son ame est remplie;
Que j'imagine entendre et voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui dans un même cœur, vaste et profond abîme,
Rassemble la vertu, le remords, et le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, et non pas des attraits.

Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme.
Des masques, avec art adaptés aux discours,
La tragédie antique empruntoit le secours.
Dans un rôle emporté, l'acteur, d'après l'usage,
D'un masque furibond surchargeoit son visage.
Un masque larmoyant, lorsqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit et l'amour, et ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque et Médée.
Heureux ou malheureux, rois, sujets, et tyrans,
S'offroient sous un aspect et des traits différents;
Achille paroissoit enflammé de colère,
Diomède fougueux, Nestor calme et sévère;
Et ces masques frappants et caractérisés
Valoient bien nos minois, toujours symétrisés,
Où chaque sentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, sur le théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.
Juges plus délicats, spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques pagodes,
Qui, marchant par ressorts, et toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une actrice arrogante,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,
Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.

Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, et non le sentiment.
Vous y voyez un teint que le soir même efface,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottants avec pompe étalés,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle et complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante,
Vos gestes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, et ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage:
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.
Consultez votre cœur : c'est là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire, et l'art de nous toucher.
Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait et l'essor du génie:
Le courage l'élève, et la crainte l'abat;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paroissez; armez-vous d'une noble assurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il siffle la coquette, il applaudit l'actrice.
Offrez-nous un maintien, un port majestueux;
Que d'abord votre marche en impose à nos yeux :

Au gré des mouvements qui vous ont agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.
Que le geste, facile et sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrète;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète,
Développe à nos yeux leur flux et leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.
Des passages divers décidez les nuances:
Ponctuez les repos, observez les silences.
Le jeu muet encor veut une étude à part:
Il est et le triomphe et le comble de l'art.
C'est là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le saisir, savoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, et les étudier;
Réunir d'un coup d'œil tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble:
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.
Laissez donc la *routine* aux actrices frivoles;
Sachez approfondir et raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir:
A force d'art, craignez de vous appesantir:
Loin du jeu théâtral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la géométrie:
Des passions toujours suivez le mouvement;
Trop de raison nous choque, et nuit au sentiment.

Il est d'heureux défauts, et des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes :
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez;
Et dans le même instant, *par un effet contraire,*
Sachez pâlir d'horreur, et rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célèbre acteur (*),
Votre rôle, votre art, vous, et le spectateur.
Tel l'illustre Le Kain, dans sa fougue sublime,
S'empare de notre ame, et ravit notre estime.
Je crois toujours le voir échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S'agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le poursuit.
Tel est encor Brizard, lorsque du vieil Horace

(*) Baron, après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la scène. Elle étoit alors en proie à des déclamateurs boursoufflés, qui mugissoient des vers, au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Son entrée sur le théâtre, noble, simple, et majestueuse, ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps; mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

> Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
> Et dans le même instant, par un effet contraire,
> Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

on le vit pâlir et rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les spectateurs. La cabale frémit et se tut.

Il peint l'ame romaine et l'héroïque audace,
Et que, perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguste langage!
C'est le héros lui-même, et non le personnage.
Soyez impétueuse et vive en vos récits :
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et, par la pesanteur d'un jeu soporatif,
N'aille point fatiguer le parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obscure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure?
Que votre jeu rapide et vos sons éclatants
Me retracent les cris, le choc des combattants;
Que surtout la mémoire, en ces moments fidèle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à son défaut, consulter le souffleur.
Pour fixer nos esprits, et plaire à Melpomène,
Seule sachez remplir le vide de la scène.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane;
Zaïre sans témoins entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,

Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persifler Mithridate, et sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.
Si le succès enfin remplit votre espérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatants;
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.
L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.
Il est un lieu charmant, et toujours fréquenté (*)
Par ce folâtre essaim qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillants, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparoît, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magistrat se rengorge et s'étale;
Et l'heureux financier, dispensé des soupirs,
Va toujours marchandant et payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déja de nos illustres fous

(*) Les foyers.

L'essaim tumultueux frémir autour de vous,
Bourdonner en chorus : *Elle est, ma foi, divine!*
Et du théâtre enfin vous nommer l'héroïne?
Craignez ces vains transports qu'inspirent vos attraits.
La vérité conseille, et ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,
Admirer sur la scène, et non dans les coulisses.
Exercez votre goût, don tardif et brillant;
Il ajoute à l'esprit, et guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, et vit par la lecture.
Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir?
Au sévère costume il faut vous asservir.
Sans lui, d'illusion la scène dépourvue,
Nous laisse des regrets, et blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, et s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la scène
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine,
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méri* (*) pour draper *Idamé*.
N'affectez pas non plus une vaine parure;
Obéissez au rôle, et suivez la nature.
Nous offrez-vous Électre et ses longues douleurs?
Songez qu'elle est esclave, et qu'elle est dans les pleurs.
D'ornements étrangers, trop inutiles charmes,

(*) Marchande de modes, qui fournissait plusieurs actrices.

Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis, et ne voit que vos fers.

Parcourez donc l'histoire; elle va vous instruire.
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchants, leurs humeurs,
Quels sont leurs vêtements, et leurs arts, et leurs mœurs.

La fable ingénieuse, ouvrant ses galeries,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est là que la raison vient, sous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funèbre nuage,
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein;
Trois fois elle se lève et retombe soudain.
Ses regards expirants, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, et dans son désespoir,
Elle cherche le jour, et gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mère superbe, et bien plus malheureuse.
Quel spectacle! elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paroît tranquille :
Son front est abattu, son regard immobile;
Elle reste sans voix : l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure;

Là, j'admire, je vois, et j'entends la nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégouttante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entr'ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténèbres,
Prête à se réunir à des mânes funèbres,
Médite en éclatant un sinistre dessein,
Et se plonge avec art un poignard dans le sein?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rhythme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transports et noter vos soupirs;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'amour et mugir Melpomène.
Le sentiment se tait, et sait bien s'exprimer;
L'actrice doit le peindre, et non le déclamer.
Contemplez de Macbeth (*) l'épouse criminelle,
Sous ces murs où son roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remords, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;

(*) Tragédie anglaise.

Sous la main qui l'efface il reparoît soudain.
J'admire en frissonnant. O muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! et surtout quel silence!
Muse, soutiens mon vol, échauffe mes esprits;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets et des routes nouvelles :
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modèles.
Déja la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante Le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême.
Dumesnil est son nom : l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne, et parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyants de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvements déployés avec grace :
Accents, gestes, silence, elle a tout combiné;
Le spectateur admire, et n'est point entraîné :
De sa sublime émule elle n'a point la flamme;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'ame.
Quel auguste maintien! quelle noble fierté!

Tout jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.
Vous devez avec soin consulter l'une et l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre;
Mais votre premier maître est surtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.
Le desir d'imiter vous cache un précipice;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accents,
Nous répéter sans goût des sons retentissants,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le mécanisme vain d'une belle statue.
Franchissez l'heureux terme où le prix vous attend.
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
O toi, dont les attraits embellissent la scène,
Toi, que l'amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos désirs;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te sourit et te promet des ailes :
Ose, et prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.
Lorsqu'avec moins de crainte et moins de servitude,
Vous aurez du théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule et souple et caressant :
Élancez-vous alors loin du sentier vulgaire;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards.

Hasardez : le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
La nature long-temps se plaît à se cacher ;
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente et stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est l'or qui, renfermé dans ses noirs souterrains,
Attend, pour en sortir, d'industrieuses mains ;
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne, et que l'art rend flexible.
Mais ce n'est point assez de ces vaines leçons ;
Je quitte le pinceau, je brise mes crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la source du sublime.
Le préjugé s'efface, il touche à son déclin :
Le François plus instruit, est aussi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore :
Pourroit-il avilir des talents qu'il adore ?
Connoissez de cet art quelle est la dignité.
Voyez autour de vous tout un peuple agité.
Il se presse, il palpite, et soudain plus tranquille,
Un morne accablement tient son œil immobile.
Ces pâles spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion mesurent leur plaisir.
Tantôt, ensevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprètes;
Et tantôt mille cris, jusqu'au ciel élancés,

Soulagent tous les cœurs trop long-temps oppressés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage;
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions,
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux, nos transports sont les vôtres,
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains lorsqu'il en est aimé,
Dans un de ces accès où leur aspect l'offense,
Déchaîne contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer:
Un sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer.
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage;
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux?
Ah! laissez-nous du moins une douce imposture.
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talents enchanteurs,
C'est ravir à la terre et ses fruits et ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déja les vents légers ont emporté ses plaintes.
Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer.
Opposez-lui des mœurs, il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au désir de nous plaire;
La flamme de l'amour peut, dans nos cœurs brûlant,

Allumer et nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet amour qui fait rougir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins :
C'est ce dieu délicat, qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystère accompagne en silence,
Qui, sans effaroucher les timides désirs,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.
Pour vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre automne, et survive à l'amour.
Voilà par quels moyens et quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie et l'hydre des censeurs.
Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges;
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix;
On grava sur les murs les illustres forfaits;
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornements fastueux;
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres;

Et l'on n'entend partout que des frémissements,
Que sons entrecoupés et longs gémissements.
Deux femmes (*) sur le seuil en défendent l'entrée.
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage, et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus; ses cheveux se hérissent;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se roidissent.
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.
Plus loin règne l'amour, cet amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable,
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé,
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste,
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.
Les yeux étincelants, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'autels, semble en être le dieu?

(*) La Terreur et la Pitié.

Un mortel moins altier, assis au même trône,
Reçoit des mains du Goût sa brillante couronne.
Leur terrible rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang et les pleurs trempe ses noirs pinceaux;
Et leurs lauriers épars, couvrant le sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande actrice, admise en ce séjour divin,
Marche et s'enorgueillit près du grand écrivain.
Récitant ces beaux vers où l'amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;
Et Le Couvreur, l'œil sombre et de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-dieux modernes interprètes,
La gloire vous attend, et vos palmes sont prêtes.
Chefs-d'œuvre du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déja vos traits brillants sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible et tendre;
Là, c'est toi, Duménil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

LA COMÉDIE.

CHANT II.

Toi qui, dans un miroir agréable et fidèle,
Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et sais, en te jouant, corriger l'univers,
Souris à mes accents, viens, folâtre Thalie,
Échauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, et ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprète du tien.
O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatants vous prétendez en vain,
Si les cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie aux humains apportée,
Mobile universel ravi par Prométhée.

L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du monde encor brut éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquants, s'il ne les assaisonne?
C'est par lui que l'on pense, et par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien sans lui répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
De même en imposer aux spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit, et peint les ridicules.
Osez donc vous connoître et vous interroger.
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scène étaler votre enfance,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter et vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.

Mais ce n'est point assez de ce feu créateur:
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand acteur.
Tel croit être formé, qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature, il faut la bien connoître,
En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter;
La consulter encore, et puis la méditer.
Elle est belle, féconde, et sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage:
Observez les vieillards et leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les désirs orageux,
L'épouse avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.

C'est là que l'on saisit ce ton de vérité
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids et tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes,
Et que l'acteur, entre eux comparant les objets,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.
Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, et ceux-là trop sévères;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La nature elle seule est un guide fidèle,
Et tous les vrais talents sont éclairés par elle.
Occupé du spectacle, et non des spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.
De la tradition rejetant la chimère,
Jouez d'après votre ame et votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis?
A ces bizarres lois Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obscurcit de son aile.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache,
Les antiques canons, et surtout la moustache.

Il mettoit son orgueil à le représenter;
Répétoit ses accents qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le scrupule,
Et par tradition fut sot et ridicule.

Des rôles différents parcourons les beautés;
Combinons leur esprit et leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères,
Contraindre sa chaleur, soudain la déployer,
Descendre, s'élever, et se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse;
Se variant toujours, se ressembler sans cesse,
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter,
Et créer d'après lui, pour mieux exécuter.

Il est des traits saillants que j'aime et que j'admire :
L'art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot;
Un bon mot disparoît quand l'acteur n'est qu'un sot.

Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit et veut fuir les humains qu'il déteste?
Que votre abord soit dur, votre front sourcilleux,
Votre voix sèche et brusque, et votre œil nébuleux.
Exprimez bien surtout ces fougues de tendresse
Dont il vient amuser sa volage maîtresse;
Qu'on reconnoisse en vous un mortel égaré,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.

Du poète agité m'offrez-vous la manie?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

Jouez-vous le Tartufe? observez d'autres lois;
En sons pieux et lents mesurez votre voix :
De ce fourbe imitez le mystique sourire,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire;
Lorsque, laissant errer une indiscrète main,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein,
Avec suavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer son frère.
Que votre air tour-à-tour soit ferme et radouci :
Là, soyez prosterné; mais commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y soit vive et saillante.
Paroissez sur la scène égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils, que vous croyez complices;
Roland du lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac, frémissez de courroux.
Le dé fatal vous suit, et roule encor pour vous.

Il est plus d'une palme à la cour de Thalie.
L'un consacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchants clandestins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de soi prudemment se défie,
Se sent, pour les niais, formé par sympathie.

Cet autre enfin, prenant un essor qui lui plaît,
Obéit à son goût, et s'érige en valet.

Songe-s-y. Dans ce genre auquel tu te destines,
Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines,

As-tu reçu des cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant,
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte et souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, et la soif du butin,
La trahison, l'adresse, et cette effronterie
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?
Quelquefois un valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits : le jaloux spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'acteur.
Le personnage seul nous plaît et nous étonne;
Tout le charme est détruit dès qu'on voit la personne:
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant, sans paroître amusé.
Loin cependant l'acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissants,
Effrayer Philomèle, et troubler ses accents.
L'ingénieux Armand, ce Nestor du théâtre,
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse et sa naïveté!
Son œil étinceloit du feu de la gaîté;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savoit la contraindre.

Au plaisir qu'il donnoit il savoit se borner,
Et sans montrer le sien, le laissoit soupçonner.
Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui si long-temps amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe, escorté par les ris.
Préville vient, paroît, il ranime la scène;
Et Momus aisément fait oublier Silène.
Préville!... Ennuis, fuyez; fuyez, soucis affreux;
Son nom est un signal pour rallier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille sylphes légers, soulevant le rideau,
Se jouoient et dansoient autour de son berceau.
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encore, il vola vers Thalie.
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage;
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré;
Qui fait rire son siècle en doit être adoré.
Pour les rôles d'amants si l'instinct vous décide,
Servez-vous à vous-même et de juge et de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs sont parfaits :
Adorés sur la scène, il leur faut des attraits,
Un abord séduisant, un regard vif et tendre,
Un silence qui parle, et qui se fasse entendre,

Le son de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille et de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent sourire?
Tous ces riens de l'amour, savez-vous les bien dire?
Pour le représenter, avez-vous ses appas?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.
Charmant, vous n'avez rien et vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer et de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvements secrets, ces instants de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivresse,
Les transports de l'amour et sa délicatesse.
Un rôle est à la fois tendre, emporté, jaloux :
Ces contrastes frappants, il faut les rendre tous.
Paisible adorateur, là, bornez-vous à plaire;
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez surtout, sachez comment, d'un œil serein,
On vient rendre un portrait que l'on reprend soudain,
Comme on traite un objet que l'on croit infidèle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Évitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, et vit par artifice;
Tous ces trépignements et des pieds et des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de pantins.
Dans ces vains mouvements qu'on prend pour de la flamme,
N'allez point sur la scène éparpiller votre ame.

Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid dédale où se perd la raison.
Un acteur (*) a paru, plein d'ame et de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des amants rajeunir le langage,
Des rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, et sait parler au cœur.
Aimez-vous mieux jouer et corriger ces êtres,
Automates brillants, qu'on nomme petits-maîtres?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, et le ton apprêté.
Que votre œil clignotant, et foible en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue;
Et paroissez, enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, et bien las d'être heureux.
Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégants, et nos gens du bel air;
C'est aux plaines du ciel que se forme l'éclair.
Allez, et parcourez ce magique théâtre

(*) Molé.

D'un monde qui se hait, et pourtant s'idolâtre.
Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le savant persiflage, et les mots usités;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres,
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres;
Leur entretien, utile à vos sens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, et celle que l'on quitte.
Dissertez sans objet, riez avec ennui:
Le monde est sot et vain; soyez sot avec lui,
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuser vos modèles.
C'est ainsi que l'abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins et les prés d'alentour;
Et disputant la rose au jeune amant de Flore,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans son asile obscur et parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.
De la scène échappé, Baron, jeune et frivole,
Dans les cercles admis, en paroissoit l'idole.
Les plus fières beautés se disputoient ses vœux;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux;
Et toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse à tort le flatte et le ménage,

Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, et non de protéger.
Redoutez le public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever il faut savoir descendre.
D'un puéril orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va, pour son argent, siffler ses protecteurs?
Toi qui prétends briller dans les scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques :
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talents de l'acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose, et vide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappants, et rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essaim d'enfants toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond et convexe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe,
Injurier cet arbre, et, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher?
Plus loin, deux champions furieux, hors d'haleine,

S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélène.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles;
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le pâtre, abordoit l'artisan.
Jaloux de la saisir sans masque et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Étoit-il au village, il en traçoit les mœurs,
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des racoleurs;
Et changeant, chaque jour, de ton et de palette,
Crayonna sur un port Jérôme et Fanchonnette.
Ces aimables mortels dont les noms adorés
Sont aux fastes des jeux pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine orgie avoient admis l'usage,
Chez les Aubry du temps passoient des jours entiers,
Et puisoient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, baladins subalternes,
Ces libertins titrés en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux et des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'échansons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le courtisan paroisse;
Et ne confondez point, dans vos pesants croquis,
Le délire d'un rustre et celui d'un marquis.
Bellecour de ces traits a saisi la finesse.

Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse;
Soit que, quittant la table, encor tout délabré,
D'un essaim de buveurs il revienne entouré,
Étourdir un vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite,
Ou soit que, plus rassis, et gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'usurier Turcaret.

Vous que l'âge a mûris et rendus plus sévères,
Essayez vos talents dans les rôles de pères.
C'est là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'ame.
Il faut que sans éclat votre jeu nous enflamme.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours:
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Éclatez, soyez ferme, éloquent, et sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel :
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
De la nature en pleurs déployez tous les charmes;
Transmettez-nous votre ame, et que le spectateur
Puisse applaudir au père en oubliant l'acteur.

Vous, reines du théâtre où l'amour vous appelle,

L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zèle.
Je n'ai point au hasard confondu mes couleurs;
Économe prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons;
Elle veut des conseils, et non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talents, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les flexibles ciseaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.
  Œil rusé, taille leste, et langues indiscrètes;
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes.
Par l'organe surtout elles doivent briller,
Agir presque toujours, et toujours babiller;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers, et non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une ame aride.
Alors qu'il est contraint, le rire est insipide.
Camille, aux yeux charmés de Zéphire surpris,
Couroit sur les moissons sans courber les épis.
  Ah! si la scène encore offroit à notre vue
Cette actrice adorée et trop tôt disparue,
Qui par son enjoûment savoit tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer!...
Je vous dirois : Sans cesse ayez les yeux sur elle;

Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.
Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace;
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit;
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit;
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, et parer la nature.
Lise, avec un œil morne, un air digne et hautain,
Et les traits allongés d'un visage romain,
A ceint le tablier de Rose ou de Justine:
Froidement minaudière, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît, on se sent attristé,
On ne partage point sa pénible gaîté;
Elle parcourt sans grace un cercle monotone;
Son rire grimacier n'en impose à personne:
Quand l'automate agit, le spectateur galant
Applaudit au ressort, mais non pas au talent.
Paris, à chaque pas, nous offre cent coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiscrètes.
O vous, qui sous leurs traits voulez nous enflammer,
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former.
Attendez que le temps, maître tardif et sage,
Du monde et des plaisirs vous ait appris l'usage.
Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices,

Et le jeu des vapeurs et celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur;
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaisir, le dédain, et la mélancolie,
La raison quelquefois, et souvent la folie;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux
L'amante qui d'Alceste a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me semble intéressante
Cette actrice, à la fois noble, sage, et décente,
Qui sait tout détailler, et ne refroidit rien,
Assujettit au goût ses tons et son maintien,
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisemblable,
Toujours ingénieuse, est toujours raisonnable!
Si, dans son vol jaloux, l'impitoyable Temps
A marqué sur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Escarbagnas, et nos vieilles amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses :
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesses.
Affectez quelquefois un sourire enfantin;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein,
Et de quelques pompons ornant votre coiffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas,
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente et sage,

Baissez de vos cheveux le double ou triple étage,
Élaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.
Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'amour doit y briller, mais doux et désarmé :
Songez qu'il vient de naître, et qu'il n'est point formé.
Le soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flamme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la nature, et qu'on n'imite pas,
Ce front baissé toujours, et qui rougit sans cesse,
Cette grace naïve, atour de la jeunesse:
Ah! ne l'offusquez point par de vains ornements.
Une rose suffit pour orner le printemps.
Nous représentez-vous la tendre Zénéide,
Qui s'indigne et gémit sous un masque perfide?
Marquez-nous ce dépit et ce ressentiment :
C'est une nymphe en pleurs, qu'outrage son amant,
Qui résiste, qui craint de le voir infidèle,
Qu'il soupçonne être laide, et qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une amante, et surtout ses appas?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos alarmes,

Et qu'à travers le masque on découvre vos charmes.
Dans Lucinde surtout variez vos tableaux :
Chaque scène y produit des sentiments nouveaux.
Quel souvenir cruel se mêle à ces images!
Le talent qui n'est plus veut encor des hommages.
Tendre Guéant (*), mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits!
Combien elle étoit simple, intéressante, et belle!
Amour, tu t'en souviens, tu lui restas fidèle.
La douce illusion accompagnoit ses pas;
Les Graces l'inspiroient, et ne la quittoient pas.
Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entr'ouvrit, il fallut y descendre :
Ainsi l'étoile brille, et bientôt à nos yeux
En mourantes clartés semble quitter les cieux.
Que dis-je! elle respire : il est d'heureux ombrages,
Asiles des héros, des belles, et des sages.
Sous ces berceaux riants et fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs;
Peut-être qu'à Maurice (**), élevé sur un trône,

(*) On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de mademoiselle Gaussin, qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mademoiselle Guéant n'étoit que l'élève de cette actrice célèbre, mais promettoit de devenir sa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la séduction de l'ingénuité, tels furent ses titres, et les motifs de mes éloges.

(**) Le maréchal de Saxe.

De myrte et de lauriers elle offre une couronne,
Se rappelle des vers qu'il lui fait déclamer,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer...
Mais quoi ! quelle beauté s'avance sur la scène ?
Le sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux et flatteurs;
Qu'elle sait bien trouver la route de nos cœurs !
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître,
Toi, si chère à l'Amour, que tu braves peut-être ?
Poursuis; ce dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.
L'art n'est point dégradé, lorsqu'il se multiplie.
On élève partout des temples à Thalie.
Vous qui nous amusez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.
Quel triomphe pour vous ! Sous ces lambris tranquilles
Où la grandeur s'échappe et s'enfuit loin des villes,
Dès que Flore a près d'elle assemblé les Zéphyrs,
Mille jeunes beautés, qu'unissent les plaisirs,
Au grand jour du théâtre osant risquer leurs charmes,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scène quelquefois rassemble deux amants,
Gênés dans leurs désirs et dans leurs sentiments.
Voyez comme leur joie éclate et se décèle !
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle !
Malgré l'aimable dieu qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flamme,

Se parler en public des secrets de leur ame.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour;
Et la décence même applaudit à l'amour.
Le plaisir m'égaroit; la raison me ramène.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des acteurs il faut des écrivains.
Tel qui, depuis long-temps, rampoit foible et timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons? Quels seroient vos scrupules?
Molière est sous la tombe, et non les ridicules.
Oui, chaque âge a les siens, vrais, caractérisés:
Ceux-là sont apparents, ceux-ci mal déguisés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure;
Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
Avec des traits divers, le nôtre a ses Orgons;
Il a ses imposteurs, il a ses Harpagons.
La nature en créant toujours se renouvelle:
Les vices, les travers sont variés comme elle.
Observez, parcourez et la ville et la cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon va, vient, revient, et roule?
Dieux! que d'originaux se présentent en foule!
Voyez-vous celui-ci, fier et bas à la fois,
Tristement abruti dans son faste bourgeois?
Cet autre, embarrassé de sa vaine richesse,

Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse,
S'ennuie au sein des arts qu'il rassemble à grands frais,
Dîne, soupe, s'endort au son des clarinets,
A sa meute, sa troupe, et surtout sa musique,
Fatigue tout le jour son ame léthargique,
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui sert de tombeau ?
Transportez à nos yeux la jeune courtisane,
Qui, fille de l'amour, le sert et le profane,
Avec grace sourit, intrigue savamment,
Désespère avec art, et trahit décemment;
Ce protecteur banal, entouré de Thersites,
Et qui pour ses amis compte ses parasites;
Ou ce présomptueux, ivre de ses talents,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses partisans,
Et d'un œil prophétique, où le dédain repose,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève, il naîtra des Barons.

L'OPÉRA.

CHANT III.

Descends, viens m'inspirer, savante Polymnie,
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déja tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure :
Zéphyr plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de Syrinx, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuste est plaintif, cette grotte sonore :
La parole n'est plus et retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O déesse ! j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accents, et les airs lui répondent ;
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.

Les mondes, entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvement, ne se heurtent jamais.
Paroissant opposés, ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général chacun a sa partie;
Et les êtres, unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur auteur.
Mais daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la scène lyrique, objet de mes travaux,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours, le chant, plein de ta flamme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'ame;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu,
De l'esprit, de la force, et des graces du jeu.
Vous qui sur ce théâtre oserez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire,
N'allez point, sur la scène usurpant un autel,
Faire siffler un dieu sous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de déesses :
L'Amour en folâtrant y choisit ses prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune et plombé,
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hébé?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre;
Dans un char transparent, par des cygnes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère?

Que Flore à mes regards n'ose jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphyr.
Sa bouche au doux souris doit être aussi vermeille
Que les boutons de rose épars dans sa corbeille.
L'amante de Tithon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et sous les pampres verts dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Érigone.

Que la taille et le port soient toujours adaptés
Aux rôles différents que vous représentez.
Des colosses hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner sur le corset des Graces?
La naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main?
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colère,
Conviendra-t-il au front d'une simple bergère?

Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

Vous surtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Ressusciter pour nous ces paladins antiques,
Tous ces illustres fous, ces héros fabuleux,
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable;
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.

Quand Roland déracine, en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornements des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.

S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modèle et l'acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache,
Et dont le foible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse avec fracas des arbres de carton.
En vain son œil menace, et sa main est armée;
Je cherche le héros, et je ris du pygmée.
Par la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.
Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous servir de guide.
Des sons frêles et doux seroient choquants et faux
Dans la bouche du dieu qui gourmande les flots.
Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'apaisent point avec des porte-voix;
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verroit, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du Destin.
Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture,
De parer ces présents, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse:
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse.

La grace et la beauté d'un athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrète étude
De chaque mouvement et de chaque attitude.
Instruits par la nature, apprenez à l'orner;
Sur le théâtre enfin sachez vous dessiner.
C'est par là que Chassé régna sur votre scène,
Et partage le trône où s'assied Melpomène.
Prête à favoriser vos utiles efforts,
La peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands maîtres de l'art consultez les ouvrages,
Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.
L'un, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre et maudire les cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres alarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un amant vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un père en pleurs qui réclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier et menaçant, quoiqu'il reste immobile.
Quelle ame dans ce calme et quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mais auprès de Vénus que devient son audace:
La fureur disparoît, et l'amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre à tout moment pressé,
Sur le sein qu'il caresse il languit renversé;
Son regard est brûlant, son ame est éperdue:
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue;

Et de son œil guerrier, où brille le désir,
Coulent ces pleurs si doux que l'on doit au plaisir.
Raphael et Rubens ont droit à votre hommage :
C'est quand l'acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.
Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçoit des accords le pouvoir souverain,
Et par une harmonie, ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisoit le génie et l'ame d'Alexandre,
Échauffoit ses transports, l'enivroit tour-à-tour
De douleur, de plaisir, de vengeance et d'amour,
Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes,
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs :
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie
De ces divers accents n'aidât point la magie ?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres, touchants,
Feignoient les passions mieux encor que ses chants;
Dans tous ses mouvements respiroit le délire :
Son geste, son visage accompagnoit sa lyre;
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettoit à ses sons la flamme de son cœur.
L'organe le plus beau, privé de cette flamme,
Forme un stérile bruit qui ne va point à l'ame.
Que l'organe pourtant ne soit point négligé.
Cet utile ressort veut être dirigé.
La nature le donne, et l'art sait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.

Insinuant et doux, quand il faut demander,
Terrible et véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le désespoir, sonore dans la joie,
Tantôt il se renferme, et tantôt se déploie.
Le ton est tyrannique : il s'y faut asservir;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'ame souffre ou que l'ame est contente,
L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.
Des sons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie est dans le sentiment :
Le sentiment fait tout, c'est lui qui me réveille;
Par lui l'ame est admise au plaisir de l'oreille;
Et je place l'acteur, privé d'un si beau don,
Au-dessous du flûteur instruit par Vaucanson.

Notre goût, plus superbe avec plus de justesse,
De nos récitatifs accuse la tristesse;
Ces modulations, dont le refrain glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé.
Le vrai récitatif, sans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainsi que la parole.
Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.

Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accents prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissements, qu'on se plaît à filer?
Cessez de m'étourdir quand il faut me parler.
Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base;

Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célèbre Le Maure, honneur de votre scène,
Asservissoit Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasoit son chant, sans jamais le charger :
Ce qui languissoit trop, elle osoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixoit l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté couroit au dénoûment.
Réservez, réservez la pompe musicale
Pour ces morceaux marqués où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhéments,
Et donne un libre essor à tous ses sentiments.
Mais, parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.
Dans ce fracas lyrique et ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des sons éclatants;
Et gardez que vos bras, suspendus trop long-temps,
Comme deux contrepoids qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.
Sans doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'est au jeu surtout que je veux vous former.
Toi, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrète,

Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverser les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le sein des mers,
Et perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes dragons ailés parler en souveraine ?
Tes yeux me peindront-ils la rage et la douleur ?
Pour évoquer l'enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces sorcières obscures
Qui n'ont rien d'infernal, si ce n'est leurs figures;
Menacent sans fureur, s'agitent sans transport,
Et dont le moindre geste est un pénible effort.
Sisyphe, à leur aspect, et transit et succombe:
De ses doigts engourdis sa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, surpris de frissonner,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.
Il faut que, dans son jeu, la redoutable Armide
M'attendrisse à la fois, m'échauffe, et m'intimide.
Dans ces riants jardins Renaud est endormi:
Ce n'est plus ce guerrier, ce superbe ennemi,
Ombragé d'un panache et caché sous des armes;
C'est Adonis qui dort, protégé par ses charmes.
Armide l'aperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer son inflexible cœur...
O changement soudain! elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune héros, le contemple, et l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé,
Et son bras qui retombe est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître et va mourir encore:
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,

Laisse aller son poignard, le reprend tour-à-tour;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.
Que ces emportements sont mêlés de tendresse!
Quel contraste frappant de force et de foiblesse!
Que de soupirs brûlants! que de secrets combats!
Que de cris et d'accents, qui ne se notent pas!
A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse:
La chanteuse s'éclipse et fait place à l'actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur
Qui sont faux à l'oreille et sont vrais pour le cœur.
Quand de Psyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould (*) les yeux en pleurs me vient offrir l'image,
Et frémit sous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix dans le fracas des airs?
J'aime à voir son effroi lorsque la foudre gronde,
Et ses regards errants sur les gouffres de l'onde;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illusion, je sens trembler la terre;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonnerre:
Ces flots que l'art soulève et sait assujettir
Sont des flots écumants, tout prêts à l'engloutir;
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire son désordre et ses graces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.

(*) Actrice qui prouve que le jeu peut suppléer à l'organe.

Telle est du grand talent la puissante féerie;
Il rend tout vraisemblable, il donne à tout la vie;
Il anime la scène, et, pour dicter des lois,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix.
A ces divers effets comment pourroit prétendre
Celle qui, sur la scène affectant un air tendre,
Sensible par corvée, et folle par état,
Quand son air est chanté, sourit au premier fat,
Provoque les regards, va mendier l'éloge
De ce jeune amateur endormi dans sa loge;
Et le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un soupé?
Que jamais votre esprit ne soit hors de la scène;
Que votre œil au hasard jamais ne se promène.
Oubliez des balcons ces muets entretiens;
Vos regards sont distraits, ils détournent les miens.
Mais vous qui dans nos chœurs prétendus harmoniques
Venez nous étaler vos masses organiques,
Et circulairement rangés en espalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer;
Vous verrai-je toujours, l'esprit et le cœur vides,
Hurlant, les bras croisés, vos refrains insipides?
Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux
Ou la tristesse sombre, ou les folâtres jeux?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore et Pomone,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne,
Sous des berceaux de fleurs lorsque d'heureux amants
Entrelacent leur chiffre, et gravent leurs serments,

Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus et du Gange,
Une coupe à la main, préside à la vendange;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil soutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous se partage;
De grace, criez moins, et sentez davantage;
Et que l'on puisse enfin, sur vos fronts animés,
Trouver le sens des vers, par la voix exprimés...
La scène s'embellit : sur des bords solitaires,
Je vois se réunir des groupes de bergères.
Des bergers amoureux ont volé sur leurs pas;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
Déja de l'art du chant on dispute le prix;
Les juges sont Églé, Silvanire, Chloris;
C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne;
C'est le goût qui l'obtient, et l'amour qui la donne.
Le goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
Toi (*), moderne Linus, par lui-même inspiré !
Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie,
Leur accord, leur divorce et leur économie !
Organe de l'amour auprès de la beauté,
Tu versois dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible;
Elle couroit t'entendre, et revenoit sensible.

(*) Jéliotte.

Plus d'une fois le dieu qui préside aux saisons,
Qui fait verdir les prés et jaunir les moissons,
Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages :
Sous ces humbles dehors, heureux et caressé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'Issé;
Et goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'autels,
Amuser sous tes traits et charmer les mortels.

Vous qui voulez sortir de la foule profane,
Comme lui cultivez et domptez votre organe;
Corrigez-en les tons aigres, pesants ou faux;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'aurore?
Que votre foible voix par degrés semble éclore,
Et, soudain déployée en sons vifs et brillants,
Me retrace du jour les feux étincelants.
De l'amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, et roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, et murmurent comme eux.

Répandez sur vos tons une aimable mollesse:
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs et les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel acteur s'applaudit, et se croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergère.

A peine dans son art il est initié,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.
Ce passage est frappant et veut de la vigueur :
Là, que l'inflexion expire avec langueur,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute, s'il se peut, à notre mélodie.
  Divine mélodie, ame de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir; sur les mers inconstantes
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu soumets les habitants des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'amphion des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille,
Et seul sur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes lois ont adouci les mœurs les plus sauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le coursier inquiet lève sa tête altière,
Hennit, blanchit le mors, dresse ses crins mouvants,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspends la misère;
Tu rends le travail doux, et la peine légère.

Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le ciel condamne à souffrir nos dédains;
Le moissonneur actif que le soleil dévore,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore?
Que fait le forgeron soulevant ses marteaux,
Le vigneron brûlé sur ses ardents coteaux,
Le captif dans les fers, le nautonnier sur l'onde,
L'esclave enseveli dans la mine profonde,
Le timide indigent dans son obscur réduit?
Ils chantent: l'heure vole, et la douleur s'enfuit.

Jeune et discret amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pu fléchir encor ton injuste maîtresse:
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejetons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons,
Sur la scène des champs n'oses-tu la conduire?
La nature est si belle à son premier sourire!
Qu'avec toi ton Églé contemple ces tableaux,
Et l'émail des vallons, et l'argent des ruisseaux:
Dans cet enchantement, que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose;
Qu'elle puisse à longs traits en respirer l'odeur:
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant flexible et tendre:
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer...
Et je laisse à l'amour le soin de t'éclairer.
L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir et de plaire;
C'est le plus doux secret pour vaincre une bergère:

Mais bannissez l'apprêt; il nous glace; et le chant,
S'il est maniéré, cesse d'être touchant.
Évitez avec soin la molle afféterie;
Qu'avec légèreté votre voix se varie.
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer;
Un organe contraint ne peut intéresser.
Soyez vrai, naturel; c'est la première grace,
Et celle qu'on poursuit dégénère en grimace.
Pour illustrer votre art, respectez dans vos jeux
Le palais des héros et le temple des dieux.
Du trône où siège Euterpe il ne faut point descendre.
Sans indignation puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon?
En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le François, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau;
Ce dieu voulut punir ce transport idolâtre,
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelants, la fureur dans le sein,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain (*).
L'immortel, tout noirci de feux et de fumée,
Attisoit de ses mains la fournaise allumée;
Mais il ne forgeoit plus ces instruments guerriers,

(*) J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvoit fournir un épisode agréable pour terminer ce chant.

Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, et sert mollement de ceinture à la terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux,
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte;
Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyants fourneaux
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux;
Ils volent, et déja leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore et l'arc brillant d'Iris,
Des champs Élysiens l'immortelle parure,
Les zéphyrs, les ruisseaux, les fleurs et la verdure,
Les superbes forêts, les rapides torrents,
Du souverain des mers les palais transparents,
Hélas, tout est détruit! on parcourt les ruines:
Là chantoient les plaisirs et les graces badines.
Le Mierre (*), prodiguant les charmes de sa voix,
Là, disputoit le prix aux sirènes des bois.
Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire,
Et nous intéressoit aux pleurs de Télaïre.
Euterpe cependant, pour nous dicter ses lois,
Rentre dans son asile, et reprend tous ses droits.

(*) Madame L'Arrivée.

Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse :
Le goût a reparu : le dieu du jour s'apaise ;
Et son ressentiment nous poursuivroit encor,
Si la scène à ses yeux n'eût remontré Castor (*).

(*) L'opéra de *Castor et Pollux*, par Bernard et Rameau. La musique a été refaite sans succès par Winter.

LA DANSE.

CHANT IV.

Le jeune amant de Flore a déployé ses ailes;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satyres légers, aux accents du hautbois,
Soulèvent, en riant, les nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces Tritons dont les désirs avides
Font bouillonner les flots autour des néréides?
Ils nagent en cadence, et joignant leurs bras nus,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes beautés; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages:
Ressuscitons ces jeux (*), ces folâtres loisirs,

(*) La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

Par le Tibre adoptés, au retour des zéphyrs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent;
Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent.
Tout vous sert; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la pudeur et l'amour.

Loin de nous la sagesse et ses leçons austères!
Terpsichore, voici l'instant de tes mystères.
Ils naissent du plaisir, je dois les respecter:
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidèle à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte, et s'élance.
Déesse, la nature est soumise à tes lois,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu sais conter aux yeux;
Et tout, jusqu'à la fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scène mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement,
La colère d'un dieu, les transports d'un amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite,
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite,
Les défis des pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'Amour à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce.
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer,

Et sondez le terrain qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas, voyez si la nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majesté :
Berger, qu'elle nous plaise en sa légèreté.
  Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.
  Que les pieds, avec soin rejetés en dehors,
Des jarrets trop distants rapprochent les ressorts.
  Que l'épaule s'efface, et que chaque partie,
En paroissant se fuir, soit pourtant assortie.
  Quelque vice secret avec vous est-il né ?
Qu'avant le pli du temps il soit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge roidira vos muscles engourdis,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage.
Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé quand il fut arbrisseau.
  Que vos pas soient précis : d'une oreille sévère
Calculez chaque temps, sans jamais vous distraire.
Vos talents, quels qu'ils soient, n'auront qu'un foible éclat,
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat,
Que la nature même, à nos plaisirs fidèle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce tympan sinueux, où tout va retentir,

Doit marquer la mesure et vous en avertir.
Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage,
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant, et ne dit jamais rien.
Par ce sens dirigé, riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau (*), sceptre de l'ignorance,
Dont le geste ambulant semble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement soit naturel et libre.
Soumettez votre corps aux lois de l'équilibre.
Élevé dans les airs, soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre essor habile,
Tombez sur un pied seul, et restez immobile.
Pour atteindre au fini de tous ces déploîments,
N'allez point vous créer d'inutiles tourments,
Étudier votre art comme de vils esclaves,
Ni vous emprisonner dans ces dures entraves
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, sans former un danseur.
C'est peu de m'étaler une danse savante,
Et ces sauts périlleux dont l'effort m'épouvante,
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,
De hasarder un rond, de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages;
L'art a d'autres secrets pour gagner nos suffrages.

(*) Le bâton de la mesure.

Sur le bloc arrondi d'un célèbre sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un sentiment,
Dont le premier soupir demandoit un amant.
L'heureux Pygmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé; l'Amour veut davantage.
Les Graces, qu'il appelle, accourent sur ses pas,
Et la nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs lois sont des plaisirs; leurs leçons, des caresses.
L'écolière bientôt égale ses maîtresses,
S'instruit dans l'art de plaire, et plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux et liant,
De la simplicité se fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la nature,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant,
Et, grace à ses regards, se tait éloquemment.
Voilà votre modèle, enfants de Terpsichore.
La nature vous sert, il faut l'aider encore.
Imaginez des temps et des groupes nouveaux,
Entassez pas sur pas, et travaux sur travaux;
Sautez sur le gazon, sans y laisser vos traces;
Vous ne possédez rien, si vous n'avez les graces.
Elles vous donneront le poli des ressorts,
D'un buste harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête flexible,
Des passages divers la nuance insensible;

Ces pas demi formés, ces bras que le désir,
Dans un doux abandon, semble tendre au plaisir,
Tous ces ébranlements, ces secousses légères,
Que la volupté compte au rang de ses mystères,
Et ces gestes de feu, ces repos languissants,
Qui jusqu'en leur foyer vont réchauffer nos sens.
Des éléments de l'art connoissez l'importance :
Formez vos premiers pas sous un maître qui pense.
Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il saura profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel, l'Albane de la danse,
Communiquoit à tout la noblesse et l'aisance.
Des mouvements du corps il fixa l'unisson,
Et dans un art frivole il admit la raison.
La beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix, et déceloit son maître;
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotoit la jeunesse, en lui gagnant des cœurs.
Il me semble le voir, dans un jardin fertile,
Assujettir à l'art chaque tige indocile,
Tendre au lis incliné la main qui le suspend,
Resserrer le bouton où l'œillet se répand,
Distribuer partout cet accord, cette grace
Qui pare la nature, et jamais ne l'efface.
De cette servitude affranchis une fois,
Plus sûrs de votre vol, créez-vous d'autres lois.
Lisez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire.

De chaque sentiment épiez les secrets,
Démêlez les ressorts, combinez les effets.
Inventeurs de cet art, et Pylate et Bathylle
Nous ont assez appris combien il est fertile.
Dans l'action du corps puisant leur coloris,
L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris;
Et loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs gestes et leurs pas leur tenaient lieu d'organes.
Pour atteindre à leur palme et vous rapprocher d'eux,
Laissez la gargouillade et les pas hasardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent :
L'ame doit commander, que les pieds obéissent.
Un mécanisme vain suffit pour un sauteur;
Mariez les talents du peintre et de l'acteur;
Et prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il se peut, enchaînez des pensées.
Mais, si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler.
L'ame se montre à nu dans ce miroir sincère :
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage postiche et privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,

L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un danseur met toujours entre nos cœurs et lui?
Filles des sombres bords, déités infernales,
Éteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales.
Fleuves, ondins, tritons, dieux soumis au trident,
Quittez vos teints vert-pré, vos visages d'argent.
Vents, ayez plus d'adresse, et moins de bouffissure.
Monstres de nos ballets, respectez la nature.
Indifférente et libre, une nymphe des bois
Pour seule arme aux amours opposoit son carquois,
Et souvent renversoit de ses flèches rapides
Le faon aux pieds légers, et les biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un faune l'aperçoit, s'enflamme et la poursuit.
Voyez les mouvements dont leur ame est atteinte,
Et l'aile du désir, et le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux! que d'agiles détours!
Le faune joint la nymphe; elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin, tremblante, sans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.
Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lis de son sein.
Le faune reparoît : il tressaille de joie,
Et retrouve sa force, en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux; ses pas sont des éclairs :
Une flèche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancelle:
Au front de son amant l'espérance étincelle;

Du fugitif objet qu'effarouchent ses vœux
Déja son souffle ardent fait voler les cheveux ;
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grace :
Le faune s'embellit, la nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, et pardonne au vainqueur.
D'un simulacre vain la froide dissonance,
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte et ses frémissements,
Le trouble, les désirs et l'ardeur des amants ?
Que n'ai-je le génie et le pinceau d'Apelle !
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essaim des ris voltige à ton côté.
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grace, et l'aisance et l'adresse !
Tu sais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre, et ne les confond pas.
Le papillon s'envole avec moins de vitesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre, c'est louer ton émule divin (*) :
Je place au même rang la nymphe et le sylvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante.
Hippomène à la course égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arène, où vous régnez sur moi,
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme est pour toi.
Mon œil sur ces objets trop long-temps se repose ;

(*) Dauberval.

Muse, reprends le joug que Terpsichore impose :
Amants de la déesse, elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art, et vous dicter ses lois.
Fuyez loin de ses yeux, pagodes vernissées;
Dans vos groupes sans goût tristement compassées;
Fuyez... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux?
Que la danse toujours annonce un caractère.
Qu'elle soit tour-à-tour noble, vive, ou légère...
M'offrez-vous des héros? modelez-vous sur eux :
Que vos pas soient précis, graves, majestueux.
Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de son panache, avançoit sur la scène,
On croyoit voir un dieu demander des autels,
Et venir se mêler aux danses des mortels.
Dans tous ses déploîments sa danse simple et pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître, et ne l'éclipse pas.
Bacchantes, exprimez les fureurs de l'ivresse :
Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocyte, armez-vous de flambeaux;
Élancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'ame, et la soif du carnage.
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflammés.
Zéphyrs, d'un vol léger caressez les feuillages;

Et sans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces zéphyrs orageux et massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu, Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déja courbé les fleurs de sa corbeille:
Elle craint, à l'aspect de ses nouveaux amants,
Pour le trône fragile où s'assied le printemps;
Et le parterre enfin renvoie avec justice
Ces sauteurs maladroits bondir dans la coulisse.
L'heureuse Germanie est fertile en danseurs,
Et simple dans sa danse, ainsi que dans ses mœurs.
Elle nous a transmis celle (*) qui dans nos fêtes
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.
Connoissez tous ces pas, tous ces enlacements,
Ces gestes naturels, qui sont des sentiments;
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau;
Et ce piége si doux, où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.
Combien je vous regrette, ô temps, ô jours heureux,
Où, dans les murs de Sparte, et dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansoient sans indécence, et dansoient toujours nues!
Que de secrets trésors dévoilés aux amours!
Quel charme arrondissoit tous ces légers contours!

(*) L'Allemande.

A chaque mouvement que de beautés écloses !
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roses !
Que dis-je ! aux yeux surpris de l'amant enchanté,
La céleste pudeur voiloit la nudité.

Vous que Vénus instruit, qui pour première étude
Avez de tous ces jeux la savante habitude,
Surpassez ces tableaux, et sous le vêtement
Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent ;
Je vous livre mon cœur, et mes sens vous attendent.

Là, par des mouvements souples et négligés,
Par des balancements avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.

Ici, nous séduisant par la vivacité,
Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire, et celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse :
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse.
Comme Guimard enfin appelez les désirs,
Et que vos pas brillants soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé, qui brilla sur la scène,
Émule des Amours, en paroissoit la reine.
La tendre volupté présidoit à ses pas,
Animoit ses regards, et jouoit dans ses bras.

Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue:
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre amant?
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, et sirène muette,
Proposer au public un bonheur qu'il rejette.
Aux talents naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, vitesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.
Heinel la suit, Heinel que l'Amour lui préfère.
Dans tous ses mouvements quelle ame douce et fière!
Parmi le chœur dansant, autour d'elle empressé,
Elle paroît, s'élève, et tout est éclipsé...
La mortelle n'est plus, j'encense la déesse.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse,
Elle imprime à ses pas je ne sais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.
Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre,
Il faut tout embrasser, tout sentir et tout peindre.
La danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des palais, dansez sous des berceaux.

L'art brillant des couleurs avec même avantage
Élève un temple auguste, et nous ouvre un bocage.
Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle nymphe légère à mes yeux se présente !
Déesse, elle folâtre, et n'est point imposante.
Son front s'épanouit avec sérénité,
Ses cheveux sont flottants, le rire est sa beauté.
D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours;
Plus que le printemps même, elle fait les beaux jours.
Des matelots joyeux, rassemblés auprès d'elle,
Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle;
Et de jeunes pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.
C'est l'aimable Gaîté : qui peut la méconnoître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te suit a passé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
Pasteurs, exécutons les danses qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques,
Laissez votre routine et vos pas méthodiques.
La nature est si belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle haït la contrainte, et meurt sous le compas.

Venez : transportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un ciel pur en tout temps colorées.
Déja l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
Précipite sa course et son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.
Sous des bosquets riants, qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergère a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coiffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil et de la voix :
Le tambourin résonne, et tout part à la fois.
Je ne sais quel instinct règle chaque attitude :
La grace, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes et les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse et le même transport.
Sur des bras vigoureux on soulève une belle :
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmants, aussitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence;
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'amante, en ce moment,
Dépose dans son cœur les traits de son amant;
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.
Provence fortunée, asile aimé des cieux,
Que j'aimerois ton ciel, ton délire et tes jeux!

Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse, et jouit sans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arrosoit la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie;
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté,
Gager des malheureux, pour rire à son côté.
Fous ténébreux et vains, qui, n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits composez vos systèmes;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs;
Vous qui, dans vos boudoirs, sur l'ouate et la soie
Savourez les langueurs où votre ame se noie,
Et changez chaque jour, pour seuls amusements,
De chiens, de perroquets, de magots et d'amants;
Compilateurs pesants; toi, cruel moraliste,
Qui crois consoler l'homme, en le rendant plus triste;
Peuple immense de sots, de mollesse hébété;
Poètes sans esprit, et catins sans beauté;
Honoraires bouffons; toi, frelon inutile,
Qui dévores le miel que l'abeille distille;
Vous tous, qui, variant vos lugubres travers,
Chacun pour votre compte ennuyez l'univers;

Dansez... sortez du cercle où l'on vous emprisonne;
Répandez sur la vie un sel qui l'assaisonne.
Le temps s'échappe, il fuit, sachez vous en saisir;
Et végétez du moins dans le sein du plaisir...
Ma carrière est remplie: ô Muse que j'encense!
Souris à mes travaux, voilà ma récompense.
J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur,
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur;
Puissent, puissent mes chants rajeunir notre scène,
De funèbres attraits embellir Melpomène,
A ses aimables sœurs prêter des ornements,
Et leur former partout de fidèles amants!
Amour, si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle,
A la postérité porte-les sur ton aile!
Dieu charmant, tous les arts te doivent leur beauté,
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.

THÉATRE.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

RÉGULUS [1].
MANLIUS [2].
MARCIE, femme de Régulus [3].
BARSINE, } femmes de Marcie [4].
FLAVIE, }
LICINIUS, tribun du peuple [5].
AMILCAR, ambassadeur de Carthage [6].
ATTILIUS, fils de Régulus [7].
PRISCUS, Romain [8].
LICTEURS.
SUITE DE ROMAINS ET D'AFRICAINS.
OFFICIERS ROMAINS.

1. BRIZARD. — 2. MONVEL. — 3. Mme VESTRIS. — 4. Mmes MOLÉ et BONIOLI. — 5. MOLÉ. — 6. PONTEUIL. 7. Mlle JOLI. — 8. BONIOLI.

La scène est dans un vestibule du temple de Bellone.

RÉGULUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène représente le parvis du temple de Bellone. On voit sur l'un des côtés la statue de la déesse; au fond, une place publique, ornée des bustes des anciens Romains; et à la rive opposée, Rome et le Capitole. Des siéges sont préparés pour le sénat.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

Sous ces vastes parvis consacrés à Bellone,
Dans ces lieux révérés que la crainte environne,
Quels dieux guident vos pas?

MARCIE.

Ceux de qui les regards

Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts;
Tous les dieux protecteurs de la race d'Énée,
Dont ils ont garanti la haute destinée;
Les dieux de Régulus.

BARSINE.

Un lustre est écoulé,
Depuis que, loin de vous, il languit exilé.
Ont-ils brisé ses fers?

MARCIE.

Que me dis-tu, cruelle?
Ah! loin de m'alarmer, encourage mon zèle.
Je ne sais quel espoir, bien cher à ma douleur,
Par ses illusions vient consoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'envoyé de Carthage:
Mais (telles sont nos lois, tel est l'antique usage)
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis;
Rome n'ouvre ses murs qu'à des sujets soumis.
Sous ce portique auguste on consent à l'entendre:
Les sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus:
Je veux savoir enfin le sort qu'on lui destine!

BARSINE.

Quoi, toujours suppliante!...

MARCIE.

Il n'importe... Ah! Barsine,
Cédons à nos destins: ils ne sont plus ces temps
Où j'osois respirer un légitime encens,

Ces jours où Régulus, domptant jusqu'à l'envie,
Illustroit à la fois sa femme et sa patrie.
Le rapport inégal de ses ans et des miens
Ne fut point un obstacle à de si beaux liens;
Et mon ame, séduite au bruit de son courage,
En comptant ses lauriers n'aperçut point son âge.
Au sortir d'un long siége, où son noble secours
Avoit sauvé la vie à l'auteur de mes jours,
Il revint précédé d'une pompe guerrière :
J'épousai le vainqueur, et j'acquittai mon père.
Régulus m'adoroit, et me plut à son tour :
C'étoit un sentiment... au-dessus de l'amour!
Quels transports, quelle joie ont marqué la naissance
De ce fils, ce cher fils, notre unique espérance!
Je voyois mon époux, au retour des combats,
Sourire à cet enfant caressé dans mes bras,
Nous prodiguer les soins d'une ame simple et pure,
Et déposer sa gloire au sein de la nature.
Pouvois-je alors prévoir un sinistre avenir,
Et que de si beaux jours dussent sitôt finir?
Absente de nos murs, tu ne vis point, Barsine,
De mes profonds ennuis la fatale origine.
Après cinq ans de paix et d'un hymen heureux,
La haine dans Carthage alluma tous ses feux.
Il fallut, assurant la fortune publique,
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeste et renfermé,
Parmi tous ses rivaux, Régulus fut nommé.

Il vint me l'annoncer : son front plein de noblesse
Imposa, malgré moi, silence à ma foiblesse.
Par sa mâle constance étonnant mes esprits,
Sans verser une larme il embrassa son fils.
Il partit; mais bientôt sa prompte renommée
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ses nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ses regards attendris.
Le nom de mon époux, sa valeur fortunée,
Au bonheur de l'état joignoient ma destinée.
Quel changement, hélas, dans son sort et le mien!
Régulus est esclave, et je ne suis plus rien.
Régulus est esclave! ah, dieux! ô sort funeste!
Un regret éternel est tout ce qui me reste.
Plus d'honneurs, plus de rang, lorsqu'il est dans les fers.
Partager loin de lui l'horreur de ses revers,
Sentir tous les degrés de sa longue infortune,
Fatiguer les Romains de ma plainte importune,
Assiéger le conseil, pleurer avec mon fils;
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

BARSINE.

Le consul peut beaucoup; et sa faveur...

MARCIE.

Écoute.
L'austère Manlius est généreux, sans doute :
Rome le croit au moins, et je n'ose penser
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaisser;
Cependant (avec toi je rougirois de feindre)

Sans le juger encor, tout me force à le craindre.
Dans le fond de mon ame, un secret mouvement,
Contre lui, malgré moi, dépose à tout moment.
J'estime en ses pareils la valeur, la prudence,
La haine des tyrans, la noble indépendance;
Mais non l'atrocité de ces tristes vertus,
Pures dans leur principe, affreuses par l'abus;
Ces mornes préjugés, ce fier patriotisme,
Qui détruit le bonheur, et n'est point l'héroïsme.
Je plains le malheureux, le mortel endurci,
Que la tendre pitié n'a jamais adouci.
Va, Manlius jamais n'en a connu les charmes,
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

BARSINE.

Trop prompte à l'accuser...

MARCIE, avec vivacité.

Qu'il serve Régulus,
Je tombe à ses genoux, et ne l'accuse plus.
Lié par le devoir et la reconnoissance,
Le tribun, plus sensible, est ma seule espérance.
Dès ses plus jeunes ans, instruit par mon époux,
Toujours il l'admira, sans en être jaloux.
A Rome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,
Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un père.
Souvent dans le sénat il parut son appui,
Et doit en ce moment tout attendre de lui.
Puisse au moins Manlius ne m'être point contraire!
Je n'ose espérer plus de cette ame sévère:

Ses yeux indifférents, que lassent mes malheurs,
Se sont accoutumés à voir couler mes pleurs.
Il vient; éloigne-toi.

SCÈNE II.

MANLIUS, SUIVI DE LICTEURS; MARCIE.

MARCIE.

Seigneur, daignez m'entendre;
A cette grace, hélas! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame, pardonnez, si des soins importants
A vos yeux, malgré moi, m'ont caché si long-temps.
J'obéis, avant tout, au devoir qui m'enchaîne.
Mais quel pressant motif en ce lieu vous amène?

MARCIE.

Et vous le demandez!... Feignez-vous d'ignorer
Le dessein qui m'occupe et peut seul m'attirer?
Songez à Régulus, perdu pour la patrie,
Traînant dans un cachot une pénible vie,
Et sous des fers honteux pour vous, pour les Romains,
A peine soulevant ses généreuses mains!
Peut-être en ce moment il succombe, il expire,
Et fait, en expirant, des vœux pour cet empire,
Pour un sénat jaloux qui l'a sacrifié,
Pour son ingrat pays, dont il est oublié...

Osons-nous prolonger l'odieux esclavage
Où frémit sa vengeance, où languit son courage?
Comment excuser Rome? et peut-on, Manlius,
Respirant l'air du Tibre, oublier Régulus?
Quel enclos dans nos murs n'atteste point son zèle,
Sa sublime équité, sa valeur immortelle?
Les tribunaux? Du foible il y fut le vengeur.
Le sénat? Vous savez s'il en étoit l'honneur.
Montez au Capitole, où sa main triomphante
Suspendit des vaincus la dépouille sanglante,
Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
Monuments glorieux, que Rome a conservés.
Que dis-je? et ces faisceaux, et ces aigles altières,
Et l'auguste appareil des honneurs consulaires;
Et cette pourpre enfin, souveraine des rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le chef, l'ami, le dieu des légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes.
Moi seule je lui reste. O ciel! ô Régulus!...
Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus!

MANLIUS.

J'approuve vos regrets, et non votre injustice.
Le sort de votre époux est pour Rome un supplice:
Mais, pour rompre ses fers si vos efforts sont vains,
Accusez-en Carthage, et non pas les Romains.

MARCIE.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contre elle;
Rome oublie un Romain, un défenseur fidèle.

Carthage, en l'accablant, se venge d'un vainqueur;
Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
Prononcez, Manlius; qui des deux est coupable?...
On peut tout réparer; l'instant est favorable.
A l'envoyé d'Afrique, en ce jour solennel,
D'un malheureux ami proposez le rappel.
Je ne puis que pleurer; vous pouvez davantage;
Vous pouvez, d'un seul mot, finir son esclavage.

MANLIUS.

Je le souhaite au moins; je voudrois aujourd'hui
Racheter de mon sang un captif tel que lui.
Si pourtant à l'état son retour pouvoit nuire,
Avec sincérité j'ose ici vous le dire,
N'attendez rien de moi, rien de mon amitié;
Mon ame, par devoir, se ferme à la pitié.
(Surprenant un mouvement de colère dans Marcie.)
Je sais que des soupçons l'atteinte injurieuse
A flétri bien souvent la vertu courageuse:
Quand je sers les Romains, quand je veux leur bonheur,
Je brave les soupçons, mon juge est dans mon cœur.
J'estime Régulus, je le vois sans envie:
Mais ce cœur inflexible est tout à la patrie;
Elle seule est l'objet, le but de mes travaux.

MARCIE.

Eh! n'est-ce pas l'aimer, que lui rendre un héros?
C'est à vous, à vous seul, que ma douleur s'adresse.
Vous allez servir Rome, en servant ma tendresse.

MANLIUS.

Je n'ose vous flatter d'un espoir incertain :
Je suis consul, madame, et non pas souverain.

MARCIE.

Combien vous m'alarmez ! Cette sombre réponse
Me fait déja sentir les rigueurs qu'elle annonce.
On vient. Ciel ! le tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui
Je ne peux réclamer d'autre soutien que lui.

SCÈNE III.

LICINIUS, MARCIE, MANLIUS.

MARCIE.

Eh bien, Licinius ?

LICINIUS.

L'ambassadeur arrive ;
Le peuple, pour le voir, a couru sur la rive.
Mais, ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui,
Régulus est dans Rome, et revient avec lui.

MARCIE.

Régulus !... Que dit-il ? Le ciel me le renvoie !
Je ne me connois plus... ; je succombe à ma joie.
(à Manlius.)
Est-il vrai ? Régulus va paroître en ces lieux ?...
Puissé-je me montrer la première à ses yeux !
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MANLIUS, LICINIUS.

MANLIUS, avec une joie tranquille.

Eh, quel est donc, tribun, le dessein de Carthage?
Régulus en ces lieux!

LICINIUS.

Il est sur le rivage.
C'est avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs;
Tous les Romains font vœu de venger ses malheurs.
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,
Entre mille guerriers que son retour console,
Il marche; on rompt les fers dont ses bras sont chargés;
Et les cœurs, une fois, ne sont point partagés.
Les chemins, trop étroits dans cet instant d'ivresse,
Ne peuvent contenir la foule qui s'empresse.
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,
Attentifs et muets, le montrent à leurs fils:
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zèle,
Déployer les transports d'une amitié fidèle,
Annoncer le héros dont les soins bienfaisants
Daignèrent aux vertus former mes premiers ans.
Mais vous allez enfin jouir de sa présence;
Avec l'ambassadeur je le vois qui s'avance.

SCÈNE V.

(On voit une suite d'Africains et le peuple. Le consul, Licinius et les autres sénateurs prennent leurs places; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des consuls, demeure vide; Régulus et Amilcar passent entre les licteurs; Régulus en entrant, s'arrête.)

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, RÉGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

Citoyen généreux, qui peut vous arrêter?

RÉGULUS.

Rome entre ses enfants ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, et prenez votre place.

RÉGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

RÉGULUS.

Un esclave paroître et s'asseoir parmi vous!

MANLIUS.

Le malheur d'un héros le rend sacré pour nous.

(Se retournant vers Amilcar.)

Mais je cède à vos vœux. Que souhaite Carthage?
Parlez; sur quel espoir cherchez-vous ce rivage?

AMILCAR.

Carthage, qui long-temps balança vos sur
Par ma voix, sénateurs, vous propose la pai
Et si vous refusez sa première demande,
Elle souhaite au moins que le Tibre lui rende
Nos illustres captifs, dans vos murs retenus :
Les vôtres, à ce prix, vous seront tous rendus ;
A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramène,
Pour gage du traité, va voir tomber sa chaîne,
Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat
Tous ses titres dans Rome, et son rang au sénat.

MANLIUS.

Nous aimons Régulus : le destin qui l'opprime
N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zèle anime ;
Et nous serons heureux, s'il est quelque moyen
De rendre à la patrie un si noble soutien :
Mais sur ses intérêts que lui-même il prononce,
Rome dans son avis trouvera sa réponse ;
C'est elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre sort.

(Manlius s'assied.)

RÉGULUS, avec joie et plus de sérénité.

Je ne résiste plus.

AMILCAR, à Régulus.

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous presse,
Et vous savez quel prix...

(Amilcar s'assied.)

RÉGULUS, toujours debout.

Je tiendrai ma promesse.

(S'avançant au milieu du sénat.)

Puisque, malgré mes fers, ma défaite, et vos lois,
Vous permettez qu'ici j'ose élever la voix,
Je n'abuserai point de cet honneur insigne;
Et moins je l'espérois, plus mon cœur en est digne.
Me laissant vos bontés, le sort ne m'ôte rien,
Et l'esclave dans moi fait place au citoyen.
Descendants de Rémus, peuple vainqueur et libre,
Guerriers, législateurs, héros et dieux du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaissent devant vous;
Mais ne laissez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, et l'Afrique est soumise;
Deux postes exceptés, la Sicile est conquise.
Rome voit se former des soldats généreux,
Nés sur le même sol, servant les mêmes dieux,
Réunis par les lois, les mœurs et le langage:
Eh, que pourroient contr'eux les soldats de Carthage,
Mercenaires errants, dont le sang mendié
Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé?
Que dis-je? l'étranger, qu'aigrit leur injustice,
Aux Africains déja ne vend plus son service.
Xantippe, ce héros, leur vengeur, leur appui,
Dont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
Xantippe, qu'opprima leur perfide inconstance,
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en pense,
Détourne les secours qu'on osoit leur porter,

Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.
Triomphants aujourd'hui, vous allez l'être encore :
Est-il temps de traiter alors qu'on vous implore ?
Enfin que craignez-vous de ce peuple affoibli ?
Une fois, il est vrai, les destins m'ont trahi :
Mais soudain notre Rome, en guerriers si fertile,
Pour effacer ma honte, arme un bras plus utile :
Métellus a paru; nos vainqueurs ont tremblé,
Et leur sang odieux à grands flots a coulé.
Combien de fois, ô ciel ! j'ai joui de leurs craintes !
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.
De la contagion le souffle dévorant
Les ensevelissoit sous leur sable brûlant;
Et les cris de Carthage, à la douleur en proie,
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.
J'y rentre sans regret, pourvu que par vos mains
Ruisselle jusqu'à moi le sang des Africains.
Que je hais leur demande et leur infame adresse !
Ils ont cru dans mon cœur surprendre une foiblesse,
Et par un vil appât s'assurer de ma foi :
Mais ils me connoîtront, mais Rome est tout pour moi;
Mais je voue à Carthage une haine immortelle,
Et ne viens parmi vous que pour m'armer contr'elle.

LICINIUS.

Vous !

RÉGULUS.

Redoutez la paix qu'elle ose demander.

LICINIUS.

Si l'échange vous sauve, il le faut accorder.

RÉGULUS, avec chaleur et indignation.

Eh quoi, pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome!
L'honneur, ce feu sacré que j'atteste aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent sans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La discipline enfin, ce frein si nécessaire,
Tout n'est-il pas détruit, si de lâches soldats,
Qui se disent Romains et craignent le trépas,
Osent encor nourrir l'espérance chérie
De revoir leurs foyers, leurs femmes, leur patrie?
Quel secours en attendre? Ils ont fui, ces Romains!
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains!
Insupportable affront! souvenir que j'abhorre!
Ils ont connu la honte, et respirent encore!
Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui sous mes yeux:
Je les ai commandés; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir! Un autre espoir aujourd'hui nous anime;
Il faut un autre prix à ce transport sublime;
Et si l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous?

RÉGULUS.

Eh! qui suis-je, grands dieux?
Qui suis-je, aveugle ami? Mon sang et mon courage
Vont s'éteindre bientôt sous les glaces de l'âge.

Les coups affreux du sort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languissants;
Traînant vers le tombeau ma vieillesse stérile,
Je ne pourrois à Rome être long-temps utile:
Mais combien le seroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs chefs, nos captifs, perdus pour leur pays!
Ces braves citoyens, qu'irrite l'esclavage,
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Carthage.
Oui, oui, je les ai vus, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés,
Échauffer, enflammer les cœurs les plus timides;
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides,
Ivres de notre sang, dont ils étoient couverts,
Ne succomber qu'au nombre et rugir dans leurs fers.
Ils sont vos prisonniers, gardez-vous de les rendre.
Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre?
D'ailleurs, n'avez-vous point celui de Métellus,
Et pouvez-vous encor regretter Régulus?
Je fus déja vaincu, je pourrois encor l'être;
Votre estime, sénat, je la perdrois peut-être.
Je n'y survivrois pas; et je ne veux jamais,
Quand ils sont contre vous, accepter vos bienfaits.

LICINIUS.

Ainsi vous exigez que Rome soit ingrate;
Que sa honte paroisse où votre honneur éclate;
Qu'ici même un arrêt injuste et solennel
Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel!
Vous, de qui le retour aujourd'hui nous console,

Vous, que nous aurions dû conduire au Capitole!

(Il se lève et va à la tête du peuple.)

Pour lui faire un tel sort, eût-il fallu, Romains,
Le chercher dans le champ que labouroient ses mains,
Interrompre le cours de ses travaux rustiques,
Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques?
On diroit donc un jour, en pleurant Régulus:
« Le Tibre eut un héros, fameux par ses vertus:
« Renonçant au repos, prodigue de sa vie,
« Il s'immoloit entier au bien de sa patrie.
« Guerrier, par ses exploits il défendit l'état;
« Citoyen, ses conseils éclairoient le sénat:
« Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage,
« Il affranchit nos murs, il abaissa Carthage;
« Et ce même Romain, toujours infortuné,
« Expira dans les fers, par Rome abandonné. »

RÉGULUS.

Et toi, tu la trahis!...

LICINIUS.

Non, je lui suis fidèle.
Non, ce n'est point à vous que je borne mon zèle;
C'est comme citoyen que je suis votre appui.
Tout ce peuple vous aime, et je parle pour lui.

RÉGULUS.

Terminez, sénateurs, un combat qui m'offense;
Ou, comme je le dois, j'entends votre silence.

MANLIUS, regardant les sénateurs qui paroissent attendris et les yeux baissés.

De votre aspect touchant vous voyez les effets.
(après un silence.)
Il faut peser, sans vous, de si grands intérêts.
(aux sénateurs.)
Avant de prononcer sur le sort d'un tel homme,
Réunissons les voix au sein même de Rome.
Fabrice, Lentulus, Camille, Traséas,
Distraits par d'autres soins, n'ont pu suivre nos pas.
Ce temple touche aux murs où leur expérience
Peut d'un avis utile aider votre prudence;
Et tout veut...

RÉGULUS.

Manlius!

MANLIUS.

Reposez-vous sur moi.
A Rome, à Régulus, je sais ce que je doi.
Je ne trahirai point des vertus que j'admire.
(à Amilcar.)
De ce qu'on aura fait on viendra vous instruire,
Amilcar.

AMILCAR.

C'est assez. Dans ces lieux ennemis
J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays :
Je ne dirai qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
Vous aimez Régulus; tremblez de nous le rendre :
Vous seuls d'un sort cruel pouvez le préserver;
En traitant avec moi, vous allez le sauver :

Mais si vous refusez l'échange qu'on propose,
Carthage inexorable en punira la cause.

SCÈNE VI.

MANLIUS, LICINIUS, RÉGULUS, LES SÉNATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

Qu'entends-je ! et nous pourrions...

RÉGULUS.

Point de lâche pitié.
C'est Rome qui doit vaincre, et non pas l'amitié.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

Ainsi donc tes secours m'ont rendue à la vie!
Prends pitié de mon trouble, ô ma chère Flavie!
Je quittois le consul, je sortois de ces lieux :
Quel objet tout-à-coup se présente à mes yeux!
Mon époux! Régulus, que le peuple environne!
Romains, Carthaginois, gardes, rien ne m'étonne.
Je traverse la foule, et je lui tends les bras.
On s'arrête un moment : il ralentit ses pas;
Et d'un ton formidable :... Éloignez-vous, Marcie,
Me dit-il, ces instants sont tous à la patrie.
Il me laisse, il s'arrache à mes embrassements.
Que devins-je, Flavie, en ces cruels moments!

Mes yeux noyés de pleurs se couvrent d'un nuage;
Je le suis, je me jette à travers son passage;
Je voulois lui parler... Inutiles désirs!
Ma voix tombe, s'éteint, se perd dans mes soupirs;
Et l'on me traîne, hélas! expirante, éperdue,
Dans l'asile prochain, où tes bras m'ont reçue.
Que fait-il?... Le sénat vient de se séparer.
Cher époux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer;
Et tu ne parois point!... Dissipe mes alarmes.
(à Flavie.)
Il ne sait pas combien il m'a coûté de larmes!
Barsine m'abandonne!... On vient; c'est elle!...

SCÈNE II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Eh bien?
Que dit-on? que sais-tu? ne m'apprendras-tu rien?

BARSINE.

Sur les discours du peuple et ses vagues murmures,
On hasarde, en tremblant, de vaines conjectures;
Et j'ai su seulement que tous nos sénateurs
Dans Rome rassemblés...

MARCIE.

O mortelles frayeurs!
Et Régulus!... D'où vient que le cruel m'évite?

Où porte-t-il ses pas? Tu parois interdite!
Parle.

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre époux généreux,
Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie et les craintes publiques,
Les parfums et l'encens fument sous les portiques;
Et ce mortel si cher, attirant tous les yeux,
Partage les respects que nous rendons aux dieux.

SCÈNE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINE.

PRISCUS, à Marcie.

L'ambassadeur vous cherche.

MARCIE.

Amilcar? O surprise!

PRISCUS.

Il souhaite qu'ici mon zèle l'introduise:
Il marche sur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.

SCÈNE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Un Africain!
Pourquoi me cherche-t-il, et quel est son dessein?
Je ne sais quel effroi...

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel, que va-t-il m'apprendre!

(Les femmes de Marcie se retirent.)

SCÈNE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

Madame, pardonnez; mon aspect dans ces lieux
Peut-être en ce moment importune vos yeux.
Mais un grand intérêt a pu seul m'y conduire;
Et pour Rome, et pour vous, j'ai dû vous en instruire.

MARCIE.

Rassurez mes esprits.

AMILCAR.

J'estime votre époux,
Et viens pour le sauver.

MARCIE.

Comment ? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoissez Carthage et ces haines cruelles
Qu'attisèrent long-temps nos sanglantes querelles.
Elle est prompte à punir, ardente à se venger.
J'ai souvent plaint nos mœurs, sans pouvoir les changer.
Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie...

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Écoutez-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien ?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux seuls devoirs lié,
J'affecte les dehors d'une fausse pitié.
Quels que soient les débats entre Carthage et Rome,
Je ne serai jamais l'ennemi d'un grand homme.
Je sers même l'Afrique, en servant Régulus :
Craignez-le plus que moi.

MARCIE.

Tous mes sens sont émus.

Quelle infortune encor l'attend sur ce rivage ?

AMILCAR.

Et si, dès ce jour même, il retourne à Carthage...

MARCIE.

O ciel !

AMILCAR.

De nos captifs le sort lui fut remis ;
On demande un échange, il est libre à ce prix ;
Mais contre cet échange il a parlé lui-même.

MARCIE.

Qu'entends-je ! Régulus ! et c'est ainsi qu'il m'aime !
Mais je m'alarme en vain ; le sénat le chérit :
A son zèle barbare il n'aura point souscrit.

AMILCAR.

Le sénat est trompé.

MARCIE.

Se peut-il ? quel mystère !
Achevez... je frémis.

AMILCAR.

Cette horrible lumière....

MARCIE.

Mon cœur en a besoin.

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute est plus affreux ; parlez sans différer.

AMILCAR.

Hé bien, connoissez donc l'épouvantable abîme

Où se jette aujourd'hui votre époux magnanime,
Connoissez Régulus; il conseille aux Romains
De ne point accepter l'offre des Africains:
Si le sénat l'écoute, il rentre en esclavage;
Mais il cache au sénat, qu'il entraîne ou partage,
Qu'un supplice inouï, par la haine inspiré,
S'il revient sur nos bords, est pour lui préparé.

MARCIE.

Cieux, tonnez sur Carthage, et sauvez sa victime!
Quel que soit, Amilcar, le soin qui vous anime,
D'un avis important je rends grace au destin.
De Rome et du sénat cet asile est voisin,
Un moment y conduit; j'y cours, à l'instant même,
Attendrir tous les cœurs pour un héros que j'aime.
Dieux justes, dieux vengeurs, faites valoir ses droits;
Inspirez son épouse, et parlez par sa voix!

SCÈNE VI.

AMILCAR SEUL.

Le trouble, la douleur, et l'effroi de Marcie,
Mieux que tous mes efforts, vont servir ma patrie.
Je satisfais mon cœur, en parlant pour l'état;
A mes concitoyens j'épargne un attentat,
Je ne les trahis point.

SCÈNE VII.

AMILCAR, RÉGULUS.

AMILCAR.

Viens, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible;
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

RÉGULUS, de l'air le plus sombre.

Rejoins tes Africains : dis-leur que leur otage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux!

RÉGULUS.

Je l'espère du moins.

AMILCAR.

Quoi, les nœuds les plus chers...

RÉGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.
Carthage me verra, courageux et fidèle,
Du respect des serments lui laisser un modèle.
Va, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.
Je l'avoûrai pourtant; à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révérés,

Qui, pour être cruels, n'en sont pas moins sacrés;
L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.
Il doit à ces devoirs mesurer son courage;
Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,
Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

AMILCAR.

Malheureux! quand tes dieux aux miens te redemandent,
Veux-tu que je te traîne aux tourments qui t'attendent?
Moi-même je ne puis y songer sans terreur;
Contemple leur image et connois-en l'horreur.
Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,
Dévouer aux douleurs les restes de ta vie,
Et par tes fiers dédains tes bourreaux excités,
Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.
Vois le fer et le feu lentement te détruire,
Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

RÉGULUS.

Amilcar, on saura, sous le ciel africain,
Ce que peut la constance et le cœur d'un Romain.

AMILCAR.

Eh quoi, ton front est calme, et c'est moi qui frissonne!
Quelle est cette vertu dont l'ascendant m'étonne?
Que ton sort, Régulus, ne dépend-il de moi!
Ton ennemi sauroit te sauver malgré toi.
Adieu... ne me hais point. Ce cœur fier et sauvage
Admire l'héroïsme, applaudit au courage...
Puissé-je partir seul! puissent mes soins heureux
Soustraire à ses destins un mortel généreux!

Je veux pour mon pays des succès légitimes;
Il lui faut des rivaux, et non pas des victimes.

SCÈNE VIII.

RÉGULUS SEUL.

Dieux! m'auroit-il trahi? Me voilà libre enfin!
Malheureux! quels combats s'élèvent dans mon sein!
Combien j'ai dévoré de soupirs et de larmes!
Quoi, je vais vous briser, nœuds si remplis de charmes!...
Pardonne, chère épouse, au rigoureux devoir
Qui m'a fait un tourment du plaisir de te voir.
Je souhaite en secret, et je crains ta présence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en son absence.
Mais que faisoit mon fils?.. mes yeux ne l'ont point vu...
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu;
Je mourrai sans le voir!... Toi sa mère, ô Marcie!
J'aurai fait en tout temps le malheur de ta vie.
Enchaînée à mon sort dès tes plus jeunes ans,
Tu m'as sacrifié tes jours les plus brillants;
Et voilà donc le prix de ta noble tendresse,
De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéresse!
Si je pars, des bourreaux m'attendent loin de toi...
N'importe; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du salut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoûments sublimes.

Intrépides Romains, magnanimes héros,
J'aperçois vos autels, et non pas vos tombeaux.
La vie est un moment; la mort n'est qu'un passage;
Mais le nom qu'on s'est fait s'étendra d'âge en âge.
Il n'est rien qu'à la fin le temps n'ait abattu;
Tout périt, hors la gloire, et surtout la vertu.

(se retournant vers la statue de Bellone.)

Sœur terrible du dieu qui préside aux batailles,
Qui cimentas de sang ces antiques murailles,
A mes juges, Bellone, inspire ta fureur.
Puissé-je en ce moment leur transmettre mon cœur!
Souviens-toi des combats, des jours où sur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace;
Et si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes concitoyens fais vouloir mon trépas.

SCÈNE IX.

MARCIE, RÉGULUS.

MARCIE arrivant.

Qu'entends-je! Son trépas!...

RÉGULUS se relevant.

Ciel! Marcie!...

MARCIE.

Ah, barbare!...
Tu hâtes par tes vœux l'instant qui nous sépare!

Quoi, je suis dans tes bras !... Combien je t'ai pleuré !
Et tu voulois me fuir ! va, j'ai tout réparé.
Cruel, tu m'es rendu : le sénat, qui t'admire,
Tremble et frémit du piége où tu l'allois conduire :
Tous les cœurs sont à toi... Quel moment !

RÉGULUS.

Que dis-tu ?

MARCIE.

Oui, nous te défendrons de ta propre vertu.
Pour te rendre à ton fils, à sa mère qui t'aime,
Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même !

RÉGULUS.

D'où naissent ces transports ? d'où venoit cet effroi ?

MARCIE.

Je sais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,
C'est lui que je craignois, et c'est lui qui m'éclaire.

RÉGULUS.

Quel trouble ! quel discours ! qu'as-tu donc osé faire ?

MARCIE.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
L'enceinte, où de nos lois règnent les défenseurs,
A soudain retenti de mes trop justes plaintes.
Les sénateurs émus ont ressenti mes craintes,
Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
Te ravit au cercueil qui s'ouvroit sous tes pas.
J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine,
La rigueur de tes fers, la mort qu'on te destine ;
Oui, je l'ai révélé, ce secret plein d'horreur,

Qu'un silence sublime enfermoit dans ton cœur :
J'ai peint tes jours en proie à des monstres impies,
Dans l'art des cruautés surpassant les Furies,
Et pour t'ôter des jours long-temps infortunés,
Dérobant un supplice aux enfers étonnés.
L'excès du désespoir me tenoit lieu d'audace :
Je n'ai rien épargné, cris, prières, menace.
A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli;
De tendresse et d'effroi les cœurs ont tressailli;
Et de tous, sans rougir, j'ai brigué le suffrage...
Ce noble abaissement déplaît à ton courage;
Mais à ta plainte ici laissant un libre cours,
Je serai fière encor, si j'ai sauvé tes jours.

RÉGULUS, avec vivacité.

Digne fruit de tes soins... Dans leur ardeur trop prompte,
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte ?
A tes vaines frayeurs serai-je donc soumis ?
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
Parmi ceux de l'état ?

MARCIE.

De l'état ! à quel titre ?
Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
Eh, que n'as-tu point fait pour tes concitoyens ?
Tu renonças pour eux à de paisibles biens :
Pour défendre leurs murs troublé dans ton asile,
Oublié quand ton bras ne put leur être utile,
De leur gloire occupé dans l'un et l'autre sort,
A ton amour pour eux que manque-t-il ?

RÉGULUS.

Ma mort.

MARCIE.

Tu m'arraches le cœur!... et ton fils et ta femme
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits sur ton ame?
Verras-tu d'un œil sec et ses pleurs et les miens?
Quand tu peux les serrer, rompras-tu nos liens?
Si tu veux nous ravir notre unique espérance,
Si rien ne peut fléchir ta farouche constance,
Peins-toi mon abandon, et vois, dès aujourd'hui,
Ton épouse expirante, et ton fils sans appui.

(Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.)

Tu m'aimas!... ah! ton cœur infidèle et parjure
Doit-il donc tout à Rome, et rien à la nature?

RÉGULUS avec le plus grand trouble.

Elle aura mes regrets; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
Son trouble, ses combats... sa foiblesse peut-être.

(avec enthousiasme.)

Que dis-je! moi trahir les bords qui m'ont vu naître!
La patrie est un corps respectable et sacré.
Qui de nous peut, sans crime, en être séparé?
Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre,
Va, crois-moi, ce n'est point lui donner, c'est lui rendre:
Ne lui devons-nous pas rangs, honneurs, sûreté,
Le nom de citoyen, surtout la liberté;
La liberté!... sans qui l'homme cesse d'être homme,
Le fondement, l'orgueil et la gloire de Rome?

Il faut de quelque peine acheter sa douceur :
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre ensevelir sa vie,
Et malheureux partout, chassé de l'univers,
A des monstres errants disputer les déserts!

MARCIE.

Ah, dieux! combien ton zèle et t'aveugle et t'égare!
Peut-on être à la fois et sensible et barbare?
Mais quelle est donc enfin, quelle est ta liberté,
Ce don si précieux, et par toi si vanté?
Des maux qu'elle t'a faits revois la triste image.
Depuis douze ans, ta vie est un dur esclavage :
Ose me démentir. Depuis ce temps, dis-moi,
Un jour, un seul moment, as-tu joui de toi?
De l'amitié paisible as-tu goûté les charmes?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes?
Je ne puis commander au trouble de mes sens.
Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-temps;
Reviens à la nature : être époux, être père,
En respecter toujours le sacré caractère,
Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
Les lois saintes de l'homme, et surtout son bonheur.

RÉGULUS avec vivacité.

Marcie!...

MARCIE.

A ces transports, à ta noble colère,
Je répondrai deux mots : je suis épouse et mère.

RÉGULUS avec une sorte de fureur.

Sois Romaine.

MARCIE se jetant dans ses bras avec le plus grand attendrissement.

Cruel !

RÉGULUS troublé, et d'une voix attendrie.

Va rejoindre ton fils.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas ! dans le trouble où je suis ?
Avec moi renfermé sous un toit solitaire,
Sans cesse à ma douleur il demande son père.
De son âge innocent il dédaigne les jeux :
Le fils de Régulus est déja malheureux !
Songe avec quels transports, quelle touchante ivresse,
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse !
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler ?
Instruit par tes leçons, il peut te ressembler.
Ses progrès, son ardeur auroient pour toi des charmes.
Déja sa foible main a soulevé des armes.

(Régulus fait un mouvement de joie.)

Digne d'être ton fils, il se fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue souffrance,
Il semble être saisi d'un instinct de vengeance ;
Et de mon désespoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, se jeter dans mes bras...
Oui, je l'ai vu souvent, pour toi quel doux présage !

Frissonner de colère au seul nom de Carthage.
Tu sembles t'attendrir!

RÉGULUS, retenant ses larmes.

Je reconnois mon fils...
Il sera quelque jour l'honneur de son pays.

MARCIE.

Ton égal, ton vengeur, si tu veux le conduire.

RÉGULUS.

Mon exemple et son nom suffiront pour l'instruire.
Mais que vient-on m'apprendre?

SCÈNE X.

MARCIE, RÉGULUS, PRISCUS.

RÉGULUS.

Eh bien, suis-je trahi?
Réponds.

PRISCUS.

Par ce billet vous serez éclairci.

MARCIE avec trouble, et se jetant sur la lettre.

Une lettre!... Donnez.

RÉGULUS.

Que faites-vous, Marcie?
Osez-vous?

MARCIE.

J'ose tout, quand je crains pour ta vie.

(Elle lit.)

« Tes conseils, au sénat, ont prévalu par moi;
« Je les ai soutenus, en ami d'un grand homme;
« Je n'ai vu que ta gloire et l'intérêt de Rome.
« Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi. »

RÉGULUS.

Rome l'emporte enfin!

MARCIE.

Je reste anéantie.
Voilà donc ton arrêt.

RÉGULUS.

Mon triomphe. O patrie!
Généreux Manlius!

MARCIE.

C'en est trop : à ce nom,
Mon cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.
Je ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare,
Qui te donne la mort, nous perd et nous sépare.
Nous séparer! qui? lui!... tu peux y consentir!...
Cher époux...

RÉGULUS.

Que veux-tu?

MARCIE.

T'émouvoir, te fléchir,
T'arracher au trépas.

RÉGULUS, avec la plus grande chaleur.

Eh ! qu'est-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie ?
De tes cruels regrets, va, je suis pénétré...
Mais voudrois-tu, dis-moi, d'un cœur déshonoré ?
Les dieux veulent ma mort : vois leur main vengeresse
D'affronts multipliés accabler ma vieillesse.
Cédons à leurs décrets, livrons à leur courroux
Une victime pure et digne de leurs coups.
Au lieu de l'ébranler, affermis mon courage :
Entre mon fils et toi mon ame se partage;
Je le chéris, je t'aime, et mes vives douleurs...
Viens, ouvre-moi tes bras... que j'y cache mes pleurs

(après un moment de silence.)

Malheureux ! ciel ! Marcie !... ah ! cher Priscus, pardonne
Ce reste de foiblesse où mon cœur s'abandonne.
Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux :
Il est ami fidèle, et Romain généreux :
Mais s'il ne poursuit point, il n'a rien fait encore.
Pour hâter mon départ, c'est lui seul que j'implore.
Un cœur tel que le sien ne peut se démentir.
S'il aime Rome enfin, qu'il m'en fasse sortir.

(Priscus sort.)

SCÈNE XI.

RÉGULUS, MARCIE.

MARCIE.

Qu'entends-je! où suis-je!.. On vient: ah! le tribun s'avance;
Son aspect me rassure, et me rend l'espérance.

SCÈNE XII.

MARCIE, RÉGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

Que vois-je? quelle joie éclate dans vos yeux?

LICINIUS.

Tout le peuple est pour nous, et nous aurons les dieux.

RÉGULUS.

Quels sont donc les affronts qu'ici tu me prépares?

LICINIUS.

On doute que la foi soit due à des barbares;
Et pour vous dégager d'un horrible serment,
Les augures par moi s'assemblent à l'instant.

RÉGULUS hors de lui.

Ces inutiles soins sont pour moi des injures :
Mon cœur et mes serments, ce sont là mes augures.
Je cours au peuple...

MARCIE, tombant à ses genoux et se retournant vers Licinius.

Ah, dieux! mon cher Licinius,
Désarmez votre ami qui ne me connoît plus.
Unissez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

Eh! qu'espérer d'un cœur qui résiste à vos larmes?

MARCIE avec des cris.

Quoi, ton fils! quoi, sa mère!

RÉGULUS, du ton le plus pathétique.

Ils me sont chers tous deux.
Ne vivant que pour vous, j'eusse été trop heureux.
J'ai cru m'unir à toi sous de meilleurs auspices.

(Il s'arrache de ses bras.)

Mais la haute vertu veut de grands sacrifices.

MARCIE.

Tu veux donc mon trépas?

RÉGULUS, se jetant dans ses bras et s'en arrachant soudain.

Laisse-moi.

MARCIE.

Je te suis.
Licinius!

LICINIUS.

Je cours assembler nos amis.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Tout est prêt pour l'embarquement de Régulus : un peuple innombrable, qui vient successivement sur ses pas, lui ferme le passage aux vaisseaux qui sont figurés dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉGULUS, suivi d'une foule de Romains, au milieu desquels il se débat avec indignation.

Ah ! laissez-moi, fuyez, ouvrez-moi le passage.
L'opprobre d'un Romain, ô Rome, est ton ouvrage !
Fondateurs de l'empire, illustres demi-dieux,
Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux,
Vous, dont le sang coula pour venger la patrie,
Soyez les défenseurs de ma gloire flétrie !
Sortez de vos cercueils, et garants de ma foi,
Paroissez tout-à-coup entre ce peuple et moi !
Dans les fers de Carthage, hélas ! je fus plus libre,
Que dans ces murs sacrés arrosés par le Tibre.

On commande à mes vœux, on enchaîne mes pas !
On ne craint point ma honte, et l'on craint mon trépas !

SCÈNE II.

LICINIUS ENVIRONNÉ PAR LE PEUPLE, RÉGULUS.

LICINIUS.

Non : Rome ne veut point que Régulus la quitte.
Je remplis en son nom la loi qui m'est prescrite.
J'obéis à l'augure, au peuple, à l'équité :
Je défends la vertu, je sers l'humanité.

(à Régulus avec la plus grande vivacité.)

Lorsque je te dois tout, prétends-tu que moi-même
J'aille à ses assassins livrer l'ami que j'aime ?...
Non. Cherche une autre main pour servir tes fureurs.
L'interprète du peuple est l'organe des cœurs :
J'apporte ici leur vœu si pressant et si tendre,
Qui devroit t'émouvoir, que tu rougis d'entendre,
Ce cri de la douleur qui, montant jusqu'aux cieux,
Va leur redemander un héros malheureux.
Ah ! laisse-moi céder à la reconnoissance ;
Souviens-toi de tes soins à former mon enfance.
Si j'ai quelques vertus dignes d'un citoyen,
Souviens-toi que mon cœur les puisa dans le tien,
Et pardonne aux efforts qu'au nom de la patrie,
Je fais pour te venger, et pour sauver ta vie.

Plutôt qu'un si grand cœur fût outragé par moi,
Cette main verseroit tout mon sang devant toi :
Mais quand tu cours remplir des devoirs trop funestes,
Tout veut qu'on te retienne, et tout veut que tu restes.

RÉGULUS, avec emportement.

Que je reste, grands dieux ! non, ne l'espérez pas;
Non, laissez-moi vous fuir, m'arracher de vos bras.
C'est une lâcheté que des Romains demandent;
Et c'est de Régulus que des Romains l'attendent !
Eh ! lorsque Curtius, par la gloire enflammé,
Dans un gouffre entr'ouvert se jeta tout armé;
Quand Scévole, bravant un pouvoir inutile,
Sur un foyer brûlant tint son bras immobile;
Quand le vieux Décius, pour finir en héros,
Osa se dévouer aux mânes infernaux,
Enfonça des Latins les phalanges hautaines,
Et sauva par sa mort les légions romaines;
Quand son fils, imitant cette noble fureur,
Au Samnite insolent renvoya la terreur;
Quel Romain condamna leur audace intrépide,
Refroidit leur ardeur par un zèle timide,
Leur proposa de vivre... et crut les retenir
Par l'effroi des tourments, ou la peur de mourir ?

LICINIUS.

Qu'oses-tu m'opposer ? Une mort glorieuse
Étoit le digne prix d'une ardeur généreuse :
Mais toi, veux-tu périr dans la honte des fers ?

RÉGULUS, hors de lui.

Eh! pourquoi les briser, dis-moi, s'ils me sont chers?
Ces chaînes font ma gloire et la rendent plus pure.
(au peuple.)
Si vous me les ôtez, je ne suis qu'un parjure,
Un traître, un fugitif, à qui, même en ces lieux,
Le dernier citoyen feroit baisser les yeux.

LICINIUS.

Eh bien, cède en aveugle au zèle qui t'enflamme,
Au fanatisme ardent qui dessèche ton ame;
Immole ton épouse, abandonne ton fils;
Repais-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris;
Laisse un infortuné, dont l'amitié t'outrage;
Fuis, cours, va défier les bourreaux de Carthage:
Que par eux déchiré!... Tout mon cœur a frémi:
Daignez tourner encor les yeux sur votre ami.
Mon protecteur, mon père! ainsi d'affreux supplices
Paieront tant de vertus, d'exploits et de services!

RÉGULUS.

J'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai servis;
Mais il est un moyen de m'en rendre le prix.

LICINIUS.

Comment?

RÉGULUS.

Les Africains, que j'ai trop su connoître,
Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître,
Qui de leur cruauté voudroit se préserver,
Et viendroit vous trahir afin de se sauver.

Ah! c'est là pour mon cœur la plus sensible offense.
Eh bien, si vous m'aimez, embrassez ma vengeance:
C'est la vôtre : armez-vous, armez mille vaisseaux;
Cherchez, au sein des mers, des triomphes nouveaux.
Teints d'un sang odieux, rapportez sur ces rives
Vos drapeaux enlevés et vos aigles captives.
Ne quittez point le fer, que vos rivaux punis
N'expirent étendus sur de sanglants débris.
Éternel monument de la rage africaine,
Que ma mort dans vos cœurs soit un titre de haine.
Pour vous guider encor, mes mânes en courroux,
S'élevant dans vos rangs, marcheront devant vous;
Et mon nom devenant le signal du carnage,
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
Cet espoir ennoblit le trépas où je cours.
Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
Brutus n'est plus, Brutus respire encor dans Rome:
Amis, le lâche meurt, et jamais le grand homme.
Quel prix du sacrifice, et pour moi quels honneurs,
Quand je serai nommé parmi vos bienfaiteurs;
Lorsque de vieux Romains, héritiers de mon zèle,
A leurs enfants un jour m'offriront pour modèle!

LICINIUS.

Est-ce un dieu qui nous parle? Ah! jouis, Régulus,
De l'attendrissement qu'excitent tes vertus.
Vois les larmes couler. Rome entière qui t'aime,
Gémissante à tes pieds, t'implore pour toi-même.

(Licinius veut tomber aux pieds de Régulus, qui le relève avec une surprise mêlée d'indignation.)

SCÈNE III.

LICINIUS, RÉGULUS, MANLIUS, LICTEURS, PEUPLE.

RÉGULUS.

(d'un air morne.) (avec transport.)

Le consul m'abandonne. Ah! c'est lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi;
Approche... Les cruels, par pitié, me trahissent,
Et pensent m'honorer, alors qu'ils m'avilissent.
Seconde-moi, commande, ose leur résister.

MANLIUS.

Je t'entends; je frémis, et saurai t'imiter.
Citoyens, que l'on ouvre un chemin au rivage!

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le passage!

MANLIUS.

Que fais-tu?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs!

LICINIUS.

Peuple!

RÉGULUS, avec la plus grande chaleur, au peuple qui fait un mouvement.

Arrêtez !
Un tribun est le seul qu'ici vous écoutez !
Peuple que j'ai servi, peuple d'ingrats que j'aime,
J'allois chercher la mort : eh bien, frappe toi-même;
Dégage mon serment... Non, vous êtes Romains;
Vous allez à l'instant m'ouvrir tous les chemins.
Je sais qu'au fond du cœur chacun de vous m'envie,
Et fait des vœux secrets pour perdre ainsi la vie.
Un moment de pitié surprit votre vertu;
Mais vous en rougissez; l'honneur a reparu :
Vous avez surmonté cette indigne foiblesse :
Je le vois... dans vos cœurs a passé mon ivresse.
Dieux ! le rivage est libre !... Africains, je vous suis.

SCÈNE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS, RÉGULUS, MANLIUS.

(Régulus est prêt à s'avancer vers le rivage, lorsque Marcie entre, accompagnée de son fils, que suit un gros de peuple. Marcie, dans ce moment, a plusieurs femmes à sa suite.)

MARCIE ET SON FILS; LES MÊMES.

MARCIE, courant au-devant de Régulus, et lui présentant son fils.

Avant d'aller mourir, embrasse au moins ton fils.

RÉGULUS.

Mon fils! ah, malheureux! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon père!
Quoi, vous abandonnez votre fils et sa mère!
Vous voulez nous quitter, pour courir au trépas!
Et quand je vous revois, c'est pour vous perdre!

RÉGULUS.

Hélas!

ATTILIUS.

Ne partez point; soyez l'appui de ma jeunesse:
Que je puisse vous voir, vous contempler sans cesse!
Laissez dans votre cœur, foible une seule fois,
Pénétrer les accents de ma timide voix.
Au nom de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,
(avec le cri de la douleur.)
Laissez-vous attendrir... N'allez point à Carthage.

RÉGULUS, après avoir serré son fils long-temps dans ses bras.

Que ne puis-je dans toi, formant mon successeur,
Laisser à mon pays un nouveau défenseur!
Ne me reproche point un départ nécessaire:
Un jour ta fermeté justifiera ton père.
O mon fils, mon cher fils! au lieu de t'affliger,
Que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger!
Attends, pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage:
Il n'en est pas un seul qui ne soit ton soutien;

Et je te laisse un père en chaque citoyen.
Viens, reçois mes adieux... viens, mon fils...

MARCIE.

Ah, barbare!
Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare?
Eh bien, puisque les pleurs ne peuvent rien sur toi,
Puisque Rome triomphe et l'emporte sur moi,
Permets du moins, permets que, fuyant ce rivage,
Attilius et moi te suivions à Carthage.
J'irai, j'attendrirai ces tigres furieux,
Sur le sort d'un héros plus insensible qu'eux.
Tu connoîtras enfin, sauvé par mes alarmes,
Les droits de la nature et la force des larmes:
Ou si, malgré mes cris, je me vois repousser,
Altérés de ton sang, s'ils osent le verser;
Multipliant alors les bourreaux et les crimes,
Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes.

RÉGULUS.

Qu'entends-je?.. où suis-je? Ah, dieux! toi me suivre! qui? toi!
Veille sur notre fils... qu'il soit digne de moi!
Que parmi nos guerriers la gloire un jour le nomme!
Tu te dois à ce fils, et tu le dois à Rome.
Qu'il garde ses serments! qu'il s'exerce aux travaux!
Qu'il vive en citoyen, et qu'il meure en héros!
Dans tous les temps Marcie aux Romains sera chère.
Du fils de Régulus on aimera la mère.

(Les embrassant.)

Marcie, Attilius, séparons-nous.

MARCIE, au peuple.

Cruels!
Pourrez-vous les souffrir ces apprêts criminels?
Voyez ses meurtriers féroces et parjures,
Prolongeant avec art ses jours dans les tortures!
Régulus! lui, périr! lui, votre bienfaiteur!
Non... le trépas n'est dû qu'à son persécuteur,
A Manlius.

RÉGULUS, avec la plus grande chaleur.

Réprime un transport si coupable:
La vertu qu'on accuse en est plus respectable.
Honteux de tes soupçons, et contre eux affermi,
Je cours les abjurer dans le sein d'un ami.

(Il se précipite dans les bras de Manlius.)

MARCIE.

Ton ami! Ciel!... Romains, oserez-vous l'en croire?

RÉGULUS.

Il mérite ce titre; il a sauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux:
Voilà ton protecteur.

(Il remet son fils à Manlius.)

MANLIUS.

J'en atteste les dieux,
Je jure à l'amitié de lui servir de père;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entière.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur:
Je n'en ai point rougi; j'étois sûr de mon cœur,
Je connoissois le tien: un jour, un jour peut-être,

Elle sera plus juste, et pourra me connoître.
Je sais, ô Régulus, te plaindre et t'admirer;
Mais je ne te fais point l'affront de te pleurer.

RÉGULUS.

Et voilà l'amitié dont Régulus s'honore!
Je vais mourir content... Mais qui m'arrête encore?
Je fuis : c'est trop long-temps demeurer en ces lieux,
Déshonorer ce jour, et souiller nos adieux.
Marcie!... ah! cache-moi ces honteuses alarmes.
(Aux gardes.)
Qu'on l'entraîne... Mon fils, je te défends les larmes.

MARCIE, le suivant de l'œil, et le voyant monter dans son vaisseau.

Je meurs.

(Elle tombe entre les bras de ses femmes, et son fils se jette dans les siens.)

LICINIUS.

O Régulus!

RÉGULUS, du haut de ses vaisseaux.

Veillez, ô mes amis,
Sur les jours de ma femme, et sur ceux de mon fils.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA FEINTE

PAR AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

MÉLISE, jeune veuve [1].
DAMIS, amant de Mélise [2].
LISIMON, oncle de Mélise [3].
FLORICOURT [4].
DORINE, suivante de Mélise [5].
GERMAIN, laquais de Damis [6].

1. Mlle Doligny. — 2. Molé. — 3. Feulie. — 4. Monvel. — 5. Mlle Fanier. — 6. Augé.

La scène est dans la maison de Lisimon, commune à Mélise et à Damis.

LA FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'est d'habiter dans le même logis!
On va, l'on se cultive, et l'on voit ses amis.

DORINE.

Ton maître?...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Mélise vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

DORINE.

Il suffit; tout va se déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Et comment l'endurer ?
Quel homme !...

GERMAIN.

Réservé, n'osant rien se permettre.

DORINE.

Monsieur apparemment craint de se compromettre.
C'est un air, c'est un ton équivoque et discret,
Un feu sourd qui veut naître et soudain disparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on se plaigne, se brouille et se réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas.
Il est du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des soins... marqués.

DORINE.

Oh! oui!

GERMAIN.

Sur ce pied-là mon maître,
Neuf ou dix mois plus tôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, soumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, et son cœur et sa foi.
Il est vrai qu'aujourd'hui ce n'est plus le même homme,
Et je te l'avoûrai, quelquefois il m'assomme
Avec son air tranquille et son ton mesuré.
Non, depuis sa réforme, il n'est plus à mon gré;
J'en suis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs sa réforme a pu naître.

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu:
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit son vol de plus belle,
Et voilà vingt amants attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient son lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,

D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qu'il m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimère.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue appelé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri;
Et de la liberté connoissant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'esclavage.
D'honneur, l'indépendance est un état charmant!
Les veilles, le spectacle, et les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,

Qui depuis plusieurs jours ont voilé ses attraits.
Fière d'accumuler conquête sur conquête,
Fort légère, un peu folle, et pourtant très-honnête,
Son unique désir, crois-moi, c'est de charmer :
Nous vous laissons le soin et l'embarras d'aimer.
Mais aussi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi cela nous pique.
Vous entendre gémir et soupirer vos feux,
Moi, c'est là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit... un soupir intéresse.

GERMAIN.

Je suis tout stupéfait de ta délicatesse !
Mon maître cependant, Mélise en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté son système :
On se fait mieux aimer, ne disant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piége où lui-même il fut pris :
Eh bien, c'étoit l'enfer, et mépris sur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes;
C'est une conscience... il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet-là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à présent quelque adroite soubrette,
Je vous la mène un train !...

DORINE.

Oui-dà?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh! ne valons-nous pas ton sublime marquis,
Par sa frivolité connu dans tout Paris,
Étourdi s'il en fut, grand conteur de sornettes,
Et trop distrait surtout pour acquitter ses dettes?
Mélise franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira;
Nous savons mieux que toi tous les talents qu'il a.
Il doit, il se ruine.

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il subvient à propos aux langueurs de mon zèle,
Donne sans trop compter, et va toujours semant
Ce qui mène une intrigue et distingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ses affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... N'importe, malgré toi,
Votre bon oncle est fou de Damis et de moi.

DORINE.

Il est vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a proposé sa nièce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'est le dernier qu'il voit dont il est entêté.
Ce qu'il veut le matin, le soir peut lui déplaire;
Et lassé de ton maître, il voudra s'en défaire :
Tête vague, esprit foible, et sans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtisan?
Je riois de le voir, dans son humeur caustique,
S'ériger en penseur, trancher du politique,
Affectant tous les airs, et n'en ayant aucun,
Il se croyoit utile, et n'étoit qu'importun.
Ce ton a disparu; maintenant c'est un autre.
Il est peut-être bon; mais ce n'est pas le nôtre...
On entre : c'est Damis... Il a l'air de rêver.

SCÈNE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laisse-moi l'observer.
Chut.

GERMAIN, à part.

Il tient le portrait de Mélise elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, contemplant un portrait, et à voix basse.

Oui, c'est celle que j'aime.
Voilà ces traits si doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'esprit est joint au sentiment.
Heureuse illusion, qui me rends sa présence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'absence.
Je ne sais cependant; ce portrait séducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche secret vient troubler mon ivresse.
Qu'est-ce qu'un bien qui pèse à la délicatesse?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'est qu'un larcin, hélas! et dut être un bienfait.

DORINE.

(à part.) (haut à Germain.)
Il soupire!... Sur quoi promène-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;
C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.
De ces misères-là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, s'approchant à la gauche de Damis.

Je dis que quelque belle

Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, à part.

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, s'approchant de la droite de Damis.

Monsieur !...

DAMIS, surpris.

Qu'est-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, avec joie.

De Mélise ?

DORINE.

Prenez, et lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, à part.

Voyons : d'un vain espoir je me flatte peut-être...

(Après avoir parcouru le billet.)

Me trompé-je? comment !... ne laissons rien paroître?

(Il relit le billet à voix basse.)

« Vos assiduités, j'aurois dû le prévoir,
« Fixent sur moi les yeux d'un monde susceptible.
« Échappons aux propos en cessant de nous voir.
« Quel que soit cet effort, j'ai cru me le devoir,
« Et votre calme heureux m'y rendra moins sensible. »

(Apercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.)

Que fais-tu là ? Va-t'en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(Germain sort.)

SCÈNE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, à part.

Comment interpréter... Je tremble...

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, haut, et affectant un air serein.

Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous ?

DAMIS, lui donnant sa bourse.

Prenez.

DORINE.

Soit : mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice-là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé !)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, surpris.

Comment ?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...
L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous ?

DORINE, gaîment.

Oui, bien clair et bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme.
Tant pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS, après une pause, avec un dépit concentré et une gaîté contrainte.

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion :
A ce qu'il me paroît, ce zèle est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain ?

DAMIS, avec une gaîté feinte.

L'a-t-elle écrit gaîment ?

DORINE, l'observant.

Sans gaîté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent ?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement, on sait ce qu'il en coûte.

DAMIS, avec un peu de vivacité.

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah, voilà contre moi ce qui la détermine!

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien !

DAMIS.

Dorine
Approuve sa maîtresse ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Surtout quand elle fait de semblables éclats.
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance!

Éconduire un amant, c'est blesser la prudence,
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon!

DORINE.

Ce titre-là vous choque?

DAMIS.

Et c'est avec raison...
Mais brisons là-dessus. Quoi que Mélise fasse,
Je saurai constamment endurer ma disgrace;
Et puisqu'une insomnie a causé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événements-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne.
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle est calme et soumise!
Vous êtes surprenant. Je vais dire à Mélise
Avec quelle douceur et de quel air serein
On accueille chez vous ses billets du matin.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DAMIS SEUL, ET AVEC DÉPIT.

Enfin, madame, enfin, je connois votre style.
Vous voulez m'affliger, et j'en suis plus tranquille.

SCÈNE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Lisimon est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, avec humeur.

Il suffit.

(Il lit le billet et le chiffonne.)

GERMAIN, à part.

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, se promenant toujours, et à part.

Vous me chassez! Fort bien.

GERMAIN, à part.

Fort mal.

DAMIS, à part.

A la bonne heure.
Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, à part, et parcourant le théâtre.

De l'éclat et du bruit,
Des soins trop prodigués c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légère;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur... il faut le ranimer,

Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet !.. gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le désirer, beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins... qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage. Il résiste, et j'attends...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.

Monsieur...

DAMIS, brusquement.

Hein !...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flamme;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Épargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va, par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, avec intrépidité.

Oui, monsieur; cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures :
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures...
Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise?
Ce portrait que tantôt vous observiez...

DAMIS.

Eh bien?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare...

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là-dedans qu'à me suivre on s'apprête.
(à part.)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complète!

(On entend chanter, faire du bruit derrière le théâtre.)

Qu'est-ce que ce train-là? Va-t'en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est monsieur Floricourt, qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival...

DAMIS.

Lui?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte!

SCÈNE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Tenez, lui-même ici vous en rendra bon compte.
Il est franc.

(Germain sort.)

FLORICOURT, du ton le plus gai.

Je suis triste, et je viens près de toi,
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux! un esprit toujours libre!
Tu maintiens dans tes goûts le plus juste équilibre.
Le sort prévient tes vœux, tout succède à ton gré;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré!
Moi, je suis ballotté de toutes les manières :

Le feu plus que jamais s'est mis dans mes affaires.
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme est alarmant.

FLORICOURT.

Ma sensibilité devient insupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable !
Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles :
Pour les effets, néant... J'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébétés,
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance,
Je reste là tout net... on me berce d'espoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir;
On me fête, et c'est tout : avantage stérile !
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas : Il est vraiment aimable.

J'abîmai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès
Une bégueule morne et qui ne rit jamais...
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien, quand on sortit, je réclamai son zèle;
Elle me répondit par des airs nonchalants,
Me pria de descendre et d'appeler ses gens.
Eh, sur ces têtes-là fondez quelque espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent : je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment! je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, avec étourderie.

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux et reflux;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie;
Demain le ciel se brouille, et la scène varie.
Le terrain où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas;
Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, et d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cède au flot qui roule;

Et plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond!

FLORICOURT.

Il le faut bien... on pense.
C'est fait, je m'exécute, et borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Écoute. Épouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise!

FLORICOURT.

Quels que soient tes projets, je n'y pénètre pas;
Mais j'épouserai, moi.

DAMIS, ironiquement.

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédients j'admire la justesse.

FLORICOURT.

Nul procédé, surtout: le prix est pour l'adresse.
Dorine me protège; elle sait babiller:

Moi, je possède l'art de la faire parler;
Je me la suis acquise, et sa foi m'est connue.

DAMIS, à part.

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et surtout fort honnête.
Ainsi vous épousez?

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'est point oublié jusque-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût:
Mais Lisimon est riche, et Mélise aura tout.
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;

Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
S'aimer, détail bourgeois ! Bravant ce sot abus,
Vous allez épouser... quelque cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (et tu m'y détermines),
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Étourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse et dans l'indépendance.
Autre temps, autres soins; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu : je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant et notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur et n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT, prenant la main de Damis.

Non, vraiment. Je te quitte.
J'emporte un avis sage, et mon cœur le mérite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DAMIS SEUL.

D'un moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.

N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espère:
L'amitié m'en eût seule inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main!
Ses graces, son esprit, n'ont rien qui l'intéresse!
En elle il considère, il cherche la richesse!
Quel amant! De mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée
Se borne à cette cour dont elle est entourée!
Je ne le sais que trop, la beauté bien souvent,
Attentive à l'hommage, est sourde au sentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu sais si j'aime!
Ce pénible détour m'est dicté par toi-même.
Mélise, tu le vois, est prête à t'échapper,
Et je crois te servir en osant la tromper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est dans une avant-salle de l'appartement de Mélise.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, SEUL.

Chez Mélise, aujourd'hui! moi! quelle hardiesse!
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la nièce.
Il va venir, osons; et dans l'espoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous du congé.
Je puis bien à mon tour risquer une imprudence.

SCÈNE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

Ah! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, absorbé dans la rêverie.

Me voilà. J'en conviens, j'étois, dans ce moment,
D'une vue assez neuve occupé fortement.
Monsieur, c'est que le tact des affaires publiques
Veut de mâles esprits et des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela :
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable !

DAMIS.

Pardon. Votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... Que me veux-tu ?

DAMIS.

Je me suis consulté,
Et je veux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre ;
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis,
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans honnis même dans leur sérail ;
Tous ces demi-seigneurs sans talents et sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes ;
De pères très-fameux enfants très-peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus ?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystère.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimère,
Comme un autre : à la cour j'étois fort assidu;
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus...

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zèle, ils venoient par essaims,
En obsédant ma nièce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhomie.
Qu'ai-je embrassé? du vent. On ne m'écouta pas;
J'en fus pour mes calculs et pour mes résultats.
Aussi tout va, Dieu sait! Graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine.
Je n'y renonce point; mon portefeuille est plein.
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.

Oui, monsieur, qu'on m'installe, et je réponds du reste.
Je puis être à l'état d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant les principes connus,
J'arbore la réforme, et je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zèle affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainsi sa manière de vivre?
Votre charmante nièce au tourbillon se livre;
Et croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque, où l'ame irrésolue
Entre différents choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte et perce toujours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mène à la perfidie,
Des plus doux sentiments corrompt la pureté,
Éteint le caractère et nuit à la beauté.
Il faudroit à Mélise un ami difficile,
Qui tourmentât son cœur, encor neuf et docile,
Employât, pour le vaincre, un manége innocent,
Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,

Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, sois cet ami.

DAMIS, riant à demi.

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et lui sauvant surtout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison...
L'idée est lumineuse, et je l'ai bien saisie,
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie.
Revenons s'il vous plaît, et daignez m'écouter.

(Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.)

Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, et je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelle nouvelle scène,
Car c'est une étourdie!... Ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penser.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté?...

LISIMON.

J'en conviens, je suis un peu colère.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, se radoucissant.

Eh bien, je me corrigerai.

(reprenant le ton vif.)

Mais on fera morbleu ce que je résoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je suis fixe et tenace.
Ma nièce obéira...

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon absence au moins choisissez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne sois pas présent...
Ciel! Mélise!... Je sors.

(Mélise entre dans ce moment. Ils se font une révérence, et Damis sort.)

SCÈNE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, avec étonnement.

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma surprise est extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain:
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MÉLISE, vivement.

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il est las à la fin.
Il refuse, en un mot, le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuse?

LISIMON.

Net. Mais cela sans colère,
Toujours maître de lui (car c'est son caractère),
Si posément enfin, et d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MÉLISE, avec une gaîté contrainte.

Courroucé! pourquoi donc? Le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant?

MÉLISE, avec chaleur, et ne pouvant cacher son dépit.

Damis est admirable!
C'est moi, monsieur, c'est moi, qui, trompant son espoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable.

DORINE.

Rien n'est plus vrai : ma maîtresse est vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.

De sa froideur pour moi vous voilà convaincu?

LISIMON.

Oh ! oui.

MÉLISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle est la suite.

LISIMON, brusquement.

Moi, j'ai cru que ces nœuds seroient bien assortis.
(affectant de la finesse.)
J'ai même soupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.

Mon oncle, assurément le soupçon est unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je suis véridique.

DORINE.

Que monsieur Lisimon a l'esprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à son œil pénétrant.
Il lit, sans se tromper, jusqu'au fond de nos ames ;
Comme il déchiffre un cœur ! comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité. J'ai bien payé cela ;
On est dupe long-temps avant d'en venir là...
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuse peut-être,
Je ne démêle rien, je ne sais rien connoître...
(à Mélise, avec humeur.)
Que m'importe après tout ? Congédiez Damis ;

Si vous le voulez même, épousez le marquis.
Bel hymen !

MÉLISE, avec impatience.

Vous l'aimiez dans ces jours de folie
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets consumant chaque jour,
En poste alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces messieurs-là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroissoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh ! j'avois mes raisons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'est un autre temps, et je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au surplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il sera légataire;
Sa naissance est illustre; il est jeune, bien fait.

MÉLISE, avec humeur.

Ah ! vous le protégez ?...

DORINE.

Enfin on s'y connoît.

(à Lisimon.)

Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaisie
De vouer à l'état votre rare génie,
Aux airs de courtisan il saura vous plier;
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphère !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit...

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi !... comment donc ? par où ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé.
Discours obscurs, mais fins; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MÉLISE.

Finissez... Le beau raisonnement !

LISIMON, après avoir réfléchi.

Eh ! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement;...
Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma nièce,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappelant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité.
Sois sûre... enfin...

SCÈNE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis, toujours Damis ! Ce caprice est risible...
Oui; mais tous ces discours sont ici superflus.
Damis est hors de cour, et vous n'y songez plus.

MÉLISE.

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle !
Sa conduite avec moi cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier.
Et...

DORINE.

Ce procédé-là seroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentiments ce dépit est le reste.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non; tranquillisez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence;
Que prétendois-je enfin?

DORINE.

Punir son impudence.

MÉLISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot: en effet,
Tu le sais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment, un insolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut savoir s'il aime: le sais-tu?

DORINE.

Eh! mais, rien n'est plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raison... mais il faut s'expliquer.

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon!

DORINE.

Laissons ce sujet; car il vous indispose.

MÉLISE.

Moi! non : autant parler de lui que d'autre chose.
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... eh bien,
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous?

MÉLISE.

Oh! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur et cette impatience?
Si vous l'aimiez encor?

MÉLISE.

Tais-toi.

(Elles se taisent pendant un moment.)

DORINE.

Le beau silence!

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit?
Tu n'as point distingué?...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-satisfait.

MÉLISE, à part.

(haut.) Je souffre le martyre;
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'est tout ce que je sai.

MÉLISE, avec la plus grande vivacité.

Je ne demande pas s'il étoit triste ou gai;
Répondez juste au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.
Mais j'aperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie.
Qu'il approche.

SCÈNE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, d'un air distrait.

Ah! c'est toi, Germain?

GERMAIN.

Pour vous servir,
Madame; commandez, et je cours obéir...
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il est ici, ton maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.
Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux!

MÉLISE.

Et bien plus, il ose le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je sais qu'il s'est donné ces airs-là quelquefois.

DORINE.

Et sait-on quel objet a décidé son choix?

GERMAIN.

Non: il est fort discret, il soupire en silence;
Rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il est enivré,

Qu'il observe sans cesse avec l'air égaré,
A ton compte, Germain, n'est-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, et quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute : allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien céler,
Ce portrait lui plaît fort, et...

MÉLISE, poussant Dorine.

Fais-le donc parler.

DORINE, poussant Germain.

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il est à son aise,
Il le tourne et retourne, il le baise et rebaise;
Il lui parle souvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut savoir quel est l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain discret ! Mais cela n'est point mal...
Oh ! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette ?

GERMAIN.

Madame, en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite ?

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment ?
Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MÉLISE.

Affreux peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MÉLISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je cède et me retire.
Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !
Mais vous ne savez pas à qui vous insultez.

MÉLISE, le rappelant.

Si Damis n'est point trop occupé de sa flamme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Il faut que je lui parle indispensablement.
Oui...

DORINE, à part.

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine.
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!
Mais feignons. Contre moi tout conspire aujourd'hui.

(Dorine, en sortant, rencontre Floricourt; ils se font réciproquement des signes.)

SCÈNE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

On vous rencontre enfin ! Mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle !

MÉLISE.

Oh ! laissez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, du ton le plus étourdi.

Non, madame; avec vous ce ton-là part du cœur.

MÉLISE, riant.

Du cœur ! y songez-vous ? vous, léger ! vous, frivole !..
Recueillez-vous, marquis : est-ce là votre rôle ?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup, supprimons la fadeur;
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuîrai.

FLORICOURT, avec galanterie et légèreté.

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaisir, et vos yeux le font naître :
Mais depuis près d'un mois, disons la vérité,
Dans quelle solitude avez-vous végété ?

C'est se conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de soupers, pas la moindre aventure!
Vous avez de l'humeur; on n'en est pas surpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc? belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, et s'ériger en sage!
Mais vous n'y pensez pas; il faut absolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui sont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je suis, et ce que je dois être,
Une existence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux.
Ressuscitez; sortez de cette nuit profonde,
Et paroissons tous deux sur la scène du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, de l'air le plus évaporé.

Non, je ne le suis pas.
C'est trop ensevelir de si brillants appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent asile
Que des cercles obscurs et l'ombre de la ville.
Écoutez-moi: je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis sur moi, que je dois sûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui me remet toujours.

MÉLISE.

Cette dame est cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris son parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'est l'âge des retraites.
J'envahis sa fortune; elle est des plus complètes.
Le tout vous est offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va serrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! et le cœur? Est-il un autre empire?
Le trésor d'un amant c'est l'amour qu'il inspire.
Est-il riche, on l'ignore... on songe à ses vertus.
Est-il pauvre, on le venge, en l'aimant encor plus:
Voilà mes sentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite.
Vous bravez la fortune, et cédez au mérite.
Ce sacrifice est noble, et surtout bien placé.
Je savois à quel cœur je m'étois adressé.

MÉLISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi, vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, avec la plus grande gaîté.

Eh, comment s'y tromper? Le détour est charmant!

MÉLISE.

Encor?

FLORICOURT, hors de lui.

Vous me voyez dans un enchantement!...
Je suis las d'espérer. Décidez-vous, de grace.

Écoutons la raison, et laissons la grimace.

(Il tombe à ses pieds.)

Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours,
Faisons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Trève donc, s'il vous plaît, à la plaisanterie...
Il extravague... On vient. Levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris, et ne vous déplaît pas.

(Damis entre dans ce moment. Il est aperçu de Mélise, et non de Floricourt.)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, et je cours assurer ma conquête.

(Floricourt, en sortant, rencontre Damis, et lui fait des signes d'un air triomphant.)

SCÈNE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, du fond du théâtre.

Fort bien ! Le tête-à-tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé ?
Il est touchant !

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, avec une gaîté contrainte.

Beaucoup.

MÉLISE, ironiquement.

Il me parloit de son ardeur sincère.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage au surplus.

MÉLISE, à part.

(haut.) Mais seroit-il jaloux?
J'étois libre, monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, très-froidement.

Vos ordres sont sacrés, j'ai volé pour m'y rendre.
(à part.)
L'entretien sera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité, pensez-vous à cela?
C'est une vision que cet outrage-là.
Ne le savez-vous pas? qui raconte exagère,
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre oncle brusquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre;

C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, d'un ton ironique.

Voilà tout ?

DAMIS, se rapprochant.

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse ?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace ?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend, sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler.
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne ;
Et, pour fuir les amants, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé ?

MÉLISE, très-vite.

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit. Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flamme ?

MÉLISE, avec vivacité.

Et quand cela seroit ?

DAMIS.

Oui : mais... cela n'est pas.

MÉLISE, avec chaleur.

Quoi, votre empressement à suivre tous mes pas,

Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend,
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point : tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur désire,
Des graces, des talents...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, soit. Eh, que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez; il faut que je me justifie.

MÉLISE.

De quoi donc? Il m'outrage à chaque mot.

DAMIS.

De quoi?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïssez donc, monsieur ?

DAMIS.

Qui ? moi, madame ?

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger mon cruel embarras.
Comment, lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être;
Il pourroit vous fâcher, mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos lois n'en veulent qu'aux amants,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentiments ?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

MÉLISE.

Allez, monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Éloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère ?
J'obéis, et je sors, de peur de vous déplaire.

SCÈNE IX.

MÉLISE, SEULE.

Eh, de cet homme-là je serois le jouet?
Qu'est-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchisse;
Je le veux par raison, bien plus que par caprice...
J'ai su toucher son cœur, il a beau se masquer;
Et son adroit orgueil ne veut pas s'expliquer!
C'est mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût osé rien dire?
Ma conduite est étrange, incroyable, vraiment;
Mais la sienne!... la sienne est un affront sanglant.
Oh! cet homme est un monstre... Eh bien, il est aimable,
C'est la règle... Que faire? O trouble insupportable!
Ce monstre-là me plaît, je le sens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai soumis.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIMON, SEUL.

Ma foi, ce Floricourt n'est point aussi frivole...
Cet homme, avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air discret, comme il m'a démêlé !
La peste, quel coup-d'œil ! Oui, j'étois un barbare:
Je désolois Mélise, il faut que je répare...
Le marquis lui convient, il pense... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir besoin.
Que sait-on ?

SCÈNE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien, qu'est-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle et qu'on se communique.
Çà, raisonnons un peu. J'avois jugé trop tôt:
Damis, je le vois bien, n'est pas ce qu'il vous faut.
Il a je ne sais quoi qui d'abord intéresse;
Mais sa conduite sourde annonce trop d'adresse.
Trop de flegme, à la longue, est à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, monsieur redevient raisonnable!
Damis a des moments, mais il n'est point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle sensément;
La mode en peut venir, et rien n'est moins plaisant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc?... Allez, mademoiselle,
Sachez une autre fois mesurer votre zèle;
Renfermez avec soin ces transports indiscrets,
Et supprimez surtout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je serai moins sincère,
Et je saurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir et vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis est trop contraint, et n'est point votre fait.

MÉLISE.

Y songez-vous? Laissez, laissez aller les choses.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoses.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un insolent refus.

MÉLISE.

Je vous dispense, moi, de ces soins superflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonstance,
Lui vaut de votre part un reste d'indulgence:
Mais je vois clairement que vous le détestez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejeter un hymen pour lui trop honorable...

MÉLISE.

(à part.)

Vous me persécutez. Il est insupportable!

LISIMON.

Assurément il l'est, et j'en suis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre sécurité;
Je suis d'une fureur!... C'est que cette aventure
Peut prendre dans le monde une sotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai su
Que là-bas... à la cour, il est très-peu connu.

MÉLISE.

Quoi! cela vous reprend?

LISIMON.

L'obscurité me blesse.
Tout bien considéré, se borner est foiblesse.
Quand on a votre esprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets... je veux... l'affaire m'intéresse;
Et, pour bien des raisons, je dois venger ma nièce,
En ce jour, à l'instant: oui, j'y cours de ce pas...
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas.
Je n'ai point comme vous une tête légère,
Qui veut et ne veut plus; il faut du caractère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

Voilà du Floricourt... Si pourtant son humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur!
Je crois qu'il devient fou...Mais moi, suis-je plus sage?

(à Dorine.)

De parler aujourd'hui vous avez une rage!

DORINE.

Moi?

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, entre ses dents.

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? Votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(à part.)
Mais, par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis : que lui va-t-il conter?

(Damis paroît; Dorine se retire.)

SCÈNE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

Quoi! c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MÉLISE.

Oh! vous pouvez rester.
(après une pause.)
Savez-vous que tantôt j'étois fort singulière.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MÉLISE.

J'en ai ri la première.
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai rassurée.

MÉLISE.

Et j'en suis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante?

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'est qu'en vous défendant,
Vous paroissiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne sais quelle gêne,
Qui sur vos sentiments me laissoit incertaine.
Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MÉLISE.

C'est ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MÉLISE.

En conscience,
Êtes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, riant.

Celui-là vient de loin! Quoi! vous n'y croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.

Prenez garde; au traité vous êtes infidèle;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous, entre nous,
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi qu'on vient de chasser sans nul préliminaire?
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer?

MÉLISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh! je vous connois bien; malheur à qui vous aime!

MÉLISE.

Quelle obstination!

DAMIS.

Eh bien, n'en parlons plus.
Pourquoi, sans nul objet, s'échauffer là-dessus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre systême!
Comment? si vous m'aimiez, par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, avec une sorte de crainte.

Mais... il est quelquefois très-bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! Puis on s'en prend aux femmes!
D'un instinct libre et pur si l'amour est le fruit,

Du moment qu'on raisonne, il est déja détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant, et rien à son adresse.
Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux :
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah ! je plains bien le sort d'une femme sensible !...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du temps.
Sous le masque, entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces ?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MÉLISE.

Quoi ! vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, et m'excède et m'ennuie?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots ;

Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan et presqu'un caractère;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens;
Et que?...

DAMIS.

Vous vous taisez? Pourquoi donc?

MÉLISE, à part.

Je m'admire!

DAMIS.

Eh bien?

MÉLISE.

Eh bien, monsieur... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien...

SCÈNE V.

MÉLISE, DAMIS, FLORICOURT.

FLORICOURT, riant aux éclats dans le fond du théâtre.

D'honneur, le tour est gai.
(s'approchant.)
Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, et dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.
Il est expéditif.

MÉLISE.

Fort bien, marquis, fort bien!
L'aveu de Lisimon vous assure du mien :
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, monsieur, retourné son esprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MÉLISE, avec empressement.

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire, il a fallu lui plaire.
Votre oncle s'est d'abord armé d'un front sévère.
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai surpris enfin l'instant de le flatter.
J'ai vanté son discours soi-disant laconique,
Sa pénétration, surtout sa politique :
Je me suis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'état très-puissant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement.
Moi, de montrer alors un zèle véhément,

D'offrir tout mon crédit... Enfin, rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'est une conquête.

(à part, et regardant Damis.)

Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, sérieusement.

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut...

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospère.
Notre hymen...

MÉLISE.

Oui, marquis, devient très-positif.

DAMIS, d'un ton piqué.

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et...

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc?

MÉLISE, vivement.

Dites-nous vite.

FLORICOURT, à Mélise.

Je sais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh! comment donc, comment?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'est Céladon lui-même!
Oui, pour ce portrait là sa folie est extrême.

DAMIS.

Madame, il est trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, avec dépit.

L'original, sans doute, est un objet charmant?

DAMIS, d'un ton passionné.

Oh! charmant!

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien, s'il est ainsi, montre-nous son image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence consent;
Mais à condition que vous serez absent.

FLORICOURT.

Moi ?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait ? Allons, quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'est en donner copie.

FLORICOURT.

Il est d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon sexe... est curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chassez.
Je vais de Lisimon aiguillonner le zèle ;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipsant d'un air paisible et doux,
Je satisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baise la main de Mélise, et sort.)

SCÈNE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

Cet hymen me paroît une affaire conclue.

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y sois résolue ?

DAMIS.

Pourquoi non? De votre oncle il a déja l'aveu,
Et... le vôtre suivra.

MÉLISE.

Le mien?... Voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers. Mais, de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse?
Vous êtes occupé, tout le prouve et le dit:
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours!
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, et son cœur est tranquille!
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien!
Elle a donc cinquante ans?

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MÉLISE.

(à part.)
Quel conte! Je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez;
C'est moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conseille;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur sans motif cache un dépit jaloux?
Cela seroit nouveau! Moi, de la jalousie!
Moi, vous aimer! Non, non; je n'en ai nulle envie.
Je ne m'oppose point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...
C'est votre dernier mot?

MÉLISE.

Ce doute-là m'offense.
Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, avec chaleur.

Mon dieu ! j'en étois sûre...
Je me ravise, et veux connoître sa figure :

Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le désir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh ! dans ce moment-ci vous verriez mal sans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards ?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MÉLISE.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus ?

DAMIS.

Pour juger sainement, vos sens sont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puisqu'elle en a besoin, sur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, tirant le portrait.

Vous l'exigez ?

MÉLISE, arrachant le portrait.

Oui, oui. Mais donnez donc, monsieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il est, il va vous faire peur.

MÉLISE, avec le plus grand étonnement.

Ciel !

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE.

Mon portrait !

DAMIS.

Oui, lui-même.
C'est un vol que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace est extrême !
(après une pause, et riant.)
Vraiment, je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puisqu'il est ressemblant, madame, il est vengé.

MÉLISE.

D'honneur, il est parlant, et... Quel fourbe vous êtes !
Voilà donc contre nous les complots que vous faites ?
Sur l'excès de vos torts je n'ose m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter ?
Mais ce portrait enfin suffit-il pour m'instruire ?

DAMIS.

Il est chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs, puis-je jamais fléchir votre courroux ?

MÉLISE.

Puisque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'est le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh, oui ! vous sévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'est selon... cependant... Je dois... que sais-je!

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît...

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?
Il faut qu'absolument votre bouche prononce.

MÉLISE.

(après un silence.)

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il soit donc ma réponse.

(Elle lui rend le portrait.)

DAMIS, avec la plus grande vivacité.

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante...
Ah! la mienne est à vous! recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instants, pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(Damis se remet à genoux.)

SCÈNE VII.

LISIMON, FLORICOURT, AU FOND DU THÉATRE; DORINE, GERMAIN, ENTRANT PAR UNE COULISSE OPPOSÉE; DAMIS, MÉLISE.

(Ils restent tous dans une différente attitude.)

LISIMON, à Dorine.

Que le notaire...

(apercevant Damis aux genoux de Mélise.)

Attends... Je reste confondu...

FLORICOURT, à Damis.

L'attitude me plaît... D'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON.

Quel est donc ce mystère?

(à Floricourt.)

Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, à Lisimon.

Daignez combler mes vœux.

DORINE, se mettant entre Floricourt et Lisimon.

Courage... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, à Lisimon, avec gaîté.

Adieu nos grands projets. Tout amant à ma place

S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace.
Un tendre désespoir m'ennuîroit à mourir.
Éprouvé-je un revers? je médite un plaisir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.
(à Mélise.)
Damis est trop heureux! Je le suis, si vous l'êtes.
(Il s'échappe, en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.)

SCÈNE VIII.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, à Damis.

Pour chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, d'un air triomphant.

Nous avons esquivé la déclaration!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ÉPITRES.

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

A MES ENNEMIS,

CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix; j'y gagne, et vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits;
Je persiflerai quelquefois,
Dût-on encor m'en faire un crime:
Par son attrait chacun est emporté;
D'ailleurs le persiflage est bon à ma santé,

Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires.
En vrai républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tibères;
Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confrères,
De vivre heureux, pour vous faire enrager.
Sur ce, traitons; c'est moi qui vous en prie.
Persécutez-moi bien une fois pour toujours;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours;
Faites un seul faisceau des traits de la satire;
Et, de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions. Prospérez, j'y consens.
Pour moi, si j'en reviens, j'oublîrai votre offense.
Ne craignez pas que j'use mes moments
A méditer une vengeance :
Je connois mieux l'emploi du temps.

AU ROI DE DANEMARCK.

Quoi! dans la saison de l'ivresse
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône et ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets;
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les soupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde à ton passage
Que ta bienfaisance, tes mœurs,
Et les graces de ton bel âge!
Du tableau que t'offrent ces lieux
Ta prompte et vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,

Tu souris à tous nos talents,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le czar fit à quarante.
Que dis-je! lorsqu'en nos climats
Il chercha des secrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses états,
Je ne sais quelle ombre funèbre
Sembloit obscurcir son laurier;
Ce n'étoit qu'un héros célèbre,
Un politique meurtrier;
Sa main de sang déja rougie,
Avoit pesé sur les mortels.
Détestant ses excès cruels,
On n'admiroit que son génie.
Ainsi, sous un ciel orageux,
Une comète menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.
Qu'un prix plus noble t'est bien dû!
Tout séduit en toi, rien ne blesse;
Par aucun retour de tristesse
Notre hommage n'est combattu,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu sais être juste:
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste

De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore
Ta bonté laisse un libre accès.
Tous ces héroïques forfaits
Que de si beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore.
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Éprouvé ces fatals instants
Où de ses rayons foudroyants
Un roi doit armer la couronne;
Tous ceux dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du printemps:
Tel le jour en naissant colore
L'univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.
  Voilà d'où vient notre délire:
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les François
Par ces ardeurs trop indiscrètes,

Par nos jolis colifichets,
Par nos chefs-d'œuvre de toilettes,
Nos lamentables ariettes,
Et nos soupers, et nos couplets,
Et le jargon de nos coquettes.
Tu vas chercher la nation
Dans nos savantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux ateliers de ces génies
Rivaux heureux de Girardon;
Et par les Muses attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens dans nos académies,
Des fleurs que l'amour t'a choisies,
Parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste maître,
Tu goûtes ces épanchements,
Ce plaisir pur, ces sentiments,
Que tous deux vous devez connoître,
Mais inconnus aux courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne;
A ton âge il sait se plier;
Sa tête, courbant son laurier,
Le mêle aux roses de la tienne;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie et de tendresse,
Il aime, il adopte, il caresse
Un jeune roi qui l'intéresse,

Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon roi
Valoit la peine du voyage.

A M. HUME.

Jusqu'ici ma muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs
Et le délire du bel âge,
Le doux manège des rigueurs,
L'amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs.
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs;
Je m'entretiens avec un sage.
Que dis-je! pourquoi te chasser?
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil si varié,
De tes jeux, de ton inconstance,
De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance

Qui m'en a déja tant appris.
Je le vois, Corine t'ennuie,
Hume; il te faut un autre ton....
Eh bien, parlons de ma patrie!
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie;
Où l'on voit la raison à pié
Suivre le char de la folie?
Toi, qui d'un sévère burin
As, dans tes annales sublimes,
Arbitre juste et souverain,
Gravé les vertus et les crimes;
Qui, de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des rois
Fis pénétrer l'esprit d'un sage;
Du sommet dont tu vois les cieux,
Peux-tu bien descendre à nos jeux,
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos diseurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages?
Être oisivement occupé,
Courir, assiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un soupé

Avec un chanteur d'ariettes;
A tout moment s'extasier,
Malgré toi prodiguer l'éloge
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au *Serrurier* (*) ?
Mais l'œil de la philosophie
Partout découvre des secrets.
Il n'est point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Est-on moins fou dans ta patrie?
J'aime assez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce fantôme de liberté
Que par habitude on encense,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce spectacle bizarre
Que vous devez à Shakespir,
Vos spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur se change en plaisir,
Ces drames bouffons et sublimes,
Où sont entassés tous les crimes,
Où l'on rit et pleure à son choix,
Où l'auteur s'élève et s'abaisse,
Et qui finissent quelquefois
Par le viol de la princesse.

(*) Opéra bouffon.

Mais ces combats impertinents,
Et cette joute singulière,
Où deux coqs, nobles concurrents,
Devant la nation entière
Tiennent cent milords en suspens;
Pardonnez, pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire et je vous aime
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguste des talents;
Quand d'Oldfield la cendre chérie,
Que n'osent point troubler les lois,
Figure dans une abbaye
Auprès de la cendre des rois.
Mais ne prétendez plus nous plaire
Quand vous dressez des échafauds;
Quand votre sanglant ministère
Du glaive ose armer les bourreaux;
Ou, persécutant des héros
Aussi fidèles que les nôtres,
Fusille un de vos amiraux,
Afin d'encourager les autres.
Pour moi, j'adore mon pays,
Et ses modes et ses caprices,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clarisses :
Vos lords valent-ils nos marquis?
Pour nous l'indulgente nature

Semble prodiguer ses bienfaits;
Et du fond de nos cabinets
Nous cultivons l'agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aspects roule et circule :
Weisse fumige la beauté,
Gatti (*) l'amuse et l'inocule.
Nos femmes expliquent Newton,
Et quittent, pleines d'un beau zèle,
Misapouf, et *tant mieux pour elle* (**),
Pour Bolingbroke et pour Bacon.
Nous aimons vos graves chimères
Et vos jeux tristement sensés.
Nous ornons ce que vous pensez;
Nous savons de nos mains légères
Polir vos goûts et vos talents.
Vous avez quelques diamants,
Mais vous manquez de lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égayons par la parure;
Et notre France est le creuset
Où l'or de l'Europe s'épure.
Que dis-je! dans les arts brillants,
Nos succès surpassent les vôtres :

(*) Médecin italien, fort spirituel, qui jouit long-temps d'une grande vogue dans la haute société de Paris. Il fut un des plus zélés partisans de l'inoculation.

(**) Ce sont les titres de deux contes de Voisenon.

Vos théâtres si florissants
Égalent-ils l'éclat des nôtres?
Laissant bien loin tous ses rivaux,
C'est là que l'aîné des Corneilles
Déposa le fruit de ses veilles,
Et vit encor dans ses héros.
C'est là que Racine plus tendre,
Peintre des amants malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne se lasse point d'entendre.
Eh! que pouvez-vous comparer
A notre moderne Bathylle (*),
Que Garrick même ose admirer;
Qui, par son jeu toujours facile,
Toujours plaisant et varié,
Parviendroit à fondre la bile
Du quakre le plus ennuyé?
Penseurs profonds que je révère,
Qu'opposerez-vous aux talents
De cet universel Voltaire,
Qui nous console, nous éclaire,
Et dont la muse en cheveux blancs
Est aussi vive, aussi légère,
Qu'elle parut dans son printemps?
Dans l'art de la galanterie
Nous excellons assurément;

(*) Préville.

Et pour soupirer décemment,
Il faut venir dans ma patrie.
Entrez dans ce sombre boudoir,
Et contemplez-en la déesse,
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laisse entrevoir.
Combien sa parure est légère!
Son sein, de quelques fleurs orné;
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barrière
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Partout lui répète ses graces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire;
Ne prétendez point l'occuper.
L'enchanteresse a su vous plaire,
Et va songer à vous tromper....
Allons, milord, prenez courage;
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos milédis.
Dussiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.
Hume, souris à mes chansons,
Enfants légers de mon délire:

Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer sur la lyre.
J'oubliois, pour déraisonner,
Le philosophe respectable,
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR LA COMPLAISANCE QU'IL A D'ÉCRIRE A TOUT LE MONDE.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques sots
Sous les verges de la satire
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la scène ils sont l'ornement.
Ils manquent un peu d'ordonnance;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique et d'éloquence,
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et La Beaumelle et Maupertuis;
Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché

D'un tant soit peu de vaine gloire :
Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'est pas un grand péché.
Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton siècle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie,
Et le flambeau de la raison.
Volage amant de la sagesse
Dont tu ressuscitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse.
Par toi, par ton heureuse adresse
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les amants t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asile;
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume est le fléau du vice :
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore;
Et quand le sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis

Le philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les ris,
Et l'auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-esprits.
Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès?
Rien, à mon gré, n'est si risible
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité;
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
Bardus paroît, et pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé:

Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.
Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie et la détruit.
Toujours jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y soudoyer des prôneurs ?
Mais crains du moins leur maladresse ;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta *Prude* obstinément
Et vanter intrépidement
Samson, tes odes, et *Pandore*?
Dans ton commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaisie

De persifler si lestement
Le grand peintre de Cornélie,
Qui, sublime tout bonnement,
Ne sut persifler de sa vie;
Ne voilà-t-il pas tous nos sots
Qui vont étayant ton système,
Et sont de ton nouveau blasphème
Les infatigables échos?
Que ces bouffons, ces froids copistes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, si tu le veux,
Mais non pas tes panégyristes.
Converse avec les Diderots,
Les d'Alembert et les Duclos.
Du haut des sphères qu'il mesure,
Buffon brigue ton entretien:
Le confident de la nature
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre abbé
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé.
Du jour apprends l'historiette
Par ce fou volage et charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment,
Comme contraire à l'étiquette;

Et qui, daignant éparpiller
Les trésors de son portefeuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.
Mais par tes billets circulaires
N'enhardis plus l'essaim bruyant
De ces insectes éphémères
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlants,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnants
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.
Adieu. De ce vain badinage
Ne va point te formaliser.
Un fou peut-il blesser un sage,
En ne voulant que l'amuser?
Ne cherche pas qui je puis être.
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talents.
Sous le voile qui m'enveloppe,
J'osai rire quelques instants;
Et je vais pleurer à Mérope.

A M. DE PEZAI,

VOYAGEANT.

Ou te promène ton destin,
Et quand finissent tes voyages?
Qu'as-tu vu? Des fous et des sages;
Moitié plaisir, moitié chagrin;
Nombre d'impertinents usages,
Gravés sur le marbre et l'airain;
Et des sceptres et des couronnes,
Hochets que la mort vient briser;
Des rois qui bâillent sur leurs trônes,
Et peuvent tout, hors s'amuser;
Quelques vertus, mille foiblesses;
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et partout d'ennuyeux amants,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,

Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie;
De ce séjour de l'industrie,
Berceau d'un cynique fameux,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux,
Et le tout par philosophie?
Quel est ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, sous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la nature
Souriant avec majesté;
D'où l'on voit la magnificence
Du dieu qui mûrit les moissons,
Le cercle éternel des saisons,
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons?
Ce mont, inaccessible aux vices,
Et voisin des hauteurs des cieux,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur *les Délices?*
Mais de quoi vais-je te parler!
Le peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire;
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pélerinage
On va religieusement

Y visiter le monument
D'un imposteur soi-disant sage,
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la secte qui lui reste,
N'étoient les vierges bleu-céleste
Dont il meubla son paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche seigneur d'un bon château?
L'un, content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté.
L'autre est un enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité;
A notre foiblesse inquiète
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne se sert de sa baguette
Que pour embellir l'univers.
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tyran;
Et, dussé-je offenser le zèle
De quelque entêté musulman,
Le paradis de l'Alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle?

A M***.

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos.
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins et plus beaux :
Adieu cet inculte ermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cygnes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs ailes
Au vert naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,

J'errois sous la voûte obscurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie,
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant et sonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui;
Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujettir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient façonnés!
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains soient moissonnés!
Que pour le dieu de la tendresse
Il forge les heureux verrous
Qui garantissent des jaloux
L'amant et sa jeune maîtresse!
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits!
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands

Qui courent prodiguer leur vie
Pour désennuyer leurs tyrans!
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme!
O mon ami! tels sont mes vœux.
Toi, demeure dans ces asyles,
Où, simple, obscur et vertueux,
Tu ris du faste de nos villes
En voyant la pompe des cieux.
Près de ta respectable mère,
Tu mets à profit tes beaux jours,
Et j'ai vu leur paisible cours
S'embellir du soin de lui plaire.
La raison réglant tes desirs
Sous la zone de la jeunesse,
Enchaîne aux pieds de la vieillesse
Tes passions et tes plaisirs.
Tu peux, sans redouter le blâme,
Rendre compte de tes moments :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enlève à tes sens.
Pour moi, je ne sais quelle ivresse
Emporte et promène mon cœur;
C'est en regrettant la sagesse,
Que je cours embrasser l'erreur.
Oui, déja tout mon sang bouillonne :
Les trésors parfumés des champs,

De Cérès les nouveaux présents,
L'amitié même, hélas! pardonne,
Rien ne maîtrise les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la fougue de ses penchants.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimère en chimère,
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur;
Dans une pénible mollesse
Consumer chaque triste jour,
Et surtout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.
Ah! sans lui, qui pourroit nous plaire?
Sans cet heureux enchantement,
Que resteroit-il à la terre?
L'ennui de vivre et le néant.
Tu vois trop quel est mon délire.
Ami, je ne puis le cacher:
L'amour lui seul peut m'attacher;
C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe, orné de mille attraits
Que son adresse multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie

Par d'imperceptibles filets,
Dans ses défauts trouve ses armes,
Nous plaît en nous tyrannisant,
Et n'est jamais si séduisant
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours absous par nos desirs,
Il a tout, puisqu'il a les charmes
Et qu'il dispense les plaisirs.
Que dis-je! une fougue imprudente
Sans doute égare mes esprits :
La jeunesse toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumière
Où l'homme, en soupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaisse verdure
Du bosquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'imposture,
Reposer mon œil épuré
Sur les tableaux de la nature.
Alors il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A ZÉMIS,

PENDANT MON SÉJOUR A LA ROCHELLE.

J'ai vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissants
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvent de liquides chemins;
Vont à des nations sauvages
Porter nos vices et nos fers,
Et ramènent sur nos rivages
Les dépouilles de l'univers.
Mon ame interdite et surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur,

A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....
Viens; embarquons-nous, ma Zémis;
Fuis Paris, il a ses naufrages:
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un ciel sans nuages:
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les amours, ces dieux protecteurs,
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail:
Les uns tiendront le gouvernail,
Les autres déploieront la voile;
Et sur les flots à peine émus,
Les zéphyrs par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.
Il est des îles fortunées,
Où l'on aime sans en rougir;
Où, renouvelant les années,
Le temps rajeunit le plaisir.
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchants, ni sots indiscrets;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissants attraits;
Point d'élégants saupoudrés d'ambre,

Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni gentilshommes de la chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage,
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous serons libres, amoureux;
Et transporté sur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des sauvages,
Assez sots pour n'être qu'heureux.
Mais où m'égare mon délire?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire?
Le dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant théâtre;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon île et mon bocage.
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr et le plus sage;
Et parmi ce monde volage,
Où l'amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que soit l'usage,
Le plus long-temps que nous pourrons.

A Mlle. CLAIRON,

SUR L'INDÉCISION DE SA RENTRÉE AU THÉATRE.

Rentres-tu? ne rentres-tu pas?
Prononce; éclaircis ce mystère.
Quand la gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la sévère?
On se demande tour-à-tour :
« Hé bien, sait-on quelque nouvelle?
« L'aurons-nous? reparoîtra-t-elle?
« Jouera-t-elle au moins pour la cour?»
C'est une alarme universelle,
Un deuil qui croît de jour en jour;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à ses cris, veux-tu, cruelle,
Bouder et l'Europe et l'amour?
Oui, l'amour. Il marche à ta suite,
Il te doit ses touchants attraits.
A ta voix il pleure ou s'irrite;
Ses triomphes sont tes bienfaits.

Et ta couronne de cyprès
Est sa parure favorite.
Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes!
Plus d'actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime.
Reprenant ses antiques droits,
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime :
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et son ame républicaine :
Chevelure, ame, rien ne prend;
Tous nos jeunes talents succombent,
L'un sur l'autre les drames tombent,
Le public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes états sont dans l'anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomène est éclipsée
Par le singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile,
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son pays.

On dit, ô la plaisante histoire!
Que par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire?
Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la gloire.
Ce bruit est faux, je le soutien :
Laïs est si bonne personne!
Elle a des amants la friponne!
C'est un avoir qui sied fort bien.
Je suis juste, sois indulgente.
Il est permis d'être catin
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente;
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'aigle, au milieu des airs,
Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buissons
Les jeux des mouches libertines
Et les amours des papillons?
Ah! j'y suis : tu voudrois détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui très-sottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice
Allassent jurer en justice,

Et qu'on les crût sur leur serment.
Console-toi : les immortelles
Qui président au double mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Vois l'amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchants,
J'aime les dieux du paganisme;
Tous ces dieux-là sont bonnes gens,
Ils favorisent les talents,
Et proscrivent le fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens;
Et puisque le christianisme
N'ose, malgré tes vœux ardents,
Te compter parmi ses enfants,
Et te renvoie au catéchisme,
Choisis enfin des dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous.
Sois toujours païenne et sublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MA SŒUR,

QUELQUES HEURES AVANT DE QUITTER DIJON.

Que le vol du temps est rapide!
Je te vois depuis un moment,
Et déja le sort qui me guide
M'enlève à ce loisir charmant
Où, dans le doux épanchement
De la tendresse la plus pure,
Je serrois si tranquillement
Un nœud formé par la nature.
Déja hennissent dans ta cour
Les coursiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce séjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'amour!
Sans vouloir lui faire une offense,
L'amitié ressent comme lui
Le vide affreux, le sombre ennui,
Et tous les tourments de l'absence.

Mais pourquoi vais-je t'attrister,
En m'arrêtant sur cette image?
Tout ici-bas n'est qu'un passage,
Et l'on s'unit pour se quitter.
Liqueur céleste et bienfaisante,
Toi qu'on voit mûrir sur ces monts,
Qui sur les coteaux bourguignons
As puisé ta sève odorante;
Toi qui vas par-delà les mers
Égayer les penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hivers;
Les bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belvéders;
L'iman, le bonze, le bracmane;
Surtout cet auguste sultan,
Qui, las de la pompe ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon profane,
Boit, jure avec ses icoglans,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits eunuques blancs,
Qui poussent auprès de ces dames
Ce qu'ils ont de beaux sentiments :
Étourdis-moi, liqueur chérie;
J'ai besoin d'un moment d'erreur.
Qu'un sage à la raison se fie,

J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la philosophie.
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et sauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux.
Du moins, ô ma plus sûre amie,
Je te laisse en des lieux charmants.
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les sentiments,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agréments,
Sans avoir sa superficie,
Ses éternels raffinements,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodants;
Je ne dirai rien des amants:
Mesdames, votre fantaisie
Fit leur valeur dans tous les temps.
Combien de belles sous les armes,
Méditant les plus doux combats!
L'enfant ailé, fier de leurs charmes,
Sonne la charge sur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achille (*)!
Lorsque paisible et désarmé,
Il vient goûter dans cet asyle
Le plaisir de se voir aimé,

(*) Le prince de Conde.

Que ce cortège doit lui plaire!
C'est l'aiglon qui sort de son aire,
Va nourrir ses jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumière,
Et las de porter le tonnerre,
Revient s'abattre sur des fleurs.
Dijon, que je te dois d'hommages!
J'ai vu dans tes murs florissants
Des cœurs vrais, de jolis visages,
Et des graces et des talents,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les instants.
Auprès d'une Vénus nouvelle (*)
J'ai vu les amours embellis
Lier Thémis, grave immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à sa présence,
Armer ses mains de leur flambeau,
Lever un coin de son bandeau,
Et se jouer dans sa balance.
J'ai vu ce célèbre Cîteaux,
Où quelques pieux personnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des sages,
Et des gourmets, et des dévots.
Qu'entends-je?.. On m'appelle, on me presse,

(*) La première présidente.

Chère sœur : voici le moment.
Adieu : dans cet embrassement,
Reçois ma fidèle promesse
De t'aimer éternellement.
Je te jure qu'à ma maîtresse
Je n'oserois en dire autant.

AVIS

AUX SAGES DU SIÈCLE.

Sages fameux, qu'allez-vous faire?
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entremordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde;
Et, grace à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde
En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagénaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Sèche les plus belles moissons.
Au Parnasse le trouble règne;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons
Qui vont, sur la foi de vos noms,
Se rallier sous votre enseigne.

L'un, tenant l'*Émile* à la main (*),
Harangue en prose sa brigade :
L'autre à son escadron mutin
Lit jusqu'au bout la *Henriade*.
Tout cela vous paroît plaisant,
Sans doute ; et des rumeurs si folles,
Sur des esprits vains et frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable et léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaire à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même.
S'il caresse, il va déchirer;
Sa faveur est toujours volage,
Et la satire le soulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous?
Eh! de grace, dormez tranquilles;
Point de ces burlesques frayeurs.

(*) On voit que cette pièce fut composée dans le temps des démêlés de Voltaire et de J. J. Rousseau.

Partout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs;
De vous on s'occupe sans cesse.
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés.
A votre gré tout s'exécute;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute.
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis et malsonnants,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de temps en temps.
Le moyen de pouvoir se plaindre!
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage.
Aux athlètes qui sur vos pas
Se hasardent dans la carrière,
O mes maîtres! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats

Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire;
Vous avez la célébrité,
Il faut songer à votre gloire.
Il est des plaisirs si flatteurs!
Régner sur notre ame attendrie,
D'une céleste poésie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuse de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui sait arracher l'innocence
Au couteau des persécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages.
Soyez toujours nos bienfaiteurs;
Et, plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

A M. DE PEZAI,

SUR LA GALANTERIE MODERNE.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'amour a perdu de son prix!
Les sages, Dieu me le pardonne,
Ne sont que des amants transis.
Le galant clergé de Cypris
Exclut les docteurs de Sorbonne,
Les géomètres, les maris,
Froid bétail qui toujours frissonne,
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide et mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit.
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître;
Et l'analyse le détruit.
Eh! laissons cet enfant bizarre
Régler son vol sur le desir.
Qu'importe après tout qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaisir?

Quelle est notre galanterie
Dans ce beau siècle si vanté?
C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, et bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte.
Tout est arrangé, concerté;
On fait des enfants par système,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre postérité.
L'amour, éternel moraliste,
Devient un dieu de cabinet :
L'amour est encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout-à-fait.
Du bel esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux,
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire!
Mes bons, mes stupides aïeux,
Que je vous aime et vous regrette!
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la chevalerie,
Revenez encor parmi nous.
Revenez, galante folie,
Amadis terribles et doux,

Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'univers;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur,
Et dont l'amour soumis et tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre!
Que j'aime ce fou suranné,
Ce preux paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'ame sensible et franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la lune
Pour l'amour et pour Dulciné!
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie
Si fou, si risible et si grand,
Troubler le cristal des fontaines,
Injurier les doux zéphyrs,
Effrayer les bois et les plaines
De ses longs et bruyants soupirs;
Pleurer la honte de ses chaînes;
Et l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foiblesse,

Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !
Les voilà ces emportements,
Et ces écarts, et ce ravage,
Ces fougues du cœur et des sens,
Que je préfère au persiflage
De tous nos scélérats charmants.
L'Amour est le dieu des orages.
Raison, le plus froid des tyrans,
Mêle-toi de faire des sages,
Et laisse en repos les amants.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer.
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais chevalier.
Je veux dissiper l'imposture;
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la nature
Avec le véritable amour.
  Damis, ne va point me distraire;
Ils pourroient encor m'échapper.
Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A M. LEMIERRE,

EN LUI ENVOYANT MA TRAGÉDIE DE PIERRE-LE-GRAND.

Ami, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un sourire aux graces,
Rien au faste des protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les sots, que le hasard fit grands,
Pourroient bien transir dans leur niche,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma maîtresse et la vérité
Sont les rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté,
Ma muse, d'un œil irrité,

Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.
Par sagesse ou par imprudence,
Je fuis tout succès mendié,
Et du sein de l'indépendance
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux sur la peinture
De ce guerrier législateur,
Qui par son souffle producteur
Dans le Nord changea la nature;
Rassembla les germes épars
Des talents et de l'industrie;
Et, se créant une patrie,
Fit luire le soleil des arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je suis sans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'esquisse,
Et te laisse les grands tableaux.
On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi seule appuyé,
Jadis marcha sur l'onde amère,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre,
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyants du parterre.
Pour toi, brave cet océan;

Hasarde et vogue à pleines voiles.
Guillaume, *Hypermnestre*, *Artaban*,
Voilà tes vents et tes étoiles.
Mais, tout près de toucher le bord,
Si tu succombois à l'orage,
Sur un débris gagne le port,
Et reviens, te moquant du sort,
Rire avec moi de ton naufrage;
Tu trouveras un jour serein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends le verre à la main,
Et je t'attends avec orine.

A M. GRESSET,

EN LUI ENVOYANT LE POËME DES TOURTERELLES.

Toi, qui nous mis dans le secret
De l'auguste sénat des grilles,
Qui chantas les saintes vétilles
Et célébras un perroquet :
Souffre, près de son mausolée
Que ta main couronna de fleurs,
Deux oiseaux qui chez les neuf sœurs
Sont d'une moins haute volée,
Mais doux, constants, et point jaseurs.
Je l'avouerai ; mes tourterelles
Qui, n'ayant vu que mes berceaux,
N'ont jamais su qu'être fidèles,
Doivent respecter ton héros,
Grand voyageur, amant des belles,
Plein des tournures naturelles
Qu'il prit jadis sur les bateaux ;
Toujours tapi dans les ruelles,

Et cavalier dans ses propos.
Il a l'audace qui sait plaire :
Scandale ou non, j'aime à le voir,
Mordant l'abbesse ou la tourière;
Faisant voltiger le mouchoir
D'un sein voilé par le mystère,
Et troublant le pieux manoir
Par son langage militaire.
On roucoule dans ma volière,
Lorsque l'on jure à ton parloir.
Mes oiseaux n'ont rien dans la tête
Que les soucis de leur amour;
Or, on sait que pendant le jour
L'amour tout seul est un peu bête....
Mais c'est à toi que je reviens.
O toi, le dieu des jolis riens,
Et de l'aimable persiflage,
Tu nous dois ce piquant tableau
Où, dans les dortoirs solitaires,
L'amour se glisse incognito
Et vient épier ses mystères
Au foible jour de son flambeau.
C'est là qu'en dépit des scrupules,
Il contemple avec volupté,
Dans le silence des cellules,
Les foiblesses de la beauté;
Ce feu qui naît avec les charmes,
Ces surprises du sentiment,

Ces langueurs, ces touchantes larmes,
Qu'essuieroit la main d'un amant;
La troupe riante des songes
Confiant la guimpe aux desirs,
Et l'éclair des heureux mensonges,
Et le fantôme des plaisirs.
Trace-nous ces douces images,
Et moque-toi de tes serments;
Fais encor sourire les sages;
Désespère encor les pédants.
Malgré les arrêts foudroyants
De ces petits aréopages,
Où tant d'illustres personnages
Tiennent le sceptre des talents,
Protègent les gouvernements,
Et dirigent les griffonnages
De nos Lycurgues sémillants;
Écris toujours des vers charmants
Pour les hommes de tous les âges,
Et pour les nonnes de vingt ans,
Qui liront toujours tes ouvrages.

LIVRE II.

A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Brillante encor des fleurs de l'âge,
Tu ceignis le bandeau des rois;
Le Soli-kan te rend hommage;
La Néva, fière de ses droits,
Aime à réfléchir ton image,
Et, sans envier l'or du Tage,
Roule ses glaçons sous tes lois.
Tu régis cet empire immense
Dont la nuit couvre l'orient,
A l'instant que des feux qu'il lance
Le jour embrase l'occident.

Un vaste et merveilleux ouvrage (*),
Ce lien de deux grands états,
Te fait toucher à ces climats
Où, respectable sans combats,
On est soumis sans esclavage;
A ces rivages florissants,
Habités par ce peuple antique,
Qui, depuis près de cinq mille ans,
Dans un calme philosophique,
Échappe au ravage des temps;
Sous le voile de ses pagodes
Adore un Être protecteur;
Trafique avec nous de ses modes,
Et garde pour lui son bonheur.
  Mais tout ce brillant apanage,
Ces titres superbes et vains,
Et ce dangereux avantage
De gouverner quelques humains,
Ne sont rien aux regards du sage.
Il vient, la balance à la main,
S'asseoir sur les marches du trône.
Ses yeux, fermés sur la couronne,
Sont ouverts sur le souverain.
  Le cri d'une injuste victoire,
Qui se mêle au cri des mourants
Égorgés des mains de la gloire,

(*) *La Grande Muraille.*

Pour l'affreux plaisir des tyrans;
Tout pouvoir qui nuit et qui blesse,
Tout sceptre lâchement porté,
Et tout laurier ensanglanté,
Sont vils aux yeux de la sagesse.
Quand elle ose élever sa voix,
C'est pour ceux que le ciel fit naître
Puissants et justes à la fois;
A qui l'on permet d'être rois,
Parce qu'ils sont dignes de l'être;
Pour qui l'auguste vérité
N'a point encor perdu ses charmes;
Qui, comme toi, sèchent les larmes
De la plaintive humanité;
Dont l'inquiète bienfaisance
Adoucit les secrets tourments
De la courageuse indigence;
Des Muses ranime les chants,
Et va répandre l'abondance
Dans l'asyle obscur des talents.
Combien il faut que l'on t'admire,
Et qu'on répète à l'univers,
Qu'une souveraine respire,
Dont les yeux sont toujours ouverts
Sur l'infortuné qui soupire;
Qui prévient ses timides vœux,
Et dans un transport généreux,
Loin des bornes de son empire,

Cherche à faire encor des heureux!
Ainsi ce globe de lumière,
Qui, sous un ciel brillant et pur,
Poursuivant sa vaste carrière,
Roule des flots d'or et d'azur,
D'un seul point luit sur tous les mondes,
Éclaire le noir Africain,
Blanchit la perle au sein des ondes,
Et dans ses cavernes profondes
Va mûrir l'or du Mexicain.
Par tes soins il va donc renaître
Ce philosophe respecté (*),
Et qui fut malheureux, peut-être
Pour trop aimer la vérité.
Désormais, vainqueur de l'envie,
Dans son heureuse obscurité,
Il peut, sans redouter la vie,
Aller à l'immortalité.
Homère, Virgile, Pindare,
Vous ne lui serez point ravis.
Une faveur sublime et rare
Lui rend ses dieux et ses amis;
Ses vrais amis, les seuls fidèles,

(*) Il s'agit ici de Diderot, qui étoit sur le point de vendre ses livres, afin de pourvoir à l'éducation de sa fille. Catherine lui fit donner 15000 francs pour sa bibliothèque, qu'elle lui laissa sa vie durant, en ajoutant à ce bienfait une pension de 1000 francs, comme bibliothécaire des livres qu'elle laissoit à sa garde.

Les seuls que l'on retrouve, hélas !
Au sein des disgraces cruelles ;
Les seuls qui ne soient point ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuses nuits,
Qui font éclore les merveilles
Dont nous allons être enrichis,
D'un esprit actif et paisible
Il poursuivra ses longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des soucis pires que les maux.
Il aura du plaisir encore
A voir, dans son humble séjour,
Poindre la clarté de l'aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.
Alors, si tu viens à paroître,
Toi, sa fille, objet de ses vœux,
Des pleurs couleront de ses yeux.
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il osera se croire heureux,
Dans l'espoir que tu pourras l'être ;
Et te soulevant dans ses bras,
Bénira la main tutélaire,
Qui, par des secours délicats,
Tranquillise le cœur d'un père.
Quel grand exemple pour les rois !
Leur suprême magnificence
Brille moins dans la récompense

Que dans l'équité de leur choix.
Poursuis, illustre CATHERINE!
Tu sens ces grandes vérités
Par qui sont toujours cimentés
Les trônes que le ciel destine
A de hautes prospérités.
PIERRE s'élève; la Russie,
Pour naître, attendoit ce héros.
Sous les ailes de son génie
Il va féconder ce chaos.
En vain son sang brûle et bouillonne
Il est toujours maître de soi;
Il sait descendre de son trône,
Pour y remonter en grand roi.
Il foule aux pieds ces vains fantômes
Qui pouvoient retarder ses vœux.
PIERRE a su te créer des hommes,
Et tu sauras les rendre heureux.
Déja dans une cour polie
Tout sert et prévient tes desirs;
Ta voix excite l'industrie,
Le goût ennoblit tes plaisirs.
L'essaim des amours t'environne;
Je les vois, jouant près du trône,
A la palme auguste des arts
Enlacer les fleurs les plus vives;
Et réchauffés par tes regards,
Ne point envier d'autres rives.

Tu ne dois pas le dédaigner,
Ce culte flatteur et sincère;
Plus d'une femme a su régner;
Bien peu de reines ont su plaire.
Jouis de ces faveurs des cieux.
Pour moi, caché sous un nuage,
Permets que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
Je ne demande rien aux dieux.
Si j'avois été malheureux,
Tu n'aurois pas eu mon hommage.

A M. D***

QUI ME CONSEILLOIT DE RÉPONDRE A UNE CRITIQUE.

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin,
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en écrivain,
Quand je puis m'amuser en sage?
Ma foi, je n'ai point ce courage.
A mon drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance:
Le public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience;
J'ai cédé par reconnoissance
Aux vœux de ce juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,

Dans l'arène irois-je descendre,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement?
C'est trop exiger, trop prétendre;
Laissons mon drame, s'il vous plaît.
C'est bien assez de l'avoir fait,
Sans qu'il faille encor le défendre.
  Que j'aime la sérénité
De l'apathique Fontenelle!
Je veux le prendre pour modèle,
Au moins dans sa tranquillité.
Le bonhomme, selon l'usage,
Fut par les sots persécuté.
Déja siffloit sur son passage
La triste médiocrité.
Ses yeux se détournoient à peine;
A peine il entendoit leurs cris:
Il se sauvoit, par le mépris,
Des tourments que donne la haine.
Enfin, très-dispos et très-vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, sans daigner confondre
Les sots, qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort sans leur répondre.

A M. COLARDEAU,

EN LUI ENVOYANT L'ODE CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA POÉSIE D'IMAGES.

Quand je défends la poésie,
A toi seul, poète charmant,
J'ose offrir son apologie :
A toi, peintre du sentiment,
Qui des sons connois la magie :
A toi, mélodieux amant
Des déesses de l'harmonie.
Déja tes pinceaux enchanteurs,
Dont l'art savant t'immortalise,
Ont fait passer dans tous les cœurs
Les intéressantes douleurs
Et de Caliste et d'Héloïse;
Déja l'on t'a vu, d'une main
Libre à la fois et circonspecte,
Embellir le Temple divin
Dont Montesquieu fut l'architecte.
Au milieu des plus doux concerts,

Ta muse brillante et rapide
A cueilli les roses de Gnide,
Qui refleurissent dans tes vers.
Même on t'a vu, des sombres rives
Interrogeant les longs échos,
Évoquer les ombres plaintives
Que du Styx enchaînent les eaux;
Et parcourant ces bords nouveaux,
Unir ta guirlande légère
A la couronne funéraire
Qu'Young ravit sur les tombeaux.
Chantre aimable et mélancolique,
Qu'ils sont loin de toi ces rimeurs,
Au ton plaisamment despotique,
Qui lassent jusqu'à leurs prôneurs
Qu'a démentis la voix publique;
Ces petits Tantales si vains,
Dont l'audace toujours active
Touche la palme fugitive
Qui toujours échappe à leurs mains!
Souffre en paix leur sotte arrogance,
Et gardant ta sérénité,
Vois-les pâlir en ta présence
Du remords de leur nullité.
Dans le dédale des intrigues
Ils quêtent des admirateurs;
Et par la honte de leurs brigues
Ils ramperont jusqu'aux honneurs.

Toi, chéris ton indépendance;
Goûte ses paisibles douceurs,
Sans fiel, quoique sans récompense;
Mais avant tout, sans protecteurs.
Par cent motifs.... que l'on devine,
On se fait à leur abandon.
Les succès furent pour Pradon,
Et les lauriers sont pour Racine.
J'ai, pour moi-même, exécuté
Tous les conseils que je te donne :
D'utiles soins m'ont écarté
Du champ où l'adresse moissonne
Et répand la stérilité.
Loin de nous l'inquiète ivresse,
Celle au moins qui peut tourmenter :
Mêlant l'étude et la paresse,
Laissons les sectes s'agiter.
Le calme est fait pour la sagesse.

A LA LUNE.

Des nuits fantasque souveraine,
Toi qui d'abord, en beau croissant,
Parois sous un dôme d'ébène,
Et vas toujours t'arrondissant :
Écoute un fou qui de ta grace
Plus d'une fois fut enchanté,
Et qui, s'égarant sur ta trace,
Au doux rayon de ta clarté,
Aime à poursuivre dans l'espace
Ta vagabonde majesté.
Quoique le jour te discrédite,
J'ai beaucoup de respect pour toi,
Depuis que j'ai su qu'on t'habite,
Qu'on extravague sous ta loi,
Que tu contiens dans ton orbite
Des maisons, des clochers qu'on cite,
Des curés prêchant pour la foi,
Et quelque chose qui s'agite;
Qu'enfin chez toi l'on trouve aussi

Plus d'une nymphe blonde ou brune,
Et que tout ce qu'on fait ici,
On peut le faire dans la lune.
Dans ses loisirs intéressants,
Autrefois le bon Fontenelle
Fit de l'esprit à tes dépens,
Et t'accabla comme une belle
De madrigaux assoupissants.
Tu t'es, je crois, bien amusée
Des fioles de Cyrano,
Ce philosophe en domino,
Digne d'estime et de risée.
Je ne veux point en vérité,
Comme ce Bergerac vanté,
Dans les airs m'ouvrant un passage
Au gré d'un mobile aimanté,
Chez toi faire un second voyage :
Mais je prétends sans verbiage
Avec toi conclure un traité.
Du globe appelé sublunaire
Je suis plénipotentiaire,
Par d'illustres fous député,
Et nous pouvons parler d'affaire.
Voici le fait. Certain lutin,
Qui, voyageur très-volontaire,
Sur un beau rayon gris-de-lin
Va galopant dans l'atmosphère,
M'a dit à l'oreille, un matin,

Qu'il te trouve un peu solitaire.
Trop peu de gens meublent ta sphère :
A mon gré ce monde est trop plein,
(Les sots font foule sur la terre)
Et je voudrois avec raison,
Sauf cependant l'avis d'un autre,
Accrocher à ton tourbillon
Ce qui m'a choqué dans le nôtre.
On dit qu'on mène tout à bien
Avec la puissance attractive :
J'aurai besoin de ce moyen
Pour que, sans te frustrer de rien,
Par les airs notre envoi t'arrive.
Mais convenons : je te préviens,
Sans vouloir employer la ruse,
Que sur ce globe je retiens
Tout ce qui l'instruit, ou l'amuse;
Les bons écrits, les jolis riens,
Nos beaux esprits sans insolence,
Nos agréables libertins,
Nos convives sans pétulance,
Quelques-unes de nos catins;
La sagesse, l'étourderie,
Le ton, la grace et les travers
De notre bonne compagnie,
Les grands livres, les petits vers,
Zadig, et l'Encyclopédie;
Nos moralistes consommés,

Nos sylphides aux goûts fragiles,
Bâtissant à nos yeux charmés
Les édifices emplumés
De leurs coiffures volatiles;
Les airs de Gluck et de Floquet;
Les arts, les lois, les ariettes;
Buffon, Jean-Jacques et Gresset;
Nos connoissances, nos bluettes;
Ce qu'on admire et ce qui plaît,
Et les *penseurs*, et les coquettes.
Dût la clause avoir des frondeurs,
En la tenant, fais ton partage.
Attire à toi ces beaux diseurs,
Plaisants surannés d'un autre âge,
Et les martyrs du persiflage,
Dont ils furent les inventeurs;
Ces poètes de fantaisie,
Guerriers, amants, auteurs bénins,
Qui, dans leur noble frénésie,
Font gémir de leurs drames nains
Les tréteaux de la bourgeoisie;
Ces colonels législateurs,
Qui, fiers de leurs doctes prouesses,
Dressent un code pour les mœurs
Dans le boudoir de leurs maîtresses;
Tous ces espiègles clandestins
Dont la muse très-occupée
Fait de petits extraits malins

Pour s'élever à l'épopée;
Ces athlètes infortunés
Qui, se présentant sur l'arène,
De linceuls encapuchonnés,
Risquent au grand jour de la scène
Leurs funèbres colifichets,
Et du noir charbon des Anglois
Ont barbouillé leur Melpomène.
Prends encor, prends, si tu le veux,
Ces Orestes si langoureux,
Aux sens flétris, aux cœurs malades,
Qui, très-passionnés pour eux,
Sont de glace pour leurs Pilades;
Ces bouffons cités et courus,
Qui pensent enchanter la ville,
Et prennent le béguin de Gille
Pour la couronne de Momus.
J'ai lu, dans je ne sais quel sage,
Que chez toi l'on dort sobrement;
Mais fais-y lire quelque ouvrage
De nos Zoïles d'à présent,
On y dormira davantage.
Pour cet effet ils sont divins,
Et tout veut que je t'en réponde.
Un feuillet de ces écrivains
Suffit pour assoupir un monde.
Enfin, si cette offre te plaît,
Élève à toi ces beaux génies

Qui te conviennent tout-à-fait.
Ces peuplades, ces colonies,
Se formeront dans le trajet,
Et c'est un univers tout fait,
Qui dans le tien trop imparfait,
Va fonder des académies.

AUX POÈTES MODERNES.

Amants des Muses, pauvres diables,
Qui courez à la gloire au milieu des sifflets,
Et qui vivez bien misérables
Dans le risible espoir de ne mourir jamais;
Vous arrivez trop tard : Apollon se repose,
Il laisse pendre aux chênes d'Hélicon
Sa vieille couronne de rose.
Dans l'âge heureux de la raison
On n'est plus rien que par la prose.
La rime agonisante a perdu son renom;
Au beau sexe lui-même elle cesse de plaire :
Témoin nos femmes du bon ton.
Un luth galant ne sauroit les distraire.
De la maîtresse de Cléon
J'ai vu gémir la chiffonnière
Sous le grave poids d'un Bacon.
Locke enivre Chloé; Lise la minaudière
Anonne doctement Collins et Warburton,
N'applaudit, n'admire Voltaire
Que quand il explique Newton

Ou raisonne sur la lumière.
Doris raffole de Platon,
Découvre un monde imaginaire,
Avec Descarte habite un tourbillon,
Goûte Tyco-Brahé, veut expliquer la sphère,
Et croiroit déroger en lisant Pavillon.
Qu'êtes-vous devenus, hôtel de Longueville,
Boudoirs de Sceaux, jardins d'Anet?
Les jeux aux vrais talents ouvroient ce triple asyle :
La riante beauté sans orgueil y brilloit,
Et la muse la plus facile
Étoit celle qu'on accueilloit.
Dans un Temple charmant que le goût se rappelle,
Et dont lui seul étoit le dieu,
L'amour avoit une chapelle
Que desservoit le grand-prêtre Chaulieu,
Pontife un peu goutteux, mais célébrant fidèle,
Et digne en tout des prêtresses du lieu.
Là jamais n'entra la sagesse,
A moins qu'elle n'eût pris un hochet à la main,
Et ne semât des fleurs sur le chemin
Qui mène l'homme à la vieillesse.
On n'y disoit pas quatre mots
Sur la cherté des grains ou les effets royaux.
Les ministres régnants, leur faveur, leurs disgraces
Ne venoient point attrister les propos.
En chœur on y buvoit aux graces;
Ou, s'il étoit aimable, on chantoit un héros.

Aujourd'hui, quelle différence!
L'ennui préside à nos repas,
On n'y rit plus, on n'y boit pas,
Mais on disserte, mais on pense;
Des buveurs d'eau la froide engeance
Ose armer Comus d'un compas,
A ses côtés fait asseoir l'abstinence,
Et règle à l'entremets le destin des états.
Et puis, faites des vers! Partout de froids Aristes;
Des gens sobres, des protecteurs!
Citez-moi, s'il vous plaît, deux accidents plus tristes
Que des dîners d'agriculteurs
Et des soupers d'économistes,
J'aime les fous à table, et non pas les docteurs.

AU CHEVALIER DE BONNARD.

Toi qui, pour battre la raison,
Pris les hochets de la folie;
Toi, qui promets à ta patrie
Le philosophique abandon,
Les mœurs, l'aisance et le génie
Du paresseux Anacréon;
J'ai lu vingt fois tes vers aimables :
Par le goût même ils sont polis;
Chapelle en faisoit de semblables.
Je souffre moins, quand je les lis.
Oui, le premier trésor du sage,
Je le sens bien, c'est la santé;
Sans elle il n'est plus de bel âge,
Sans elle adieu la volupté!
Dans un corps que le mal ravage,
En dépit de sa dignité
L'ame joue un sot personnage;
Et l'œil de la divinité
Y cherche à deux fois son image.
Quant à l'amour, ce cher vaurien,
Il fuit les rideaux d'un malade,

Pour aller faire une escapade
Près de ceux qui se portent bien.
Le fripon est toujours le même,
Toujours volage, et sans pitié :
Mais si je m'en vois oublié,
S'il désespère un cœur qui l'aime,
Dépendant sans être lié,
Je foule à mes pieds ses guirlandes,
Et je transporte mes offrandes
Sur les autels de l'amitié.

A M. DE CHAMFORT,

AUTEUR D'UN ÉLOGE DE LA FONTAINE.

Quelque part que soit le bonhomme
(Dieu le sait, moi je n'en sais rien),
Je suis sûr qu'il te veut du bien,
Et qu'il sourit dès qu'on te nomme.
Le voilà ce cher paresseux,
Si négligé pendant sa vie,
Élevant son front radieux
Que couronne une académie!

On sait enfin l'apprécier!
Dans son portrait sa grace éclate,
Et ta louange délicate
Rafraîchit encor son laurier.
Tu nous mets dans la confidence
De ses pacifiques humeurs,
Et nous découvres l'alliance
De ses talents avec ses mœurs.
Très-finement tu nous exposes
Le mystère de ses écrits,
Et les fleurs que tu décomposes
Ne perdent point leur coloris.
Tu nous peins sa philosophie
Qui fut un instinct précieux,
Sa nonchalante bonhomie,
Un sens droit caché sous les jeux,
Une foule de mots heureux
Qui font rire jusqu'à l'envie,
Sa piquante naïveté,
Et sa *simplesse* et sa gaîté,
Et la bêtise du génie.
Du fond des immortels réduits,
A cette heure il te dit peut-être :
Ma foi, je ne croyois pas être
Si grand homme que je le suis.
Quoi, là-haut encore on me cite,
Moi, très-modeste fablier!
Vous venez de m'initier

Dans le secret de mon mérite.
Si c'est un piége qu'on me tend,
C'est avec plaisir que j'y donne.
Dans ce beau portrait qui m'étonne,
L'esprit se montre à chaque instant;
Et je crois, Dieu me le pardonne,
Que mes renards n'en ont pas tant.
Mais où va ma muse infidèle,
Que souvent je suis malgré moi?
Peintre charmant, ce n'est qu'à toi
De faire parler ton modèle.

AUX COMÈTES.

Fuyez, vous qui dans l'épouvante
Faites languir notre univers;
Qui devez bientôt dans les airs,
Crinière éparse et flamboyante,
Croiser vos terribles éclairs.
Dans cette joute peu commune,
Vous allez, dit-on, écorner
Le disque innocent de la lune,
Qui, clouée à sa voûte brune,

Ne pourra point se détourner.
Déja pour elle j'en frissonne :
Elle est là depuis si long-temps !
Pourquoi, désertant votre zone,
Déranger l'astre des amants ?
Et puis, quelle frayeur mortelle,
Lorsque sur nous tombant soudain,
Soit en masse, soit en parcelle,
Elle viendra, sans nul dessein,
Culebuter l'axe voisin
Qui fut favorisé par elle;
Ce globe paisible et serein,
Qui, formé d'eau, d'air et de poudre,
Alloit toujours son petit train,
Malgré quelque choc souterrain,
L'ouragan, les rocs et la foudre.
Couple effrayant, couple fougueux,
Qui, dans les déserts de l'espace,
Laissez au loin courir vos feux,
Cette fois nous ferez-vous grace
De vos épouvantables jeux ?
En traçant votre itinéraire,
Tous les radoteurs calculants
Et tous les aveugles lorgnants,
Épars sur notre fourmilière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très-légère,

Rend un peu de calme à nos sens :
Elle rassure nos enfants,
Nos esprits-forts, nos femmelettes;
Fait qu'on ne croit plus aux lunettes,
A l'astrolabe des savants;
Que l'on rit au nez des prophètes;
Que l'on danse au bruit des volcans,
Et qu'on se moque des comètes.
  Quoi qu'il en soit, d'exterminer
Si vous avez la fantaisie,
L'époque est assez mal choisie.
Pourrez-vous bien vous déchaîner
Contre un monde plein d'harmonie,
Que la saine philosophie
Alloit enfin illuminer;
Où Dieu n'auroit osé tonner,
De peur de l'Encyclopédie?
  Voulez-vous noyer ou brûler,
O comètes impitoyables,
Tant de puissances respectables,
Qui sans vous sauront dépeupler
La terre où vivent leurs semblables?
Témoin ce Salomon du Nord,
Monarque ensemble et philosophe,
Toujours à raison du plus fort
Traitant le pays limitrophe;
Au besoin usant de détour,
Afin de hâter la besogne,

Et pour s'arrondir à son tour,
Posant la griffe du vautour
Sur une part de la Pologne.
Mais, si tout cela ne peut rien,
Que du moins, astres sanguinaires,
Vos chocs respectent le lien
De nos auteurs vivant en frères,
Et les plaisirs et les lumières
Du pacifique citoyen.
Parmi le trouble affreux des sphères,
O ciel! iriez-vous consumer
Tant de richesses littéraires
Si bien faites pour désarmer;
Tant de trésors hebdomadaires,
De petits riens à grands effets,
D'historiettes funéraires,
Des opuscules si parfaits,
Des brochures si nécessaires,
Tous nos drames patibulaires,
Surpris, hélas! en plein succès;
Nos fins libelles, nos pamphlets,
Où s'exhale l'humeur caustique
De tous ces beaux esprits follets
Qui régentent la république?
Le bel ouvrage que voilà!
O désastre! ô douleur trop vive!
Les mondes en tremblent déja :
Mais s'il faut que le coup arrive,

Faites qu'après tout ce train-là,
En moi Deucalion revive,
Et que Zélis soit ma Pyrrha.

A MA MUSE (*).

A MERVEILLE! il faut que j'expie
Tes incartades, tes humeurs!
N'y compte pas, muse étourdie,
Et vas extravaguer ailleurs.
Toi, censurer l'auteur d'Alzire!
Afficher le ton magistral!
En vérité, tu me fais rire
Avec ton bonnet doctoral.
Parcours nos prés et nos bocages;
A l'ombre des myrtes naissants,
Fais jouer les amours volages
Parmi les nymphes de nos champs :
Mais fuis les monts et les orages.
Novice encore et sans soutien,
Prends désormais l'*avis des sages*,
Au lieu de leur donner le tien.

(*) A l'occasion d'une petite pièce intitulée : *Avis aux Sages*, qui avoit déplu à Voltaire.

Peins-tu le dieu de la lumière ?
Ne vois que les brûlants rayons
Qu'il lance en faisceaux sur la terre.
Songe qu'il mûrit les moissons
Par une chaleur salutaire;
Et pardonne à l'astre éclatant,
Qui nous anime et nous éclaire,
De s'éclipser un seul instant.
Allons, répare ton offense.
Le cœur contrit, l'air pénitent,
Cours à Genève en diligence,
Dans le plus simple ajustement.
Aborde en muse bien soumise
Celui que tes traits ont blessé :
Dis-lui sans rire, et l'œil baissé,
Qu'au moins j'ai blâmé ta sottise.
Sois l'écho de mes sentiments;
Qu'il sache combien j'idolâtre
Ses vers, sa prose, ses romans,
Ses histoires et son théâtre,
Ses petits libelles charmants,
Surtout cette gaîté folâtre,
L'effroi des sots et des méchants.
S'il est inflexible pour toi,
Fuis, je t'abjure et t'abandonne;
Reviens encor, s'il te pardonne :
Mais, pour signal, rapporte-moi
Une des fleurs de sa couronne.

A M. DOIGNI.

Deux succès, me dis-tu! seroit-ce une chimère?
Je crois rêver encor : mais c'est toujours un bien.
De nos illusions, ami, ne perdons rien;
Profitons d'un beau songe, et buvons à Glycère.
Quels que soient les retours du volage destin,
Quand on aime et qu'on boit, il est au moins certain
Qu'on n'est pas sifflé du parterre.
Loin de moi l'âpreté d'un censeur ombrageux!
Je parle à l'amitié, j'ai le droit de tout dire.
S'il faut peser ses mots et compasser ses jeux,
Pour rester libre et gai, j'abjure l'art d'écrire.
Mais revenons à tes charmants essais;
Occupons-nous de toi, de tes vers agréables.
Du Pinde, dont la gloire habite les sommets,
Quand tu franchis les hauteurs formidables,
Quel noble espoir t'échauffe, et quels sont tes projets?
Émule ambitieux des maîtres de la scène,
Ces monarques du double mont,
Iras-tu couronner ton front
Du noir cyprès de Melpomène?
Tremble que ses touchants attraits

N'égarent tes talents en séduisant ton ame;
Avant de céder à sa flamme,
Approfondis tous ses secrets.
Vois l'amour, la fureur, la haine,
Vois de nos passions le cortége inhumain
Mettre le poignard dans sa main
Et guider sa marche incertaine.
Son trône, où siége le malheur,
Est suspendu sur un abîme;
Les passions pressent son cœur
Entre le remords et le crime;
On aime la profonde horreur
Que son front ténébreux imprime,
Et, grace à son charme sublime,
Le plaisir naît de la terreur.
Toi, l'aigle du théâtre, ô Corneille, ô grand homme!
Toi qui, d'un vol majestueux
Planant sur les tombeaux de Rome,
Évoquois les mânes fameux;
Sur ton auguste mausolée
La muse verse encor des pleurs;
On a suspendu ses douleurs,
Mais on ne l'a pas consolée.
Qui de nous te suivra dans les plaines de l'air?
Phaéton risqua tout : il fut réduit en poudre,
Et l'oiseau seul de Jupiter
A pu jouer avec la foudre.
Cher Doigni, faveurs pour faveurs,

Bornons plutôt nos vœux à celles de Thalie :
Moins auguste et moins grave, elle en est plus jolie.
Molière eut ses lauriers ; dérobons-lui ses fleurs.
Peins nos femmes de bien, nos sublimes coquettes,
Ayant toujours cinq à six goûts décents,
Nos grands hommes d'état, leur travail aux toilettes,
Nos faux modestes, nos savants,
L'extravagance de nos sages,
Tant d'agréables personnages,
Petits fléaux de mode et doucereux tyrans.
Peins des braves du temps la jactance indiscrète,
Nos prélats étourdis, nos colonels penseurs,
Les prudes, les abbés, et le progrès des mœurs,
Et le déclin de l'ariette.
De ces travaux encor si tu crains le tourment,
Chante l'amour, préfère ses caresses,
Et surtout célèbre gaîment
Les trahisons de tes maîtresses.
L'immortel écrivain, malgré les neuf déesses,
Ne vaut pas le volage amant
Qui goûte cent plaisirs, prodigue cent promesses,
Se moque de son siècle, et jouit du moment.
On lit un poète estimable
Dont les mâles tableaux savent nous occuper :
Mais on vit avec l'homme aimable ;
C'est lui qu'on invite à souper.

A CEUX QUI M'ATTRIBUOIENT

L'ÉPITRE A MARGOT (*).

Autrefois trop gaîment, dit-on,
Dans mes scandaleux opuscules,
J'ai chanté Rosire et Clairon;
Alors j'avois peu de scrupules.
J'ai frondé sur un autre ton
Le philosophique jargon,
Et nos amours-propres crédules,
Et tous nos charmants ridicules,
Dans ce siècle de la raison.
J'ai même, au gré de ma folie,
D'encens présenté quelques grains
A d'assez profanes lutins
Connoissant l'emploi de la vie,
Et presque bonne compagnie,
A force de goûts libertins.
J'ai narré leurs historiettes :
Dans les annales des boudoirs

(*) Cette *Épître à Margot* est de l'auteur du roman des *Liaisons dangereuses*, M. Choderlos de Laclos.

J'ai consigné leurs amourettes.
J'ai conté dans des vers bien noirs
Les jolis tours de nos coquettes;
J'ai peint plus d'un illustre sot,
Tout fier du succès des toilettes;
Mais le vilain nom de Margot
Ne fut jamais sur mes tablettes.
Sans doute, aux immenses atours
De quelque altesse douairière,
Ainsi que Bernard, on préfère
L'étroit corset, les jupons courts
D'une agile et simple bergère,
Croissant sous l'aile des amours,
N'ayant pour dot que l'art de plaire,
Et la fraîcheur de ses beaux jours :
Mais de Margot que peut-on faire?
Par qui ce nom fut-il cité,
Et dans quel bosquet de Cythère
Sera-t-il jamais répété?
Loin de moi les goûts qu'il faut taire.
Je veux pouvoir avec fierté
Avouer celle qui m'est chère,
L'offrir en déesse à la terre,
Dresser un trône à sa beauté,
Et semer de fleurs la fougère
Où lui sourit la volupté.
Mais, dis-tu, Margot est divine;
L'amour même arrangea ses traits.

Eh ! nomme-la Flore ou Corine,
Puis nous croirons à tes portraits.

A UN CENSEUR INDULGENT.

En dépit de vos doux propos,
L'amour-propre n'est point mon guide;
J'ai très-bien vu tous les défauts
De cette pauvre *Adélaïde* (*).
Un drame choquant l'unité,
Culebutant les bienséances,
Doit étourdir la dignité
D'un amateur des vraisemblances.
Vous êtes ému des malheurs,
Du trouble et des remords d'Alise :
Et moi, s'il faut que je le dise,
Je crois qu'en lui donnant des pleurs,
La nation s'est compromise.
Tançons ce public ignorant,
De nouveautés trop idolâtre,
De s'en aller ainsi pleurant
Contre les règles du théâtre.

(*) Tragédie de l'auteur.

Je le sens : mes torts sont affreux
D'autant plus que le goût s'épure,
Et que nos écrivains fameux
Reviennent tous à la nature.
Grace aux critiques aguerris,
Juges profonds, surtout fidèles,
Grace aux poétiques nouvelles
Que proposent nos beaux-esprits,
Vous conviendrez que dans Paris
On voit fourmiller les modèles.
Voilà pourquoi, tels qu'on connoît,
Quoique d'humeur très-pacifique,
Ont foudroyé mon pathétique...
Dont j'attendois un bel effet.
Ce sont là leurs gaîtés sans doute;
Et cependant, pour vivre heureux,
Évitez, s'il se peut, la route
Où l'on est égayé par eux.
Cueillez des roses pour Thémire;
Adressez-lui d'aimables vers;
Célébrez ses jolis travers,
Que fait pardonner son sourire;
A des succès trop incertains
N'immolez point des jours sereins,
Le sommeil, le calme et le rire,
Les seuls vrais trésors des humains.
Mais si votre étoile obstinée
Vous fait suivre de nos travaux

La gloriole infortunée
Que se disputent vingt rivaux;
Bercé par de tristes chimères,
De Melpomène enfant soumis,
Si vous attachez quelque prix
A ses couronnes funéraires,
Gardez-vous de vos chers confrères...
Et même un peu de vos amis.

AU CHEVALIER DE BONNARD.

De Tivoli le possesseur charmant
Pour bien louer te légua ses finesses;
Que je les crains, les vers que tu m'adresses!
Ma vanité vient d'y croire un moment.
Mon front ceignoit la palme du génie,
Que par tes mains le goût venoit m'offrir;
De tes chansons savourant l'harmonie,
Je me laissois doucement pervertir :
Mais je reviens à ma philosophie;
J'allois rêver, tu m'apprends à jouir;
Le vrai triomphe est dans la modestie,
Et l'amour-propre eût gâté mon plaisir.

Va, nous servons sous la même bannière.
Ton compagnon, ton ami, ton égal,
Ainsi que toi, je marche en volontaire.
Briguant tous deux, dans une aimable guerre,
Le prix du cirque et les profits du bal,
Le grave honneur qui naît d'un madrigal,
Et du plaisir la cocarde légère,
On nous a vus aller tant bien que mal
De Gnide au Pinde, et du Pinde à Cythère.
C'est à Ferney qu'est notre général,
En cheveux blancs, professant l'art de plaire;
Il a vieilli sans maître et sans rival.
Franchit qui peut ce roc, où Mnémosine
Brave la foudre à l'ombre du laurier!
Pour nous, jouant sous l'humble coudrier,
Cueillons des fleurs au bas de la colline.
L'envie alors pourra nous oublier.

Songeons, ami, que les jeux du bel âge
Sont emportés sur les ailes des vents;
L'automne est froid, c'est la saison du sage:
Les fous heureux sont tous dans leur printemps.
Je m'aperçois que le mien déménage,
Et je voudrois saisir, à son passage,
Son dernier myrte et ses derniers instants.
Il s'est enfui, le temps des deux maîtresses!
Sensible et douce, une me reste encor,
Et mon désir se borne à ses caresses:
Deux sont un bien; mais une est un trésor.

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

LE SECRET DE L'ÉDUCATION.

Une bonne, une tante, une mère est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher :
La leçon instruit mieux, quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une nièce habitoit.
La nièce avoit seize ans, beaux yeux, joli corsage,
Et déja même on la citoit
Pour la Psyché du voisinage.
Mais avec les attraits qui parent le bel âge
Elle en avoit tous les défauts.
Elle couroit, alloit, parloit mal à propos,
Et se coiffoit à triple étage,
Et détestoit les plus légers travaux.
Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage;
Les épouseurs surtout se tenoient clos.
Joignez à cette humeur volage et peu flexible
La curiosité la plus incorrigible.
Elle vouloit tout voir, tout épier :

Personne ne savoit mieux qu'elle,
Et l'historiette nouvelle,
Et la chronique du quartier.
Son intelligente tutrice,
Quoique cherchant à la flatter,
Reconnut en elle ce vice,
Et résolut d'en profiter.
Dans une chambre solitaire
Un jour elle s'enferme, et fait sonner ses clés.
Les désirs curieux à ce bruit éveillés,
La belle de trotter, comme à son ordinaire,
Se suspendant sur la pointe des pieds.
La voilà qui s'attache au trou de la serrure;
Elle contraint ses moindres mouvements;
L'oreille est aux aguets, les yeux sont plus ardents,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on? la tante à genoux,
Et s'écriant, d'un ton sensible et doux:
Toi qui changes les cœurs, Dieu, permets que ma nièce
Agisse si bien désormais,
Qu'elle mérite la tendresse
De ce mortel charmant qui l'aime avec excès,
Se cache par délicatesse,
Et m'a fait signer la promesse
De seconder ses vœux secrets.
Se doutant bien qu'elle étoit écoutée,
Elle poursuit: O ciel! dans tous les temps,
Puisse-t-elle se voir chérie et respectée!

Qu'elle soit mère, un jour, de vertueux enfants;
Et que son jeune époux, dans un nœud légitime,
Goûtant les charmes du retour,
Affermisse encor par l'estime
Les tendres chaînes de l'amour!...
Sa pupille se trouble, et jure d'être sage.
De transports inconnus son cœur est agité,
Des pleurs inondent son visage;
Elle fuit; le coup est porté.
De ses cheveux adieu tout l'édifice,
Une coiffe modeste en cache la beauté;
Elle plaira sans artifice.
Plus simple, elle en a plus d'appas.
Déja la réforme est sentie.
Notre nouvelle convertie
Fait rêver les plus délicats;
Puis les adorateurs d'accourir sur ses pas,
Aujourd'hui quinze, demain trente;
Et la nièce bientôt, grace à son changement,
Voit se réaliser l'amant
Qu'avoit imaginé la tante.

Ma fable enferme plus d'un sens.
Vous, qui conduisez la jeunesse,
N'employez pas les moyens violents;
La douceur est souvent l'arme de la sagesse.
Un mot encor : cultiver des talents,
Diriger des vertus, c'est l'art des plus novices;

Et les instituteurs savants
Corrigent leur élève en dirigeant ses vices.

FABLE II.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE CHAT.

Un fermier prenoit son repas.
Autour de sa table rustique,
Rôde son chien nommé Mouflas,
Son favori, son confident unique,
Écartant du banquet le plus maigre des chats,
Comme aussi le plus famélique.
L'un, en grognant, ronge des os,
Happe un croupion, lèche une assiette.
C'est tous les jours chère complète;
Bref on lui choisit ces morceaux.
L'autre, affectant une humble contenance,
Conforme, hélas! à son malheur,
Dérobe à peine une courte pitance,
Puis est chassé comme un voleur.
A la fin il parle à son maître:

Pourquoi me nourrir mal, quand je me conduis bien ?
Mouflas a tout, Grippeminaud n'a rien.
Un chat moins timoré s'en vengeroit peut-être;
Mais je suis patient un peu plus que ton chien :
Je te sers mieux que lui, malgré tes injustices.
Hypocrite, dit le fermier,
A ceux d'un chien peux-tu comparer tes services?
Le mien a tous mes goûts, et suit tous mes caprices.
Dans les champs vais-je m'égayer ?
Mouflas, avant-garde fidèle,
Sur mes pas chasse le gibier,
Et des barbets est le modèle.
Faut-il traverser un étang,
Pour atteindre l'oiseau sauvage?
Vite mon chien est à la nage,
Et me le rapporte à l'instant.
Si tu veux des faits plus utiles,
N'est-ce pas lui dont le secours
Des fripons défend ces asyles ?
Il m'assure des nuits tranquilles,
Et fait le charme de mes jours.
Puisque j'ai dû te rendre compte,
Voilà pourquoi tu m'as vu le choyer.
Toi, fuis de ma présence, et va mourir de honte
Sur la paille de mon grenier.
Il obéit; mais le drôle, en silence,
Garde le souvenir d'un si dur traitement,
Et va méditer sa vengeance.

Elle ne tarda pas; nous allons voir comment.
Sans qu'on lise rien sur sa mine,
Il cesse en tapinois de faire son métier.
Il rêve sur un toit, et dort dans un panier,
Ou végète dans la cuisine.
Il mange encor quelques oiseaux,
Mais par distraction... sa griffe est sous l'hermine:
Tel fut Achille oisif dans ses vaisseaux.
Arrivent les effets, et son plaisir commence.
Débarrassés de leur fléau,
Depuis dix jours les rats sont en vacance.
Ils vont du grenier au caveau;
Pour rapiner ils se divisent;
L'un monte au croc, où pend du lard nouveau;
D'autres au moulin s'introduisent,
Et s'enfarinent le museau;
Et Grippeminaud de sourire,
Enveloppé dans son manteau.
Il n'auroit pas, pour un empire,
Croqué le moindre souriceau.
Le maître, enflammé de colère,
Trop tard s'aperçoit du dégât.
Il voit qu'un chien n'est pas seul nécessaire,
Et qu'un fermier a besoin de son chat.

Payer les actions d'éclat,
C'est une dette, et c'est une justice;
Mais des petits dépriser le service,
C'est faire un larcin à l'état.

FABLE III.

LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

Mère tendre, épouse fidèle,
Une colombe, en couvant ses petits,
Leur roucouloit ces mots : Paix donc, paix, mes amis.
Pourquoi gémir, battre de l'aile ?
Votre père va revenir,
Guidé par l'amour et le zèle ;
Et dans mon sein je vais tous vous unir.
S'il vient de ce côté, prenez une autre route,
Impitoyables oiseleurs !
Ah ! fuyez, oiseaux ravisseurs ;
Il vous affronte, et moi, je vous redoute,
Je frémis... Dieu plein de bonté,
A qui les pigeons obéissent,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
La plus pure félicité ?
Un moineau, par hasard, écoutoit l'indiscrète ;
C'est un moineau de cour, gai, frivole, étourdi ;
Scrupuleux sur le ton, choisissant sa retraite
Sous les bosquets de Chantilli,

Et faisant, selon l'étiquette,
Tous les voyages de Marli.
En minaudant il aborde la belle :
A quoi vous servent tant d'appas ?
Lui dit-il : la dupe est nouvelle ;
Sans cesse des erreurs et d'ennuyeux hélas !
D'un ménage bourgeois essuyer l'embarras,
Et s'enterrer en épouse fidèle !
La sotte chose, et le vilain tracas !
Si de ces soins si doux vous faites peu de cas,
Dit la colombe, au moins laissez-les prendre aux autres.
Ces amusements sont les nôtres,
Ils nous suivent jusqu'au trépas ;
Ils sont plus vrais et plus vifs que les vôtres.
Vous aimez-vous long-temps ? — Ce que dure un desir.
Vers le bonheur poussé par la folie,
On se rencontre, et bien fou qui se lie.
Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. —
Ce que j'ai craint, votre discours l'atteste :
Apparemment vous n'avez point d'amis ? —
Quelques sociétés. — Nul soin de vos petits ? —
Nous les faisons,... et nous moquons du reste. —
Rebut de la nature, opprobre de l'amour,
Dans quel abîme affreux ton ivresse te jette !
Éprouvant le remords et l'ennui tour-à-tour,
Si la disgrace vient un jour,
Qui te suivra dans ta retraite ?
Quand les cieux couverts de frimas

Reprendront un aspect plus sombre
Tu verras passer comme une ombre
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas.
Aucun ami qui te console,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible et frivole,
Ce triste cœur incapable d'aimer.
Point d'épouse, dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein;
Et point d'oiseaux jaseurs, dont le folâtre essaim
Par les jeux de l'enfance amuse ta vieillesse.
Au creux de quelque roche, à toi-même borné,
Ne possédant rien sur la terre,
Loin du bonheur, tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire,
Pour y périr abandonné.

Vous qui du sentiment dédaignez les foiblesses,
Votre courage est-il bien affermi?
Cent fois trompé, vous aurez cent maîtresses;
Mais vous mourrez sans un ami.

FABLE IV.

LE MARCHAND, LE CHEVAL ET LE SINGE.

Certain marchand voyageoit d'ordinaire
Avec son singe et son cheval;
Chacun voyage à sa manière.
Pour sa monture il étoit fort brutal,
Chiche encor plus; peu de foin, moins d'avoine,
C'est le loyer de l'utile animal,
Et force coups, voilà son patrimoine.
Cependant il alloit toujours;
Depuis deux ans il servoit un tel maître,
Et pendant ces deux ans il n'eut pas deux beaux jours:
Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trottoit humblement.
Dès qu'il avoit fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes:
Ne pouvoit-on l'avertir autrement?
Pour le singe, il a tout, gimblettes et caresses.
Aussi fait-il cent tours divertissants,
Et les plus gentilles prouesses,
Surtout la grimace aux passants.
S'il attrape une orange, il se creuse une toque

Avec la peau, puis dévore le fruit;
Il tire adroitement un marron de sa coque,
Et se gratte la fesse en grugeant un biscuit.
A tout cela son maître l'enhardit.
Le singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise à sa façon les poils de sa perruque.
Plus il en fait, et plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage.
A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-dispos, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagage.
Vis-à-vis d'un fossé, qu'il auroit pu franchir,
Son rossinante exprès s'arrête.
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moyen d'en sortir:
Il est trouvé; son vilain maître,
Scrupuleusement dépouillé,
Par les brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paroître;
A son cheval lui-même il auroit fait pitié.
Sans or, sans habits et sans linge,
De tout ce qu'il avoit il n'a plus que son singe,
Plus gambadant, et plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige et m'importune.
Va-t'en, misérable farceur.
Un histrion, pour l'infortune,
Est un mauvais consolateur.
De tes mines j'ai bien affaire!

Qu'un singe est un sot animal !
Eh ! que n'ai-je encor mon cheval !...
Quitte à te voir dans la rivière.

Mon but, on l'aperçoit sans être bien expert.
Maîtres ingrats, vous êtes sans excuse.
Distinguons l'homme qui nous sert,
Du vil bouffon qui nous amuse.

FABLE V.

LE SERPENT ET LA COLONNE.

Un serpent des plus étourdis
Sous le parvis d'un temple insulte une colonne;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
Il est temps, dit-il, qu'on t'abatte,
Que de ton faste antique on délivre les airs.
En même temps jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlate.
Il s'enfle, il se courrouce, il vomit son poison;
Et dans l'accès de sa rage inutile,

Va contre le marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.
Un passant qui survient coupe en deux le reptile,
Qui, dans l'instant détaché du fronton,
Ensanglante le péristyle,
S'agite, et rampe encor sur son double tronçon :
Mais, malgré ses efforts, la force l'abandonne;
Sa crête, qui pâlit, veut en vain se dresser;
Il meurt au bas de la colonne
Qu'il s'efforçoit de renverser.

FABLE VI.

LE MERLE ET LE VER-LUISANT.

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver-luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil, en se considérant.
Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi;
Des insectes je suis le roi :

Eh! qui d'entre eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?
Est-ce l'active abeille, ou la sobre fourmi?
Ces orbes éclatants qui versent la lumière,
Pour briller empruntent mes feux;
Et l'astre qu'adore la terre,
N'est que le ver-luisant des cieux.
Comme il parloit, d'une branche voisine
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte!... Moins lumineux,
Tu pourrois vivre, enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

FABLE VII.

LE BUREAU ET LA TOILETTE.

Dans le magasin d'un Persan
Qui brocantoit dans toute la Syrie,
Une toilette fort jolie,

Quoiqu'elle parlât musulman,
Se trouvoit, par hasard, près d'un bureau sévère,
Meuble autrefois d'un membre du divan,
D'un apôtre de l'Alcoran,
Turc, s'il en fut, et Turc atrabilaire.
Pour m'approcher, sais-tu bien qui je suis?
Dit-il bientôt à sa voisine :
Dans les états tout s'achemine
A l'aide de mon noir tapis.
Je suis un très-grand politique;
Sans moi, point de contrats; sans moi, plus de traités.
Les actes importants me sont tous présentés;
J'ai la confiance publique.
Pédant, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton !
Dit la toilette; écoute, et lutte, si tu l'oses :
J'habitois le sérail dans ma jeune saison;
Tu jugeois les effets, j'apercevois les causes.
Par un seul mot, si tu sais voir,
Tu verras quel est mon mérite :
J'ai, pendant plus d'un an, soutenu le miroir
D'une sultane favorite.
Disgrace, entreprise, faveur,
J'épiois tout dans son principe.
Plus d'une fois le grand-seigneur
A mes côtés fuma sa pipe.
Le cadi fut biffé tout net;
Ce juge avoit trop de lumières.
Mahmoud faisoit bien le sorbet,

On le fit chef des janissaires.
Certain bacha fut empalé,
Pour un rêve de la sultane.
Traité par elle de profane,
Un derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement;
Enfin le sort de la Syrie
Et de tout l'empire ottoman,
Dépendoit d'une bouderie,
D'un œil battu, de l'humeur du moment,
Ou quelquefois d'une insomnie.
J'ai... La porte s'ouvrit; elle n'acheva pas.
Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les toilettes...
Et nous saurons le secret des états.

FABLE VIII.

L'ILLUSTRE MORT.

Un philosophe, un sage, un demi-dieu,
Un Archimède, arpenteur de la sphère,
Hors lui n'estimant rien, n'aimant rien sur la terre,
Fou de calculs, faisant du reste un jeu,
Mourut, un beau matin, comme un homme ordinaire.
Le même jour, un bourgeois expira,
Homme obscur, de l'algèbre ignorant le mystère,
Mais bienfaisant, humain, modeste, et cætera.
A peine mon savant dans le royaume sombre
Eut essayé les premiers pas,
Qu'on lâche vite après son ombre
Tous ces prôneurs des gens qui descendent là-bas;
J'entends ces orateurs sonores,
Ces panégyristes pompeux,
Qui, prodigues de métaphores,
A l'abri du héros n'écrivent que pour eux,
Vous chargent les tombeaux de leurs fleurs inodores,
Et s'épuisant en tristes lieux communs,
Endorment les vivants, pour fêter les défunts.
On veut les lire ou les entendre.

L'illustre mort, comme Euclide cité,
De personne n'est regretté;
Mais d'un encens exquis on régale sa cendre;
Et le voilà chanté, préconisé, prôné,
Gisant en mort bien conditionné.
Du bourgeois, pas un mot; muette est l'éloquence.
Eh ! direz-vous, voilà donc tout le prix
De ses vertus et de sa bienfaisance !
Ah ! ne le plaignez point; il eut sa récompense...
Il fut pleuré de ses amis.

Que m'importe qu'on me célèbre,
Quand j'aurai succombé sous la commune loi ?
La douleur qu'on laisse après soi
Vaut mieux qu'une oraison funèbre.

FABLE IX.

L'HUÎTRE ET L'HOMME.

L'HOMME.

Qu'entends-je ? une huître qui raisonne !

L'HUÎTRE.

Que trouves-tu là qui t'étonne ?

Apprends que dans cette prison
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chacun de nous a sa raison,
Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre univers,
Quels sont tes droits? produis tes titres:
Ne suis-je pas le roi des mers?

L'HUÎTRE.

Non... pas même le roi des huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence! je m'y perds.

L'HUÎTRE.

Tous les êtres de mon espèce,
Dans le royaume des requins,
Vivent en vrais républicains:
Ils ont leur sens et leur adresse,
Et leurs plaisirs, et leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du soleil hument les rayons,
Sans rien demander aux poissons
Qui les effacent par la taille,
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement! raisonnons ensemble.
J'ai des principes d'équité;
Mais si tu me contredis, tremble.

L'HUÎTRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME.

Plus je me considère,
Plus il me paroît assuré
Que rien, dans la nature entière,
Ne sauroit m'être comparé.

L'HUÎTRE.

Eh ! la preuve ?

L'HOMME.

Je pense et j'aime.

L'HUÎTRE.

Mais les poissons aiment aussi,
Et je suis fort tendre moi-même.
S'il s'en trouvoit un seul ici
Rebelle à cette loi suprême,
Sa race s'anéantiroit ;
Et bornant par-là sa puissance,
Des mondes le moteur secret
Auroit manqué d'intelligence.

L'HOMME.

Oh ! la tête va m'en tourner ;
Encor de la philosophie !
Mais, dis-moi : qui donc, je te prie,
S'avisa de t'endoctriner ?

L'HUÎTRE.

La nature. Je suis fort vieille ;

J'ai vu plus de deux mille fois
Du dieu du jour l'aube vermeille
Se lever pour dorer mes toits.
Dans la solitude que j'aime,
Souvent je cause avec moi-même;
Je me plais dans cet entretien,
Et tellement je m'évertue,
Je sais tant, que j'en suis venue
A savoir que je ne sais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne sais donc pas, comme nous,
Ce que pèse l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment, aux plaines éthérées,
Se forment l'orage et les vents,
L'attraction des éléments,
Et le prodige des marées?

L'HUÎTRE.

Moi, je sais que j'ai des besoins,
Et que je dois les satisfaire;
Je borne à cela tous mes soins.
Que l'eau soit pesante ou légère,
Autour de mon rocher natal
Que les vents soufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guère.
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en huître pensante,

J'oppose de fermes remparts
A la vague la plus bruyante...
Je brave ce tumulte affreux;
Et, philosophes que nous sommes,
Nous ne craignons rien, sous les cieux,
Hormis les crabes et les hommes.

L'HOMME.

Ce mot sert à te condamner:
L'effroi même que je t'inspire
Prouve mon droit de gouverner,
Et te soumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort;
Une huître est toujours dans son tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUÎTRE.

Oh! ceci me paroît subtil:
Ce droit du plus fort, quel est-il?

L'HOMME.

C'est... la question est étrange!
C'est...

L'HUÎTRE.

Quoi?

L'HOMME.

C'est... mais je suis trop bon!

L'HUÎTRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.

FABLE X.

LE LUSTRE ET LA LAMPE.

Auprès d'une lampe enfumée,
Un lustre fort brillant, mais tant soit peu brutal,
Faisant sonner ses boules de cristal,
Déployoit sa splendeur, vantoit sa renommée.
Peu faite au ton d'un tel voisin,
L'autre bien modeste, au contraire,
Dans un petit coin noir se tapit, mais en vain;
Pour échapper elle a beau faire.
Va-t'en, fuis; tu me fais horreur,
Dit mon fat à l'humble veilleuse:
Comment oses-tu, malheureuse,
Paroître aux pieds de ma grandeur?
Vois-tu jaillir mes étincelles?
On attache mes diamants
Aux lambris fastueux des belles;
Et chacun de mes mouvements
Semble suspendre au-dessus d'elles
Des feux et des astres mouvants.
Parmi les guirlandes de Flore
J'orne les fêtes des amants:

Je préside aux enchantements
De Comus ou de Terpsichore,
Et trompe la marche du temps.
La lampe lui répond : Après tant de merveilles,
Quels titres vous citer ? vous seul les avez tous :
Je n'ai jamais brillé pour vos aimables fous ;
Mais j'éclairai les doctes veilles
Des Racines et des Corneilles :
On donne un bal sans moi ; *le Cid* s'est fait sans vous.

FABLE XI.

LA BONNE BREBIS.

En butte à la fureur des autres animaux,
La brebis, surmontant sa crainte,
A Jupiter porta sa plainte,
Le pria de l'entendre et de finir ses maux.
Le dieu, par ce discours, la flatte et la rassure :
Contre tes ennemis j'aurois dû mieux t'armer.
Je le vois, bonne créature,
On opprime souvent ceux qu'on devroit aimer :
Mais réparons. Souhaite une défense,

Et je souscris soudain à tes désirs prudents :
Veux-tu des griffes ou des dents ? —
Moi ! j'aurois quelque ressemblance
Avec ces animaux qui dévorent les gens ! —
Faut-il de noirs venins infecter ton haleine ? —
Ah, dieu ! j'exciterois la terreur et la haine :
On a tant d'effroi des serpents ! —
Aimerois-tu donc mieux des cornes à la tête ? —
Le bouc en a, le bouc est trop hargneux ;
Son arme apparemment l'empêche d'être honnête :
Rien de commun entre nous deux. —
Chaque mot que tu dis redouble ma surprise ;
De ta douceur enfin songe à te départir.
Si tu ne veux pas qu'on te nuise,
A nuire un peu toi-même il faut bien consentir. —
Que je nuise ? qui, moi, mon père ?
Combien j'expîrois vos bontés !
Ah ! laissez-moi mon caractère :
Mon cœur répugne aux cruautés,
Et j'aime mieux les souffrir que d'en faire.

FABLE XII.

LE JET-D'EAU ET LE RÉSERVOIR.

Dans un parc dessiné d'après les meilleurs plans,
Un jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage,
Et retomboit, à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulants.
Notre jet-d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage.
(On a vu de tout temps les sots se prévaloir.)
Il insulte, dans son langage,
L'onde obscure du réservoir
Qui fournissoit à tout son étalage.
Vois, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue :
Vois ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,
Et que j'oppose aux rayons du soleil.
A quoi sers-tu, misérable eau dormante ?
Quand je m'élève aux cieux, dans l'ombre tu croupis :
Ton voisinage me tourmente,
Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.
Comme il parloit, un des canaux se brise :
Au fond du réservoir il s'entr'ouvre un chemin,
Et soudain

L'onde sourdit, décroît, coule et s'épuise.
Vous eussiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes disparoître,
Et les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à se connoître:
Il baisse, il tombe, il ne peut plus aller,
Il est à sec. Vous devinez peut-être
De ma fable quel est le sens:
Appauvrissez le peuple, adieu l'éclat des grands.

FABLE XIII.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

Le calife Almalek, conquérant plein d'orgueil,
Du sultan Amurat avoit défait l'armée.
Ivre de ses succès et de sa renommée,
Il portoit en tous lieux le ravage et le deuil;
Et sous une vaine fumée,
Les volages destins lui cachoient son écueil.
Au palais du vaincu fièrement il s'avance,
Accompagné de captifs dans les pleurs,
De soldats et de chefs, et surtout de flatteurs:

Ce mortel teint de sang est un dieu qu'on encense.
Un vieux mage, courbé sous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance,
Parmi ces lâches courtisans
Gardoit le plus morne silence;
Et ses yeux, cavés par le temps,
D'Almalek entouré de fourbes caressants,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le tyran l'aperçoit; et las de sa constance:
Mon triomphe, dit-il, semble peu t'émouvoir;
Toi, dont on m'a vanté la longue expérience,
Comment n'as-tu pas su prévoir
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance?
Regarde; le reconnois-tu?...
(Au même instant on apporte sa tête.)
Oui, répond le vieillard, sans paroître abattu;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
J'ai vu dans ce palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame,
Celle de ce vainqueur au sultan Abdérame
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter;
Celle enfin d'Abdérame, ici, sous ce dais même,
Amurat immolé par ton ordre suprême,
Toute sanglante encor, se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyants, que son cœur interprète,
Le calife pâlit, et le mage se tait.
Almalek, pénétré d'une terreur secrète,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait:

Le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet,
Il erre tristement dans sa vaste retraite.
Croyant du sort anéantir l'arrêt,
Il fit expirer le prophète;
Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.

FABLE XIV.

L'OR ET LE FER.

Un lingot d'or, mais lingot d'importance,
Près d'un morceau de fer par hasard se trouvoit;
Et son compagnon, qu'il bravoit,
Gardoit un modeste silence.
Quel caprice, dit le premier
Avec un ton plein d'insolence,
A donc pu nous associer,
Toi vil métal, et moi que partout on encense?
Quand je parois, tu devrois te cacher.
J'anime et gouverne le monde :
Dans les obscurs filons de la mine profonde
Le soleil me mûrit; l'homme vient m'y chercher.
Au fond d'un noir réduit Danaé se lamente;

Acrise à tous les yeux dérobe ce trésor :
Jupiter tombe en gouttes d'or,
Et sous cet or fluide il obtient son amante.
Les mystères sacrés par moi n'étoient qu'un jeu;
Les druides souvent m'ont reconnu pour maître;
En fascinant les yeux du prêtre,
Je dictois l'oracle du dieu.
Que peux-tu m'opposer? Le meurtre, le ravage,
La guerre aux bras sanglants, et dont tu sers la rage...
Je ne me vante point, répond l'humble métal;
Demande aux laboureurs le bien que je puis faire.
De l'homme, il est trop vrai, l'égarement fatal
Me façonne en poignard, me forge en cimeterre:
Mais, malgré cet abus, ta morgue et mes affronts,
Aux mortels, plus que moi, tu fus toujours contraire.
Je les détruis... tu les corromps.

FABLE XV.

LE NAIN D'ATHÈNES.

A la fin d'un banquet céleste,
Minerve un jour étoit de belle humeur.
Son teint sembloit plus vif, et son propos plus leste.
Momus avoit caché son gantelet vainqueur,
Son héroïque armure, et sa lance funeste;
Vulcain déraisonnoit, on me croira de reste,
Et la grave Pallas rioit d'assez bon cœur.
Des dieux la maligne officière
Entretenoit ce joli ton,
Et tant de fois pencha l'aiguière,
Que tout bientôt fut de saison;
Car les dieux ont cela de bon,
Que, grace au nectar salutaire,
Ils perdent parfois la raison;
Et c'est, dans leur condition,
Tout ce qu'ils ont de mieux à faire.
Quoi qu'il en soit, de discours en discours,
Aux Athéniens on arrive.
Minerve dit : Je les aime toujours,
J'en atteste l'arbuste à qui l'on doit l'olive.

Ils sont ingénieux, ils chérissent les arts,
Et l'active industrie embellit leurs remparts.
Mais ils sont orgueilleux, et j'abhorre ce vice;
Dans leur premier chaos il peut les replonger:
Il faut que, pour les corriger,
Je m'avise d'un artifice.
Elle dit, se lève, et soudain
De son talon s'élance un nain.
Malgré sa petite stature,
A peine éclos, notre bambin
Nargue la déesse et Jupin,
Par la fierté de son allure.
Il est présomptueux et vain.
C'étoit mon but, dit la déesse.
Sans préjudice pour l'espèce,
Il faut en faire un écrivain.
On vous le jette dans Athènes,
Bien ridicule, bien gourmé,
Au chant défiant les sirènes,
Et de gloriole affamé.
Quelques succès l'enflent encore;
N'ayant plus ni pudeur ni frein,
Il prit querelle, un beau matin,
Avec le chien de Pythagore,
Chien philosophe, plein de sens,
Armé, dit-on, jusques aux dents,
Des bons principes de son maître,
Et distinguant les vrais savants

D'avec les sots qui croyoient l'être.
Après ce burlesque accident,
Le voilà chu de l'empyrée :
Mais bientôt au port de Pirée
On vit débarquer un géant.
Le peuple y court : d'une ardeur curieuse,
On voit aussi trotter mon nain.
Dans la foule tumultueuse
Il se glisse et s'ouvre un chemin.
Près du colosse altier, de l'œil il le mesure,
Lui grimpe à la cheville, et d'efforts en efforts,
Parvenant au quart de son corps,
S'accroche aux plis de sa ceinture.
Plus que jamais enorgueilli,
Il menace, il outrage, il raille
Tout ce qu'à peine il voit sous lui,
Et déja mesure sa taille
A la hauteur de son appui.
Plus on est élevé, plus prochaine est la chute :
Le géant éternue, et le nain culebute,
Honni, sifflé, mais n'en valant pas mieux.
Pallas ainsi triomphe, et son vœu s'exécute.
La vanité punie est vile à tous les yeux.
Le peuple réfléchit, son humeur est changée.
Plus modeste, il fut plus heureux ;
Et dans Athènes corrigée,
Hors quelques sots, on vit peu d'orgueilleux.

FABLE XVI ET DERNIÈRE.

LE CONQUÉRANT ET LE PASTEUR.

Qu'il est dans une erreur profonde,
Le mortel jeté hors de soi,
Qui, précédé par le deuil et l'effroi,
Se plaît à ravager le monde!
Cent trônes à ce prix ne me tenteroient pas.
Des cyprès éternels ombragent sa victoire;
Et le fantôme de sa gloire
Traîne après lui les horreurs du trépas.
Son ame aride est insensible
A l'amitié si douce en ses épanchements;
Et s'il a quelques jours brillants,
Il n'en a point un seul paisible.
Eh! peut-il être une beauté
Qui lui permette une caresse?
Il met l'amour en fuite, il glace la tendresse,
Et fait frémir la volupté.
Le malheureux! combien je lui préfère
L'homme borné dans ses desirs,
L'homme champêtre et solitaire,
Dans un cœur sans remords puisant de vrais plaisirs!

Sa bergère naïve et tous les jours plus belle
L'égale aux dieux dans ses embrassements :
Jaloux de préparer ses simples ornements,
D'une main pure il va cueillir pour elle
Les premières fleurs du printemps :
Il vit heureux et meurt fidèle....
Mais je m'égare en traçant ces tableaux ;
Oublions un instant le charme que j'y trouve.
Ce que je dis, il faut que je le prouve,
Et je reviens à mon héros.
Le chef d'une nombreuse armée
Traversoit avec ses soldats
Une plaine au loin parfumée
Et de fleurs et de fruits renversés sous leurs pas.
Alors le dieu de la lumière
Armoit son front de traits plus éclatants ;
Ses feux que réfléchit l'acier du cimeterre,
L'or des habits, des panaches flottants,
Sembloient multiplier les soleils sur la terre,
Faisoient étinceler les champs,
Et s'y mêloient à des flots de poussière.
Au milieu de ces tourbillons,
Le triste conquérant s'avance,
Accablé de soucis profonds,
Et recueilli dans un morne silence.
L'ambition, la haine, la vengeance
Fermentent dans ce cœur flétri,
Toujours blessé, jamais guéri :

Il s'abreuve de sang, et sa soif recommence.
Entouré de trésors, que son œil ne voit pas,
Tandis qu'il rouloit dans sa tête
De grands desseins, des projets de conquête,
Et d'illustres assassinats,
Il aperçoit au pied d'un hêtre
Dont une onde courante entretient la fraîcheur,
Nonchalamment assis un tranquille pasteur,
Animant sous ses doigts une flûte champêtre,
Et peignant sur son front le calme de son cœur.
A ce tableau, l'ambitieux soupire :
Dans le fond de son ame il sent un vide affreux;
Et le ciel, dont la voix daigne en secret l'instruire,
Punit l'infortuné par l'aspect d'un heureux.
Viens, lui dit-il, ose me suivre.
Pourquoi languir dans un honteux repos?
C'est pour la gloire qu'il faut vivre.
Les lauriers avec moi sont le prix des travaux.
Moi, répond-il, moi, quitter ces troupeaux,
Et ces champs paternels, et l'air que je respire!
Vois-tu ces prés, ces bois et ces ruisseaux?
Regarde ce ciel pur, entends ce doux zéphire,
Tempérant les étés sous nos sombres berceaux:
Voilà mes biens, ils doivent me suffire;
Et ce toit où je dors au murmure des eaux,
Couvert de chaume, est plus que ton empire.
Avec ma flûte et ma Chloé,
Jamais l'ennui ne m'y tourmente.

J'y fais l'amour ou je le chante;
Et voilà le jour employé.
Puis, reprenant son flageolet rustique,
Il poursuit l'air qu'il avoit commencé;
Et le conquérant plus sensé,
L'œil ténébreux, le front mélancolique,
Disoit, en s'éloignant : Le songe est éclipsé.
Je n'aurai donc passé ma vie
A conquérir, à ravager,
Que pour venir porter envie
Au sort paisible d'un berger !

POÉSIES

DIVERSES.

POÉSIES
DIVERSES.

MA PHILOSOPHIE.

C'EST trop ! haïsse qui voudra :
Pour moi j'en ai ma suffisance.
Vous tous, cerbères de la France,
Aboyez tant qu'il vous plaira,
Et mordez-vous à toute outrance :
Cette poétique licence
Jamais jusqu'à moi ne viendra ;
Et la lice se fermera
Avant que j'entre en concurrence.
Pauvres Muses, que je vous plains !
Les teintes sombres de la haine
Ont noirci votre eau d'Hippocrène,
L'aconit croît dans vos jardins :
Votre art n'a plus rien qui me tente.
J'aime mieux un cultivateur

Qui, près de sa fille innocente,
Suit de ses bœufs la marche lente,
Et me nourrit par son labeur,
Que cette engeance infortunée
De sots, par d'autres enhardis,
Qui rimaillent dans leur taudis,
Et meurent, l'ame gangrenée
De fiel, de misère et d'ennuis,
En maudissant leur destinée.
Passons vite... Ciel ! que j'en veux
A ma janséniste de tante !
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditois un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste,
Que n'ai-je encor la soubreveste,
Et le coursier gris-pommelé !
Héros que Vénus favorise,
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous règnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour et l'honneur,
Du corps, je crois, sont la devise.
Ma vieille tante s'en moqua;
Ces noms lui causoient la migraine :
Elle eût donné, sans nulle peine,
Toute la gloire de Turenne,

Pour un grain de café-moka.
Après mainte et mainte neuvaine,
De par Quesnel on me damna,
Comme Escobar et Molina;
Et, qui pis est, on m'ennuya.
Je me dépitois dans ma chaîne;
Je n'y tins point... Avec regrets
Je quittai l'école guerrière.
Adieu mes belliqueux projets!
Adieu la palme militaire,
Et mes combats et mes succès!
Force invisible! ô Providence!
Quels sont tes décrets absolus?
Peut-être, sans Jansénius,
J'eusse été maréchal de France.
Tous mes beaux rêves disparus,
L'ame vide et désoccupée,
Je reportois un œil confus
Sur toute ma gloire échappée.
Mes vœux flottoient irrésolus.
L'Amour, sous les traits de Glycère,
Cherchoit en vain à m'enrôler
Dans la milice de sa mère;
Je voulois une autre chimère,
Qui mieux que lui sût consoler.
Des camps transfuge involontaire,
L'honneur encor me rappeloit;
Le myrte ne me flattoit guère,

C'est un laurier qu'il me falloit.
Tout-à-coup, sous un ciel perfide,
D'où jaillissent mille rayons,
Je vois resplendir les beaux noms
Et de Sophocle et d'Euripide.
Gravés par le burin d'un dieu,
Dans un cadre qui s'illumine,
Je vois briller en traits de feu
Ceux de Corneille et de Racine.
La tranquille immortalité,
Au-dessus de ces noms célèbres,
Planoit avec sérénité,
Et versant des flots de clarté,
Chassoit les augustes ténèbres
Qui couvrent la postérité.
Tout poète est visionnaire,
Et surtout s'il n'a que vingt ans;
Age heureux des songes riants!
Ah! c'est toujours à nos dépens
Que la sagesse nous éclaire.
Les jours d'été sont trop ardents :
Mon œil délicat leur préfère
Les douces vapeurs du printemps.
Entouré de tous les prestiges
Éclos d'un esprit enflammé,
Je ressens les premiers vertiges :
D'un poignard mon bras est armé;
Ma tête enfante des prodiges,

Et voilà mon cœur allumé.
Dans mon cabinet solitaire,
Je soupire en sons cadencés;
J'évoque des mânes glacés,
Et je leur donne un caractère.
J'habille un spectre de lambeaux;
Il perce une longue enfilade
De voûtes sombres, de flambeaux,
Et vient tout exprès des tombeaux,
Pour débiter une tirade,
Et faire peur à mon héros.
J'ordonne : un ouragan s'élève,
Les vents font bouillonner les eaux,
L'éclair part, le nuage crève,
L'abîme engloutit les vaisseaux.
Hélas ! rien n'échappe à l'orage,
Si ce n'est un prince charmant,
Qui, plein d'amour et de courage,
Traverse l'humide élément,
Et tout transi, vient à la nage,
Pour réchauffer mon dénoûment.
On affiche le phénomène,
Et c'est alors que par degrés
Au vrai la raison me ramène,
Et parle à mes sens égarés.
A mes yeux, que la foudre éclaire,
Déja se couvre d'un brouillard
Cette éblouissante atmosphère,

Ce pur océan de lumière,
D'où les maîtres fameux de l'art
Lancent leurs rayons sur la terre.
Au lieu de jardins couronnés
Par des palmes toujours fleuries,
Je vois des bords abandonnés,
Où mille serpents déchaînés
Sifflent à travers des orties;
Je vois des guirlandes flétries,
Quelques lauriers infortunés,
Que se disputent des Furies,
Et de leur souffle empoisonnés.
Frappé de cette horrible image,
Battu des flots, triste et rêveur,
J'errois seul le long du rivage.
Soudain, s'échappant d'un nuage,
Une Muse, au ton séducteur,
Se présente sur mon passage.
« Fuis! me dit-elle : pour jamais
« Quitte les hauteurs du Parnasse;
« Mais prends la clef de ces bosquets,
« Que je fis planter pour Horace. »
Je crus la Muse, et m'enfonçai
Sous ces mystérieux ombrages,
Où l'on revoit encor tracé
Le nom des plus aimables sages.
Cherchant dans ce paisible lieu
La route la plus détournée,

Sous les regards même du dieu,
Je ramassois, de son aveu,
Quelque fleurette abandonnée
Ou par Chapelle, ou par Chaulieu.
Se mêlant aux jeunes Naïades,
Des Faunes près de moi sautoient.
Soupirois-je pour des Dryades?
Tous les arbres m'en présentoient.
Rien ne troubloit mes chansonnettes
Que le bruit lointain des échos,
Les cascades de cent ruisseaux
Qui murmuroient dans ces retraites,
Et le chant des doctes fauvettes,
Les sirènes de ces berceaux.

Ce calme, hélas! ne dura guères.
Jaloux de ma sécurité,
Bientôt on vint de tout côté
Flétrir les roses éphémères
Dont je couronnois la beauté.
Au lieu des Nymphes bocagères,
Compagnes de ma liberté,
Je vis mon asile infesté
Par les bacchantes littéraires.
Flûtes, pipeaux et panetières
Pendoient au myrte déserté,
Témoin de ma félicité,
De mes offrandes solitaires
En l'honneur de la volupté,

Et de ces folâtres mystères
Du dieu charmant que j'ai chanté.
  Gonflé d'un poison qui le mine,
L'un, dans son courroux enfantin,
De son mieux parfois me lutine,
Et va de son dard clandestin
Me picotant à la sourdine.
J'en réchappe... Dieu soit béni !
Cet avorton de la satire
Hait toujours, ne peut jamais nuire :
Le malheureux est trop puni !
  Dans la carrière polémique,
L'autre élancé du premier bond,
Vient se ruer en furibond
Contre mon œuvre didactique.
Brûlé d'une bile caustique
Et d'une fièvre archi-critique,
Cet Attila ravage tout ;
Mais c'est en l'honneur du bon goût
Qu'à ce joli genre il s'applique.
Dans ses jugements vrais ou faux,
Il sabre, mutile, estropie,
Prend, pour fureter les défauts,
Un verre qui les multiplie ;
Le bien, il le tait à propos,
Ou très-volontiers il l'oublie.
Une lettre mise à l'envers
Fournit un prétexte à sa glose ;

Et ce monsieur que j'indispose,
Ferraillant à tort à travers,
Me dit des injures en prose,
Parce qu'il en veut à mes vers.
Moins sensible, on devient plus sage.
Las d'être ainsi persécuté,
Je me sauvai par la gaîté,
Et je repris tout mon courage.
Plus ces messieurs montroient de rage,
Moins je paroissois agité.
Dans les frivolités d'usage
J'égarai mes vœux étourdis:
Je fus amoureux et volage,
On me trompa, je le rendis.
De mes critiques aguerris,
Dont je ne sentois plus l'outrage,
Je me vengeai sur les maris,
Et je les sifflai davantage
Qu'on ne siffle les beaux-esprits
Quand ils ont fait quelque naufrage.
Des amateurs les plus huppés
Je bravai les ligues secrètes,
Et la justice des toilettes,
Et l'anathème des soupés.
Boudant mon siècle et mon génie,
Au hasard promenant ma foi,
Je fis sonner autour de moi
Tous les grelots de la Folie.

Ma Muse alloit à travers champs,
Cueillant d'une main libertine
La rose aussi-bien que l'épine,
Et se piquoit de temps en temps.
Je fis des drames lamentables,
Des vers malins, des madrigaux,
Et des épîtres fort coupables,
Où j'ôtois le masque à des sots
Assurément très-respectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux :
De mes jours c'étoit le système,
Et j'avois un plaisir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il est insensé, qu'il est dupe,
Celui qu'attriste son talent!
Tant qu'il amuse, il est charmant :
Il perd son prix dès qu'il occupe.
Quels attraits a donc ce vain bruit
Que l'on appelle renommée?
Ah! trop souvent cette fumée
Étouffe ceux qu'elle séduit.
Comment se peut-il qu'on se livre
A l'espoir lointain et confus
De ressusciter dans un livre,
Et de ne commencer à vivre,
Que du moment qu'on ne vit plus?
Un citoyen époux et père
Disoit un jour avec regret :

Jusqu'à présent je n'ai rien fait,
Et j'avance dans ma carrière;
Mon siècle à peine me connoît.
Tu n'as rien fait? lui dit un sage,
Qui ne l'étoit point à demi :
Quoi! n'as-tu point dans son naufrage
Aidé quelquefois ton ami,
Et cultivé ton héritage?
N'as-tu point joui de tes sens,
Du témoignage de ton ame,
Vu le sourire de ta femme,
Et le bonheur de tes enfants?
Eh! vis, savoure l'existence;
Sois bon, sensible, généreux;
Apprends surtout l'art d'être heureux;
Voilà de l'homme la science,
Tu n'as rien à faire de mieux.
En effet, écrivains fameux,
A quoi bon ces fruits de vos veilles,
Toutes ces pompeuses merveilles
Que vous léguez à nos neveux?
Eh! mes amis, eh! la comète
Prédite par le grand Newton,
Qui, dans quatre siècles, dit-on,
Avoisinant notre planète,
Doit balayer ce tourbillon
Illuminé par Épictète,
Socrate et le divin Platon,

Qu'en pensez-vous? un tel désastre
Ne peut encor vous étonner,
Et vous bravez ce vilain astre
Qui viendra tout exterminer!
A peine de sa chevelure
Il frôlera cet univers;
Adieu le soleil et les mers,
Adieu l'ordre de la nature!
Hélas! dans son cours orageux
Il brûlera les deux tropiques,
Cette voûte immense des cieux,
La terre fumante sous eux,
Et les drames tragi-comiques...
Dans ce funèbre événement,
Voilà votre gloire absorbée;
Et je vois en un seul moment
Votre immortalité flambée,
Aussi-bien que le firmament.
Trois ou quatre siècles de vie
Parmi des descendants jaloux,
C'est une belle minutie
Pour des écrivains tels que vous,
Les flambeaux de votre patrie!
Grands hommes, croyez-moi, brisez
Et vos pinceaux et vos palettes;
Sages, orateurs et poètes,
Demeurez tous les bras croisés...
Et narguez ainsi les comètes.

« Quel profane ! tout est perdu !
« Vont à l'envi crier nos maîtres.
« Eh quoi! dans l'échelle des êtres
« On souffre un tel individu ! »
Ma confusion est extrême :
Mais, j'en conviens naïvement,
Rebelle à leur pouvoir suprême,
Et frivole profondément,
J'ai mérité cet anathème.
Car enfin, tout bien calculé,
Est-il démontré que je pense ?
Ai-je, économiste zélé,
Et rustique avec importance,
D'écrits solides sur le blé
Alimenté toute la France ?
Le vent, de Montmartre à Pantin,
Grace à mon art scientifique,
Fait-il tourner un seul moulin
Qui soit sorti de ma fabrique ?
Qu'est-ce qu'on m'a vu concevoir
Pour les progrès de la culture ?
Ai-je inventé quelque semoir ?
Et qu'ai-je dit sur la mouture ?
Malgré ce silence insultant,
Je révère les agronomes ;
Ils écrivent très-doctement :
Mais j'aime mieux, j'en fais serment,
Être exilé parmi les gnomes,

Que de jamais en faire autant.
Ai-je, plein d'une noble audace,
Commenté le texte des lois,
Et donné des leçons aux rois,
Qui n'aiment pas qu'on leur en fasse?
J'interdis à mon Apollon
Le dédale diplomatique:
Je laisse le corps politique
Vaciller dans son tourbillon;
Et je le trouve trop étique,
Pour espérer sa guérison.
Je ne connois point cette emphase
Qui met les têtes à l'envers,
L'art d'enfermer dans une phrase
La morale de l'univers.
Dans ses folles métamorphoses,
Mon esprit, toujours au-dehors,
Ne sait point saisir les rapports,
L'ensemble harmonique des choses,
Et leurs invisibles accords:
Mais je sais rire en récompense,
Et même rire à mes dépens.
Tous les matins, dans le silence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la tolérance:
Je persifle avec assurance
Ces égoïstes sourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense,

A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue,
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune.
Loin de courtiser la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laisse point charmer
A l'éclat d'un luxe stérile ;
Plus mon ami peut m'être utile,
Moins j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs et les titres,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer,
Mes sentiments sont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloise philosophie
Borne là ses modestes vœux ;
Et dans mon délire joyeux,
Je tiens à ma superficie,
Pourvu qu'elle cache un heureux.
Quant à cette vertu secrète,
A ce mécanisme caché
Qui fait rouler notre planète,
Je n'en sais rien, la chose est nette,
Et n'en suis point du tout fâché.

Ma raison, qui de soi dispose
Sans tous ces calculs imparfaits,
Sur l'ordre établi se repose,
Et je profite des effets,
Sans trop analyser la cause.
Penseurs célèbres, pauvres gens,
Qui sur le système du monde
Balbutiez vos argumcnts,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes rébus nous inonde,
Sous mille titres différents,
Vous m'amusez bien, je vous jure;
Et j'aime votre sérieux,
Lorsque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe mystérieux,
De cet édifice pompeux,
De ce grand corps de la nature,
Dont le moteur est dans les cieux.
Cette ame partout répandue,
L'un dans le feu croit la trouver;
L'autre soutient et croit prouver
Que c'est l'eau qui la distribue.
Cet autre bavard éternel
Adopte l'air qui l'environne,
Pour le mobile universel,

Et s'en nourrit, quand il raisonne.
Celui-ci se bat pour le plein;
Celui-là se perd dans le vide.
Au grand tout, chef-d'œuvre divin,
L'un veut que le hasard préside;
L'autre y soupçonne du dessein.
Tantôt la matière engourdie
Est brute, oisive et sans ressort;
Et tantôt, pleine d'énergie,
L'univers lui doit son accord.
Eh! de cet embarras extrême
Qui vous empêche de sortir?
Adorez un Être suprême,
Sans chercher à le définir.
Qu'il soit de tout cause première;
Qu'il anime les éléments,
Sème dans les airs transparents
Les globules de la lumière,
Et nous la jette par torrents;
Qu'il ait une puissance entière
Sur la mort, la vie et le temps:
Dès-lors, raisonneurs inutiles,
Si par lui tout est dirigé,
Reposez-vous, dormez tranquilles:
Voilà votre globe arrangé.

Ce pur flambeau, cet œil du monde,
Étincelant au haut des cieux,
Seroit-il donc l'effet heureux

D'une matière vagabonde ?
Est-ce elle qui règle le cours
De ces milliers d'astres nocturnes,
Qui, dans leurs phases taciturnes,
Réparent l'absence des jours ?
Est-ce elle qui donne à la terre
Son majestueux appareil,
Et cette marche circulaire,
Présentant sa mobile sphère
A tous les aspects du soleil ?
Autour de cette active masse,
Quelle main répandit les mers,
Et fit dans un fluide espace
Ondoyer ce voile des airs
Qui la balance et qui l'embrasse ?
Sont-ce des atomes errants,
Qui de la plus foible semence
Ont élevé ce chêne immense,
Vainqueur de la foudre et des ans ?
Eh quoi! sophistes désolants,
Un concours sans intelligence
Fait bruire l'haleine des vents,
Allume l'âtre des volcans,
Sur nos têtes fixe et condense
Ces eaux, ces nuages brillants,
Dépositaires bienfaisants
Et des promesses du printemps,
Et des trésors que l'abondance

Verse en automne sur nos champs?

Eh bien, soit : ces objets peut-être
Ne parlent point à votre cœur :
Mais l'homme seul a dans son être
Ce qui décèle son Auteur.
Ce souffle éthéré qui m'anime,
Cette soif d'immortalité,
Cette inquiétude sublime,
Qui des profondeurs d'un abîme
Me pousse vers la vérité;
Ces intervalles de lumière
Et ce rayon intercepté
Qui cherche à percer la barrière
Où le corps le tient arrêté;
Les arts étalant tous leurs charmes
Pour le mortel industrieux;
Le plaisir si délicieux
Qu'il trouve à répandre des larmes;
L'effroi dont il se sent presser,
Quand sous la vieillesse il succombe
Et qu'il est prêt à s'enfoncer
Dans les ténèbres de la tombe;
Du hasard sont-ce les effets?
Ne connoît-on point à ces traits
Le sceau d'une cause éternelle?
Toi, dont l'ame est encor rebelle,
Dont les yeux sont encor distraits,
Cherche cet auguste modèle

Dans les grands hommes qu'il a faits.
Henri fut un de ses bienfaits;
Il s'étoit peint dans Marc-Aurèle.
Plus que l'espace illimité
Où sa main sema la clarté
Et l'étincelle de la vie,
Plus que la céleste harmonie,
C'est la vertu, c'est le génie
Qui prouvent la Divinité.
Tu la crois, et mens à toi-même.
L'orgueil enfanta ton système,
Et t'en cache l'absurdité.
Martyr d'une folle chimère,
Tu cherches le bruit et l'éclat;
C'est ton esprit qui se débat,
Quand ta conscience t'éclaire.
Ta raison est ton châtiment.
Va, s'il est un sincère athée,
Il ignore ce mouvement,
Ces combats d'une ame agitée;
Il se laisse aller mollement
Au courant des choses humaines,
Et n'est touché que foiblement
Par les plaisirs ou par les peines.
Par quel délire inconséquent
Voudroit-il régenter des ombres,
Qui sur un globe extravagant,
A travers quelques lueurs sombres,

Viendroient apparoître un moment?
Dans ses rêves mélancoliques
Il se complaît à végéter,
Et ne va point les débiter
Du ton de certains empiriques,
Jaloux de se faire écouter
Par tous ces petits fanatiques
Qu'on nous enjoint de respecter.
Il voit avec indifférence,
Et l'audace de notre esprit,
Et les terreurs de l'ignorance,
Et tout l'orgueil de la science,
Et les vertus que l'on punit,
Et les crimes qu'on récompense.
Il supporte nonchalamment
L'existence qu'il apprécie;
Et las d'une vaine féerie
Dont la jeunesse évanouie
Emporte tout l'enchantement,
Il se sauve dans le néant,
Sans un seul regret vers la vie,
Qu'il abandonne en sommeillant.
Mais que fais-tu, Muse perfide,
Muse rebelle à mes leçons?
Arrête à la voix de ton guide;
Crains le souffle des aquilons.
Laisse, laisse l'aigle intrépide
S'élancer au sommet des monts,

Et rase, hirondelle timide,
L'étang qui dort dans nos vallons.
Malgré le zèle qui t'inspire,
Tes efforts sont foibles et vains :
Satisfaits d'aimer les humains,
N'aspirons point à les instruire.
Déiste, athée, ou bon chrétien,
Je chéris toujours mon semblable,
Et je ne vois de vrai païen
Qu'un mortel qui n'est point aimable.
Revenez vite, revenez,
Amour, séduction, folie !
Les liens dont vous m'enchaînez
Font tout le charme de ma vie.
Vous que j'adore, êtres charmants,
Dont l'image seule intéresse,
Qui jouez avec le printemps,
Réchauffez l'automne des ans,
Et ressuscitez la vieillesse ;
Disposez de mes sens troublés,
Belles Circés, tendres sirènes !
Ah ! commandez en souveraines,
Et trompez-moi, si vous voulez.
Vous savez changer en délices
Les peines dont nous soupirons :
Malheur aux trop prudents Ulysses
Qui ferment l'oreille à vos sons !
Parez de fleurs mes avirons,

Et qu'au sein des plaines profondes,
Bercé par vos illusions,
Mon vaisseau glisse sur les ondes,
Au bruit flatteur de vos chansons!
D'une rêverie inquiète
Ne suivons point l'égarement.
Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
A l'embellir jusqu'à la fin :
Gardons toujours une espérance
Pour l'opposer au noir chagrin,
Pour les revers un front serein,
Pour l'instant une jouissance,
Un désir pour le lendemain.
Mais, quoi! déja la nuit s'avance:
Tenant les Graces par la main,
Le bon Comus vient en cadence
Couronner l'autel du festin.
Amis, dans ces riants mystères,
Ne voyons le sombre avenir
Qu'à travers les cristaux des verres,
Les étincelles des lumières,
Et les feux légers du plaisir.
L'interprète de la nature,
Des atomes docte inventeur,
Raisonna, dit-on, son bonheur:
Sa volupté seroit plus pure,

S'il n'eût consulté que son cœur.
Affranchis de toute imposture,
A l'instinct laissons-nous mener;
Soyons heureux sans raisonner :
C'est aller plus loin qu'Épicure.

ANACRÉON

CITOYEN (*).

PISISTRATE expiroit, et le peuple d'Athènes
Du royaume agité par divers intérêts
A son fils Hipparchus abandonnoit les rênes,
Quoiqu'à peine il comptât quatre lustres complets.
Il étoit bienfaisant, il aimoit la justice.
Son cœur formoit déja mille utiles projets :
Mais l'art de gouverner veut un long exercice.
Il falloit subvenir aux besoins du moment,
Des méchants en crédit anéantir les trames;
Sans aigrir les esprits réformer brusquement;

(*) Cette pièce fut publiée à l'époque de l'avènement de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Dorat y veut flatter M. de Maurepas, sous le nom d'Anacréon.

Des ministres des dieux concilier les ames;
Faire espérer le peuple, avoir pour soi les femmes,
Dont l'avis influoit dans son gouvernement;
Il falloit débrouiller le chaos des affaires,
Des vautours de l'état rogner un peu les serres,
Discerner les cœurs vrais des cœurs intéressés,
Chercher et recueillir dans un dédale immense
Les germes de bonheur qu'on avoit dispersés.
Ces travaux ont souvent effrayé la prudence,
Et les plus clairvoyants y sont embarrassés.

En ces jours orageux, on parloit dans la Grèce
D'un philosophe aimable, oublié par le temps.
Téos avec orgueil célébroit ses talents,
Son luth harmonieux, présent de la mollesse,
Son paisible abandon, et ses goûts nonchalants,
Et ses riants écrits, dictés par la sagesse.
Cet ami d'Apollon, loin des cirques vantés,
De leurs plaisirs si faux, de leurs pompes si vaines,
Assis dans ses bosquets, auprès de ses fontaines,
Cultivoit les vertus au sein des voluptés,
Et laissoit la fortune aux intrigants d'Athènes.

Voilà, dit Hipparchus, le conseil que je veux.
Je ne souffrirai point, quoi que ma cour me dise,
Qu'un méchant me corrompe, ou qu'un pédant m'instruise.
Je désire un mentor qu'environnent les jeux,
Qui, malgré sa science, ait l'esprit d'être heureux,
Et par un doux chemin au bonheur me conduise.
Partez, obéissez, cherchez Anacréon.

On a de trop d'ennuis fatigué mon enfance;
Je veux qu'avec adresse égayant la leçon,
Et cette gravité qui suit l'expérience,
Un sage, en raisonnant, fasse aimer la raison.
Des galères déja sur les flots sont lancées.
Hipparchus a remis des lettres de sa main.
Au chantre de Téos elles sont adressées;
Il l'invite en ami, bien plus qu'en souverain.
On aborde, on s'empresse, on le découvre enfin,
Couché tranquillement à l'ombre d'une treille,
Laissant tomber des fleurs de sa débile main,
Le front enluminé d'une couleur vermeille,
Peignant un cœur joyeux dans un sommeil serein.
Lycoris soutenoit sa tête chancelante,
L'ornoit de myrtes verts, la posoit dans son sein,
Déroboit un baiser sur sa bouche riante,
Et sembloit en secret s'applaudir du larcin.
Les zéphyrs qu'enchaînoient ces rives fortunées,
Agitoient ses cheveux blanchis par les années;
Près de lui s'exhaloient les parfums les plus doux;
Les oiseaux de ses bois suspendoient leur ramage,
De sa félicité tout retraçoit l'image,
Et le plus heureux prince en eût été jaloux.
Il s'éveille, on accourt, il lit... Est-ce un mensonge?
D'où me vient cet écrit? quel est cet appareil?
Dit-il. Sous ces berceaux je me livre au sommeil,
J'y retrouve un plaisir dans la douceur d'un songe,
Et la faveur d'un roi m'attendoit au réveil!

Il élude, il refuse : il relit et balance...
Lycoris le regarde; il cède à Lycoris.
Mandé par une cour, retenu par les ris,
Les ris sont toujours près d'avoir la préférence.
Puis soudain il se dit : Ne vit-on que pour soi ?
Hipparchus est aimable; Hipparchus m'intéresse.
Monarque et citoyen, il est sacré pour moi.
Allons, il faut le voir; l'humanité m'en presse;
Il faut, mettant ma gloire à lui prouver ma foi,
Par ce brillant exil honorer ma vieillesse,
Et faire mille heureux, en conseillant un roi.
Dans ces réflexions quelque temps immobile,
Il se décide et part : Lycoris dans ses bras
Le retient, l'attendrit, et ne le fléchit pas.
Les reproches sont vains et la plainte est stérile.
Mais, cachant la douleur qui le suivra toujours,
Il tourne encor les yeux vers ce charmant asile,
Solitaire témoin de ses longues amours;
Le calme est sur son front, son cœur n'est pas tranquille,
Et risquant à regret un reste de beaux jours,
Il s'arrache au bonheur, dans l'espoir d'être utile.
Le vaisseau qui le porte est couronné de fleurs.
Respectant le destin d'une tête chérie,
Les flots, à peine émus par les vents protecteurs,
S'ouvrent facilement sous la main des rameurs :
Sous un autre Arion la mer est aplanie.
D'Athènes, qui l'attend, il va combler les vœux.
Vers lui le peuple vole, Hipparchus le devance.

Venez, dit-il, venez, sage voluptueux,
Mon guide, mon appui, ma plus chère espérance;
Liguons-nous pour le bien, et gouvernons tous deux.
Anacréon surpris entre ses bras s'élance;
Mais enfin ce Nestor du Pinde et de Paphos,
Revenu de son trouble après un long silence,
Sourit à son élève, et lui parle en ces mots :
Prince, jusqu'à présent, j'ai, ne vous en déplaise,
Vécu dans mes jardins, bien plus que dans les cours.
J'aime beaucoup les lieux où l'on pense à son aise,
Où l'on trompe l'envie en cachant ses amours;
Car je conserve encor les erreurs du bel âge :
J'ai de l'aveugle dieu retenu le bandeau;
Le cœur ne vieillit point ainsi que le visage,
Et des illusions l'essaim jeune et volage
Me suit sur le penchant qui m'entraîne au tombeau.
Du trône et de ses lois j'ai peu d'intelligence;
Mais je suis sans parti, sans intérêt, sans fard :
Le zèle près de vous tient lieu de connoissance,
Et j'aime un jeune roi qui consulte un vieillard.
Causons : l'art de régner, qui paroît si terrible,
N'est que l'art, selon moi, d'être juste et sensible.
Un monarque est un père, ou veut le devenir.
Prompt à récompenser, il est lent à punir;
Et ne pouvant tout voir, tout juger par lui-même,
Contraint de partager le poids du diadême,
Une de ses vertus est de savoir choisir...
C'est celle de votre âge, et je vous la conseille.

Promettez-moi de fuir ces mortels caressants
Qui des molles vapeurs d'un délicat encens
Offusquent par degrés la vertu qui sommeille;
Si la vôtre s'endort... le peuple a cent tyrans.
Cher prince, aimez le peuple; allégez sa misère.
Un sage veut le bien, les rois doivent le faire.
Fêtez les citoyens plus que les courtisans.
Téos vous le dira, je ne suis point sévère:
Mais je ne voudrois pas qu'on flétrît des penchants
Qui promettent en vous du bonheur à la terre.
A de tranquilles soins consacrez vos beaux jours.
Évitez, s'il se peut, les horreurs de la guerre.
Injuste ou légitime, on en souffre toujours:
C'est un art meurtrier, il ne pourra vous plaire;
Mars est un dieu cruel qui fait peur aux amours.
J'aime bien mieux les jeux des doctes immortelles.
Environnez leurs fronts des palmes de la paix;
Secondez leurs travaux, protégez leurs succès;
Et l'austère avenir, prononçant après elles,
Vous ceindra d'un laurier qui ne mourra jamais.
Nous autres chansonniers, que parfois on dédaigne,
Nous avons notre prix, vainement disputé.
Brillants avant-coureurs de l'immortalité,
Il faut qu'on nous chérisse, ou du moins qu'on nous craigne;
Et l'écho de nos voix, quand nous parlons d'un règne,
Répond et retentit dans la postérité.
Ouvrez donc aux neuf sœurs des abris tutélaires,
Encouragez leur zèle à des progrès nouveaux,

Et croyez qu'en dépit de vos nobles chimères,
On n'a point de plaisir à régner sur des sots.
Sur un front de vingt ans illustrez la couronne,
Puisez dans votre cœur les maximes du trône;
La triste expérience endurcit trop souvent.
L'instinct seul des vertus conduit mieux la jeunesse
Que des préceptes vains, emportés par le vent.
La sensibilité fait plus que la sagesse...
Mais surtout, soyez gai; c'est un de mes désirs.
Le méchant ne rit point; tous les tyrans sont tristes.
De ces infortunés pourquoi grossir les listes?
Loin de moi la grandeur qui défend les plaisirs.
O rois, que je vous plains! Le dégoût vous dévore:
Il se traîne avec vous au fond de vos palais;
Il vous rend importun l'éclat qui vous décore.
Ce monstre à vos côtés vient s'asseoir sous le dais;
Dans le sein de l'amour il vous poursuit encore...
Voulez-vous un plaisir qui ne s'use jamais,
Un moyen d'être heureux, une volupté pure?
Surprenez l'indigence en ses réduits secrets;
Si le peuple s'est plaint, apaisez son murmure;
Qu'il renaisse au bonheur, en comptant vos bienfaits.
N'en croyez pas des cours la brillante imposture;
Pour le mieux secourir, voyez l'homme de près;
Et vous créant un cœur digne de vos sujets,
Que la tendre pitié vous rende à la nature.
L'insensible étiquette est la mort des vertus.
Son code assoupissant, sa puérile étude

Livre l'ame aux langueurs de la froide habitude,
Et glace les esprits sous son joug abattus.
Mais on dit qu'en ces lieux votre épouse adorée
Veut, quoique souveraine, agir plus librement,
De ce joug monotone être enfin délivrée,
Échapper au costume, et rire impunément.
J'approuve son projet, j'aime sa fantaisie.
On va donc nous prouver qu'on peut régner gaîment!
Le ciel n'exige pas qu'une reine s'ennuie,
Surtout lorsqu'elle est jeune, et lorsqu'elle est jolie.
Le ciel, j'en suis très-sûr, en ordonne autrement.
Il pardonne aux sujets quelques grains de folie,
Et même aux majestés il permet l'enjoûment.
Je veux vous voir tous deux, malgré le diadême,
Heureux, indépendants, enviés par moi-même,
Connoître enfin le prix et l'emploi du moment...
J'irai reprendre alors mes couronnes de roses,
Retrouver mes gazons, plus frais que vos sophas;
Des festins où je règne articuler les clauses;
Et cueillant le baiser sur des lèvres mi-closes,
Régir en badinant mes paisibles états.
Qu'attendrois-je de plus aux bornes de ma vie?
De pampres couronné, je brave le trépas.
Une ivresse éternelle est ma philosophie.
J'ai du vin grec très-vieux, une très-jeune amie,
Je crois à son amour, j'adore ses appas :
Le vin qu'elle a versé se change en ambroisie,
Et le banquet fini, je suis dieu dans ses bras.

Un vœu nouveau pourtant et me pique et m'entraîne :
Mon cœur, je l'avoûrai, s'ouvre à l'ambition.
Oui, je demande un prix au zèle qui m'amène.
C'est à table surtout que brille Anacréon...
Et je vais, s'il vous plaît, souper avec la reine.
Je veux en son honneur vider plus d'un flacon :
Je veux, de mon vieux luth arrachant quelque son,
Que mes derniers accents puissent la rendre vaine.
Vous eûtes les conseils; elle aura la chanson.

ÉPITRE

D'UN CURÉ

A L'AUTEUR DE MÉLANIE.

Permettez qu'un simple pasteur,
Humble habitant d'un presbytère,
Qui vous admire, vous révère,
Comme le digne successeur
Et de Corneille et de Voltaire,
Lève ses regards éblouis
Jusqu'à cette vive lumière
Étincelante en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine

De tous nos modernes prélats,
Dont l'indolence se promène
Sous la moire et le taffetas;
De ces financiers en rabats,
Qui dans leurs coupables largesses,
De nos dogmes faisant un jeu,
Dépouillent le temple de Dieu
Pour le Tempé de leurs maîtresses.
Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je suis un bon homme de prêtre
Qui conduit son petit bercail,
Et qui se borne à se connoître.
J'espère en la sainte Sion,
Et, pour mieux croire à l'Évangile,
J'impose un frein à ma raison;
Mais comme j'aime le beau style,
Quelquefois sous mon capuchon
Je me délasse avec Virgile
Des fatigues de l'oraison.
J'ai lu votre drame sublime,
Et je n'ai pas été surpris
Que les femmes, les beaux esprits,
Qui du Pinde assiégent la cime,
Et qui régentent tout Paris,
De l'art vous décernent le prix
Avec un transport unanime.
Mais comme on poursuit les talents!
Et combien de censeurs iniques!...

Aguerris à fronder les gens,
Ces ensorcelés de critiques
Disent que les vers sont traînants,
Et les scènes soporifiques;
Que l'intérêt est divisé;
Que l'action jamais n'avance;
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but proposé;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne
Quand la passion doit agir;
Que l'écrivain toujours raisonne
Au moment qu'il faudroit sentir;
Qu'en un mot, ce chef-d'œuvre ennuie;
Et qu'en dépit des *merveilleux*,
La Vestale vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.
O crime, ô race de pervers!
Miséricorde! quel blasphème!
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers,
Sur qui je lance l'anathème.
J'ai trouvé beaux le plan, les vers,
Tout jusqu'aux discours de la fille;
Prête à quitter cet univers,
Il faut du moins qu'elle babille;
C'est le costume de la grille,
Et les mourants sont fort diserts
Quand ils expirent en famille.

Mais dans cet ouvrage enchanteur
Ce qui me frappe et m'intéresse,
C'est ce ministre du Seigneur,
Cet apôtre consolateur,
Qui de l'amoureuse foiblesse
Est le sensible protecteur,
Et prend, pour défendre l'erreur,
Le langage de la sagesse
Et le ton d'un prédicateur.
Je n'y suis plus, je m'extasie,
Lorsque je vois ce saint curé
Qui fait, par le ciel inspiré,
Les honneurs d'une tragédie.
Comme un autre j'en puis juger.
Mettant mon salut en danger,
J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid *Timoléon;*
J'ai vu le public sans scrupule
Bâiller au nez de *Pharamon;*
Et par le don de prophétie,
Je m'écriai dès ce jour-là :
Ce jeune homme prospérera;
C'est le ciel qui le mortifie.
Il sera sifflé dans sa vie;
Mais l'avenir le vengera
Et du parterre et de l'envie,
Et dans mille ans il jouira
Des récompenses du génie.

Déja, dit-on, vos partisans,
Dans les boudoirs criant merveille,
Sur votre autel portent l'encens
Dont ils sèvrent le bon Corneille.
Ces aristarques souverains,
Que toujours le goût illumine,
Qui tiennent l'urne des destins,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers sonores de Racine;
Sa lyre a passé dans vos mains:
C'est mon avis; je pense même,
Au risque de faire un affront
A ces maîtres du double mont,
Que l'avenir, juge suprême,
Leur ôtera le diadême,
Pour le poser sur votre front.
Sans doute ils ont quelque génie.
L'un peignit l'ame des héros,
Et de la poudre des tombeaux
Fit sortir l'antique Italie.
A tout il sait donner la vie;
La politique est embellie
Et s'échauffe sous ses pinceaux;
Il fut un dieu pour sa patrie,
Et créa même ses rivaux.
L'autre, éloquent, sensible et tendre,
Peignit les orages du cœur,
L'amour qui mêle la fureur

Aux soupirs qu'il nous fait entendre,
Qui s'agite, marche au hasard,
Attendrit jusque dans ses crimes,
Et qui pleure sur le poignard
Dont il va frapper ses victimes.
Dans *Cinna*, dans *Britannicus*,
Phèdre, *le Cid*, *Iphigénie*,
Mithridate, *Sertorius*,
Et *Bajazet* et *Pulchérie* (*),
Je vois des moyens bien tissus,
Les ressorts de la tragédie
Déployés sans être aperçus,
Des passions et des vertus
Contrastant avec énergie;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par sa magie:
Mais dans tout cela je défie
Qu'on me fasse voir un curé...
C'est du curé que je raffole.
Si le reste est moins éclatant,
Le curé bientôt me console,
Et je me pâme en l'écoutant...
Je me passionne et me damne,
Voulant imiter votre feu:
C'est la main du prêtre de Dieu,
Qui vous ceint du feston profane.

(*) Dans *Héraclius*.

Mes vœux ne seront pas trompés,
Oui, vous serez, malgré la haine,
Ou le Sophocle de la scène,
Ou le lecteur de nos soupés.
S'il vous prend parfois fantaisie
D'aller entendre mes sermons,
Et de me voir quand j'officie,
Je sais ce que nous vous devons;
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre
Je veux que vous et vos lauriers
Vous soyez installés dans l'œuvre,
Près du moins sot des marguilliers.
Ce qui tient à mon ministère,
Bon avis, exhortation,
Je vous promets le tout en frère;
Et si jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grace,
Si dans vous l'Esprit-Saint remplace
La tragique démangeaison,
Et que d'un illustre renom
Vous cessiez enfin d'être esclave,
Fissiez-vous un autre *Gustave*,
Comptez sur l'absolution.

LE POT-POURRI,

ÉPITRE A QUI ON VOUDRA.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma muse docile et volage
Va, pour toi, de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
Mais laisse-moi, belle Émilie,
L'heureuse et douce liberté
De me livrer à ma folie.
La nature toujours varie;
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter sa magie
Qui naît de la diversité.
Loin de moi le style apprêté,
Et la froide monotonie.
Tantôt disciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos sages je préfère,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter son aimable ton;
Tantôt, sérieux par prodige,
Et raisonnable par accès,
Je sortirai de mon vertige,

Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un docteur de Londre,
Je me guinderai vers les cieux,
Et je t'ennuîrai de mon mieux :
C'est de quoi j'ose te répondre.
Quelquefois même plus heureux,
Je t'arracherai quelques larmes.
Le sentiment si plein de charmes,
Viendra se mêler à mes jeux.
Philosophe dans mon délire,
Je m'applaudis de soupirer.
Celui qui ne sait pas pleurer
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt, allons, suis-moi.
Tu crains la longueur de la route !
Mille fleurs y naîtroient sans doute,
Si je la faisois avec toi.
Nos chevaux, pleins d'honneur et d'ame,
Nous traînent en grand appareil,
Et déja respirent la flamme,
Comme les coursiers du soleil.
Déja dans notre course agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts,
Où s'endort un peuple futile
Au sein des plaisirs et des arts.
Déja sur un coteau fertile
Nous laissons errer nos regards,
Lassés du faste de la ville,

Où l'ennui roule dans des chars.
Du zéphyr l'haleine est plus pure;
D'un lieu tristement fortuné
Nous quittons l'air empoisonné,
Pour les parfums de la nature.
Et le plaisir, et le chagrin,
Tout est compensé dans le monde;
Oui, dans cet immense jardin
La rose avec l'épine abonde.
Dieu fit, je le crois volontiers,
Pour l'agrément de nos voyages,
Ces beaux vallons, ces paysages;
Mais, pour le supplice des sages,
Le diable a créé les rouliers.
Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulants,
Traînés par six monstres pesants,
Aussi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinents,
Toujours ivres, toujours jurants,
Aveugles, sourds, impitoyables,
Qu'il faut tuer de temps en temps,
Pour les rendre un peu plus traitables.
Grace aux chocs devenus fréquents,
Cent fois notre conque légère
Pensa se briser comme un verre,
Et nous laisser, le long des champs,
Philosopher sur la poussière.

A la fin, un peu mécontents,
Appelant l'adresse à notre aide,
A ces petits désagréments
Nous fûmes chercher le remède
Chez un armurier d'Orléans.
Nous prîmes chacun, sans mot dire,
Un de ces tubes menaçants
Qui, lorsqu'on les présente aux gens,
Font que soudain on se retire.
Comme la frayeur rend polis!
Il falloit voir, humbles, soumis,
Tous nos animaux de la veille,
D'un certain éclat éblouis,
Se détourner, baisser l'oreille,
Et saluer nos deux fusils.
Sans embarras et sans contrainte,
En vainqueurs nous marchons enfin;
Et le spectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.
Que dis-je! l'ennui, je t'assure,
Sous un ciel toujours varié,
Loin du bruit et de l'imposture,
N'approche point de l'amitié
Qui voit sourire la nature.
O lieux! ô rivages chéris!
Fleuve fécond, superbe Loire,
Jamais, jamais tes bords fleuris,
Où Cérès, le front ceint d'épis,

Étale sa pompe et sa gloire,
Le cours paisible de tes eaux,
Ces prés, ces bois et ces coteaux
Ne sortiront de ma mémoire...
  Quels feux colorent l'horizon !
O dieux ! quelle belle soirée !
Du soleil le dernier rayon,
Jouant sur la voûte azurée,
Ne peut quitter cette contrée,
Malgré l'ordre de la saison.
Son or et sa pourpre mobiles
Au fond des flots sont réfléchis.
La présence de deux amis
L'a suspendu sur ces asiles.
Il voit en son immense cours
Cent mille amants et leurs maîtresses,
Se jurant de fausses tendresses,
Gémir dans le sein des amours.
Il voit des ames orgueilleuses
Qui n'ont que leurs désirs pour lois.
Il voit des vertus fastueuses,
Des rois malheureux d'être rois.
De toutes parts il voit le crime,
Sous cent formes multiplié;
Et presque jamais l'amitié
Ne s'offre à son regard sublime.
Cette noble fille des cieux,
Toujours plus riante et plus belle,

Quand elle vient frapper ses yeux,
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.
Enfin son disque éblouissant
Roule sur un autre hémisphère,
Et Phébé vient en rougissant
Nous prêter sa douce lumière.
Remplis de ces vastes objets,
Offerts par des plaines fécondes
Qu'entourent les plus belles ondes,
Où règne une touchante paix,
Nous nous disions : Que ce rivage
Du bonheur nous peint bien l'image!
Ici rien n'attriste les yeux.
O ciel! dans un si court voyage
Aurions-nous trouvé des heureux?
Le paysan laborieux,
Recueillant le fruit de son zèle,
N'a-t-il à craindre dans ces lieux
Ni la taille ni la gabelle?
Ce pays, partout habité,
Est partout riant et tranquille.
N'est-il point encore infecté
Par l'avarice de la ville?
Inspirés par l'humanité,
Nous chérissons de si doux songes.
Au défaut de la vérité,
Il faut embrasser des mensonges.
Du récit j'observe les lois;

Quand on conte, il faut aller vite.
Je ne t'arrête point au gîte,
Et je touche aux remparts de Blois.
Déja s'élève dans la nue
Cet amphithéâtre vanté
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue.
On découvre sur la hauteur
Ce palais vaste et magnifique
Qu'habite, au sein de la grandeur,
Avec un faste canonique,
Dans le costume évangélique,
Un des apôtres du Seigneur.
Tu connois ce châtel antique
Que fit bâtir François Premier;
Masure bizarre et gothique,
Mais qu'il ne faut point oublier.
Surtout son concierge fidèle
Mérite bien d'être cité.
C'est un monsieur tout plein de zèle,
Et très-plaisant en vérité.
Malgré la pesanteur de l'âge,
Et ses deux aunes de visage,
Il va grimpant, trottant, soufflant;
Vous indique chaque passage,
Et s'extasie à chaque instant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris;

Il n'est point de trou de souris
Qui ne fasse honneur à la France.
Dans les recoins les plus obscurs
Très-gravement il vous promène,
Vous en fait admirer les murs
Comme des murs de porcelaine.
Souvent, pour vous instruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ses deux mains sur sa bedaine,
Et puis voilà mon gros menteur
Qui, sans oser reprendre haleine,
Vous dit tout son château par cœur.
Passons des discours si sublimes.
Dans ce château, jadis fameux,
Où, parmi les ris et les jeux,
La haine marquoit ses victimes,
Séjour brillant et dangereux,
Où logeoient les rois et les crimes,
Logent aujourd'hui la candeur,
Et la vérité sans nuage,
La vertu sans trop de rigueur,
Et le bon ton sans étalage.
Parfois on y rencontre un sage,
Jusqu'à plaire osant s'abaisser;
Un bon humain, très-peu sauvage,
Qui sait rire et qui sait penser;
Savant sans faste et sans rudesse;
Charmant, quoiqu'il dise la messe:

Un simple, un fortuné mortel,
Qui ne rougit point d'être aimable,
Et sait quitter le saint autel,
Pour venir s'amuser à table.
Qu'avec plaisir j'ai contemplé
Ce séjour (*) respecté par l'âge,
Où l'on vit jadis assemblé
Un vénérable aréopage!
Dans ce vaste asile autrefois
L'altière et puissante noblesse,
Le clergé toujours plein d'adresse,
Et le peuple immolé sans cesse,
Pesoient et défendoient leurs droits.
Aujourd'hui, c'est dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers sa fin,
Des Blaisoises le jeune essaim
Vient rendre hommage au dieu suprême
Qui tient un flambeau dans sa main.
L'obscurité les favorise
Sous ces lambris majestueux.
Chaque colonne a sa devise,
Ses vers et son chiffre amoureux.
Les mères en sont exilées;
On n'entend que tendres soupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaisirs.

(*) La salle où se tenoient autrefois les États.

L'Amour dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ses états
Où se tenoient ceux de la France.
Dans ces effets, qui sont des jeux,
Je reconnois la main des dieux.
Tout meurt, se dissout et s'écoule;
Tout renaît sous des traits divers.
Le torrent des âges qui roule
Use et reproduit l'univers.
Athènes n'est plus qu'un village;
Les arts fleurissent à Berlin.
Le François frivole et volage
Peut cesser de l'être demain.
Du Midi le Nord est l'école,
Le Russe est devenu badin;
On dit la messe au Capitole.
Prêtant le flanc de toutes parts,
Rome en proie aux esprits crédules,
A des croix au lieu d'étendards;
Et c'est un vieux pontife en mules
Qui règne où régnoient les Césars.
O temps! exerce ton ravage,
Et plane sur les éléments.
De ce monde, où passe le sage,
Sape en secret les fondements.
Que me fait ta faux vengeresse,
Si je conserve des désirs,

Si l'ami que le ciel me laisse
Préside à mes heureux loisirs,
Si tu respectes mes plaisirs
Et les charmes de ma maîtresse?
Mais de ces différents tableaux,
Qu'a tracés ma muse légère,
Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfère.
Ciel, quel spectacle attendrissant!
Je vois dans leur transport sincère,
Une fille, un fils, une mère,
Rire et pleurer en s'embrassant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front serein déploie
Et la franchise et la candeur;
O toi, philosophe sensible,
Qui dans ta retraite paisible
Jouis du ciel et de ton cœur!
Réjouis-toi, ma tendre mère,
Toi, la mère de mon ami;
Tu n'es point heureuse à demi,
On t'aime autant qu'on te révère.
Renais au sein de tes enfants:
Que leur jeunesse te couronne,
Et que l'éclat de leur printemps
Embellisse encor ton automne!
Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,

Que fit éclore la nature,
Pour servir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur soutien.
  Notre compagne de voyages
Est plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ses attraits,
Je n'aime point les longs ouvrages.
Loin du tourbillon des amants,
Libre, satisfaite et tranquille,
Elle moissonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la ville.
Fuyant les dieux et leurs lambris,
C'est Vénus qui se fait bergère.
Malheureusement le pays
Est très-stérile en Adonis.
On prétend qu'il n'en fournit guère;
Et Mars, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambord a quitté l'asile,
Pour aller habiter les cieux.
  On ne sait point feindre au village.
Une simple et champêtre cour
Vient offrir à mon jeune sage
Des cœurs sans fard, un pur hommage,
Payés du plus juste retour.
Maître Colas et maître Pierre,
Bons Auvergnats, remplis de sens,
Très-peu versés dans la grammaire,

Prononcent leurs lourds compliments,
Bien incultes, bien éloquents,
Bien au-dessus du fade encens
De la politesse ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne toisant jamais leur langage,
Que ces discoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'usage,
Qui vont distillant la fadeur,
Que rien n'attendrit et ne touche,
Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.
Ah! sans cesse je me rappelle
Ce jour de fête et de bonheur,
Cette scène pour moi nouvelle,
Que dédaigneroit la grandeur,
Toujours froide et toujours cruelle.
Dès le matin, dans le château
On fit entrer tout le village.
Téniers, prête-moi ton pinceau;
Toi, La Fontaine, ton langage;
J'en ai besoin pour ce tableau.
Déja le flageolet gothique
A donné le signal des jeux;
Et de l'allégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle, on choisit sa place,
Par instinct on va s'embrasser;

Déja chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le ciel résonne;
Colinette, pour refuser
Ce que pourtant Lise abandonne,
Vous attrape un bon gros baiser
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs,
On fait faire un saut à Pérette;
Zéphyr, qui dans les airs la guette,
L'expose aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne sait point qu'il faut se fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a son innocence.
Plus loin, des groupes de buveurs
Trinquent sur une vaste tonne,
Qu'une branche verte couronne;
Le vin ruisselle sur les fleurs.
Des vieillards, assis sous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur:
Leur front, tout sillonné par l'âge,
Reprend la vie et la couleur.
La joie a passé dans leur ame,
Ils se rappellent leur printemps,
Et leur œil presque éteint s'enflamme
De la gaîté de leurs enfants.
Je vois des laboureurs naissants

Courir sans guide et sans lisières.
Les plus jeunes, plus caressants,
Reviennent, auprès de leurs mères,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grands-pères,
Qui vont bientôt mourir contents.
  Émilie, à ce bal rustique
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos bals fastueux,
Notre danse soporifique,
Nos quadrilles si langoureux,
Et notre ennui si magnifique,
Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégresse?
Rougissons-nous de notre ivresse?
Le masque est-il fait pour les jeux?
J'aime ces fronts où tout respire,
Où des cœurs se peint le délire,
Ces miroirs de la vérité,
Que nulles vapeurs ne ternissent,
Où dans leur jour s'épanouissent
Tous les rayons de la gaîté.
Partout nous portons nos entraves,
De rien nous ne savons user:
Nous ressemblons à des esclaves
Que l'on condamne à s'amuser.
Perdu dans la foule bruyante,

On se coudoie, on se poursuit,
On bâille, on ment, on se tourmente,
Chacun ou se cherche ou se fuit.
On voit des graces douairières,
Allant, précipitant leurs pas,
Et resserrant leurs vieux appas
Dans des justaucorps de bergères;
Des ours chamarrés de rubans,
Des diables pleins de gentillesse;
Et surtout des jeunes sultans,
Qui n'ont pas même une maîtresse.
On s'échappe, on déserte enfin.
L'ennui seul veille au fond des ames;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.
Je l'avoûrai, belle Émilie,
Je puise ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des coteaux,
D'où l'œil commande à la prairie,
Où serpentent mille ruisseaux.
Soit que l'astre du jour achève
Le cours qu'il décrit dans les airs,
Ou soit que l'aurore soulève
Le grand rideau de l'univers;
Toujours ma rapide pensée
S'élance et me fait des plaisirs;
Mon ame sans cesse exercée,
Forme sans cesse des désirs.

Je vois et j'entends la nature;
Elle vole avec les Zéphyrs :
Dans cette source elle murmure,
Et semble, sous cette verdure,
Laisser échapper des soupirs.
Son empreinte est dans ces nuages
Dont le voile obscurcit les cieux :
Elle tonne avec les orages,
Elle étincelle dans les feux.
Partout de sa main bienfaisante
Je reconnois les vastes dons :
Elle parle, sa voix puissante
Fait rouler le char des saisons,
Et c'est aux frimas qu'elle enfante
Qu'on doit l'or flottant des moissons.
Ici je pense, je suis homme.
Philosophes que l'on renomme,
Je vous surpasse en ce moment :
J'en atteste la raison même,
Vous fûtes sages par système,
Et je le suis par sentiment.
En ces lieux au moins je puis rire
De tes prétendus beaux-esprits,
Fameux dans l'art de la satire,
Briguant à grands frais le mépris.
Sans qu'un pareil choix leur déplaise,
J'y puis être sot à mon aise,
Et me moquer de leurs écrits.

Pourvu qu'au soir je me repose
Après les plaisirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une rose
Sur les arbustes d'alentour,
Qui peut me nuire ou me distraire?
Que me font les vaines rumeurs,
Les libelles et leurs auteurs?
Cet asile est un sanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'amitié fidèle
Mes instans, fortunés par elle.
Que dis-je! en cet heureux séjour
Il en est aussi pour l'amour.
Dans la retraite solitaire
Le cœur est prompt à s'enflammer;
A la ville on ne veut que plaire,
C'est dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendresses
De nos élégantes beautés,
Ce long commerce de foiblesses,
D'ennuis et d'infidélités;
Après ce triste persiflage,
Que l'on appelle sentiment,
La fatigue d'être volage,
Ou le dégoût d'être constant;
Combien il est doux pour le sage
De s'échapper dans les forêts;
Et de chiffonner les attraits

De quelques nymphes de village !
Toi, l'unique objet de mes vœux,
Aline, ô toi que je préfère,
Sans ornements tu sais me plaire,
Sans art tu sais me rendre heureux.
Va, ton art est d'être sincère.
Pour moi, je n'oublîrai jamais
Ce jour où, près d'une bruyère,
J'appris à ma jeune bergère
De l'amour les premiers secrets.
Quelle vérité ! que d'attraits !
Dans ton sein couloient quelques larmes :
Elles humectoient nos baisers ;
Et déja tes voiles légers
Cessoient de m'envier tes charmes.
Heureux le mortel transporté,
Qui, réalisant l'espérance,
Saisit le moment souhaité,
Triomphe de la résistance,
Et fait sentir à la beauté
La douloureuse volupté
Où meurt la timide innocence !
Bannis surtout de vains regrets.
Pour un bien que l'amour moissonne,
Il en est mille qu'il nous donne,
Et ses larcins sont des bienfaits.
Ce dieu nous couvre de son aile.
Mon bonheur peut être ignoré;

Aime-moi bien, sois-moi fidèle,
Et n'en dis rien à ton curé.

DIALOGUE

DE PÉGASE ET DE CLÉMENT (*).

CLÉMENT.

Qu'est-ce donc? dès l'aurore on assiége ma porte?
On ne peut à son aise, en ce triste univers,

(*) Si je n'ai jamais répondu pour mon compte aux gaietés littéraires de M. Clément, j'ai toujours été indigné de l'injustice et de la morgue collégiale avec laquelle il déchire les ouvrages du premier écrivain de la nation. Il devoit respecter au moins une réputation affermie sur soixante ans de travaux et de succès. Mais le pédantisme ne respecte rien; il aime mieux se laisser envenimer par la haine, que de consentir à l'admiration; et il se sent importuné par le talent supérieur, comme les oiseaux de nuit le sont par l'éclat du jour.

Ma seule intention a donc été, dans cette bagatelle, de venger M. de Voltaire des outrages qu'on lui fait tous les mois au nom des anciens et de la belle littérature. C'est une plaisanterie qu'on hasarde en réponse à des tomes d'invectives. Tout le monde a lu le dialogue charmant de Pégase et du vieillard. Pégase, un peu piqué du ton cavalier dont le traite le vieillard agriculteur, arrive dans le cabinet de M. Clément, qui n'a rien moins que les goûts champêtres; et ils ont ensemble la petite conversation qu'on va lire. Si on la trouve un peu vive, qu'on se ressouvienne que c'est un cheval qui parle à un faiseur de libelles. Ces gens-là ne se piquent ni d'honnêteté ni de modération.

Composer savamment de la prose ou des vers !
C'est quelque auteur, je gage.

PÉGASE.

A peu près : que t'importe ?

CLÉMENT.

S'avisa-t-on jamais de venir si matin ?
Les instants me sont chers; laisse-moi, je te prie :
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,
Et j'écris, avec goût, du mal de mon prochain.
Va-t'en; je n'ouvre pas.

PÉGASE.

L'ami, je suis Pégase.
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur.
Ouvre; nous médirons du vieux agriculteur.

CLÉMENT.

Nous médirons ? Attends, que j'achève ma phrase.
Comme te voilà fait !... Par quel sort inhumain ?...

PÉGASE.

Sais-tu bien qu'entraîné dans ma course immortelle,
J'ai fait, depuis Homère, un terrible chemin ?
Allons, héberge-moi : je te serai fidèle,
Je mordrai les passants, j'adopterai tes goûts;
Me cabrant, regimbant, ombrageux et jaloux,
Pour mieux te ressembler, et te prouver mon zèle.

CLÉMENT.

Il parle avec esprit ! Tu ne voles donc plus ?

PÉGASE.

Mais je vais quelquefois à petites journées.

J'ai vécu, mon très-cher, quatre à cinq mille années :
De vieillesse et d'ennui j'ai les jarrets perclus.
Apollon a souvent changé mes destinées.
Si je crois ce qu'on dit, Méduse m'enfanta.
Je fis de mes talons jaillir une fontaine;
Bellérophon sur moi courut la pretentaine;
Pour battre la Chimère au diable il m'emporta;
Je me nourris long-temps des gazons d'Hippocrène.
Comme un franc étourdi, Pindare me monta.
(Votre Rousseau depuis imita ses caprices.)
Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cime des rocs, au bord des précipices,
Je m'élançois alors et par sauts et par bonds.
Moschus, Anacréon, pleins d'adresse et de grace,
Me remirent au pas : escorté par les jeux,
En bon épicurien je vivois avec eux,
Et je paissois les fleurs qui parfumoient leur trace.
L'amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir, en souriant, des roses dans sa main.
Sophocle m'exerça par ses courses hardies:
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eschyle échevelé me remplit de terreur;
Nous paroissions tous deux poussés par les furies.
J'abandonnai la Grèce au bruit du nom romain.
Je fus légèrement manégé par Horace;
Ovide m'égara dans le plus doux chemin;
Lucrèce indépendant m'inspira son audace,
Juvénal me soumit avec un bras d'airain.

Par Virgile aguerri, je bronchai sous le Stace,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Long-temps on me crut mort : craignant la barbarie,
J'avois paisiblement regagné l'écurie.
Le Dante, avec humeur, vint m'en tirer soudain.
L'œil morne et ténébreux, conforme à son génie,
Regrettant les vallons de l'antique Ausonie,
En croupe je portai le spectre d'Ugolin.
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioste accourut avec un front serein;
J'adoptai l'Hippogriffe, enfant de sa folie,
Et bientôt je livrai mon dos et mon destin
Au chantre intéressant de la tendre Herminie...
Tous ces cavaliers-là m'avoient mené grand train;
J'avois l'oreille basse et les ailes traînantes;
Il fallut réparer mes forces languissantes :
Mais sur les bords françois je reparus enfin.
Malherbe, parmi vous, ennoblit mon allure;
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jetai Chapelain au bas du double mont;
En embrassant Gombault il roula sur Voiture.
Molière prit leur place, et me fit détaler.
La Fontaine indulgent, et plein de bonhomie,
Guidé par la nature et par ma fantaisie,
Me suivit, sans mot dire, où je voulus aller.
La houssine à la main, Boileau, grave et sévère,
Châtia de mon vol l'aisance irrégulière :
Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler.

Je l'estimois beaucoup, mais je ne l'aimois guère.
Corneille vint à moi : son fier et noble aspect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du respect.
De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte;
Il me fit pénétrer dans le palais des rois :
Tous mes crins se dressoient aux accents de sa voix;
Et, tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me brusquoit parfois, c'étoit assez son ton;
Il fallut nous quitter, et j'acquis, sous Racine,
Des mouvements plus doux, une bouche plus fine.
Dans des sentiers sanglants je suivis Crébillon:
Quoiqu'il fût violent, j'aimois son caractère.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,
Et, malheureusement, j'étois déja bien las,
Quand il fallut encor galoper sous Voltaire.

CLÉMENT.

Celui-là, par exemple, a dû te rudoyer.

PÉGASE.

Mais, non : s'il m'en souvient, il eut la main légère.
Je le vis autrefois, ferme dans l'étrier,
Courant bride abattue; et malgré ma colère,
Il faut que j'en convienne, il est bon écuyer.

CLÉMENT.

La rage de louer aujourd'hui te domine.
Vieux Pégase, sois vrai : c'est à coups d'éperon,
Qu'il te forçoit d'aller, quand sur ta maigre échine,
Il nous est apparu dans le sacré vallon;
Lorsque tu voiturois sa dolente *Nanine*,

Son mugissant *Oreste* et son froid Cicéron,
Et le triste *Orphelin*, soi-disant *de la Chine*,
Ériphile, *Zulme*, et *Pandore*, et *Samson*.
O cheval illettré, ton mauvais goût m'irrite!
Quoi, sur Voltaire encor tu n'es pas éclairé?
Sa jeune *Sophonisbe* en un jour décrépite,
Et ses *Guèbres* transis ne t'ont pas déferré?
Va traîner, si tu peux, en dépit de l'envie,
Le char mal attelé de ses sots Triumvirs,
Et ce lourd *Taureau blanc*, fruit de ses vieux loisirs;
Et ce bûcher mesquin, vrai tombeau d'*Olympie* (*).

PÉGASE.

Va; l'injustice perce et lui rend tous ses droits.
Je devrois t'envoyer le prix de ta tirade;
Mais je veux bien encor t'épargner cette fois.
Cite, cite du moins, *Brutus*, *la Henriade*,
Cet immortel tableau du meilleur de vos rois:
Cite ce *Mahomet*, monument du génie,
Où la force du style est jointe à l'harmonie,
Dont le vaste intérêt, et l'époque, et les mœurs,
Dont le coloris mâle, et la pompe énergique,
Transmettent à grands traits aux yeux des spectateurs
La sombre majesté de Melpomène antique.
De ta fureur burlesque interrompant le cours,
Rappelle-toi *Tancrède*, et *Mérope*, et *Zaïre*,

(*) Quand on introduit un interlocuteur, il faut le faire parler d'après son caractère, et il eût été contre toute vraisemblance de donner à M. Clément du goût et de l'équité.

L'aimable *Adélaïde*, et *Vendôme*, et Nemours,
Les sauvages vertus de la sensible Alzire,
Tous ces écrits charmants, dictés par les amours,
Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,
Qu'un peuple délicat ne cesse d'adorer,
Que tu saurois chérir, si tu savois pleurer.
Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes,
Où chaque nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, surtout ses bienfaiteurs;
Où Rome reconnoît ses brigues insolentes;
Où la philosophie, avec légèreté,
Des attentats des sots venge l'humanité,
Frappe indistinctement d'un joyeux anathème
Les moines, les abbés, les papes, les catins,
Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.
Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux
Sur ces riens enchanteurs, délices de vos belles,
De l'enjoûment françois restes si précieux,
Toujours accumulés, sans peser sur mes ailes.

CLÉMENT.

Bavard impitoyable, as-tu bientôt fini
Ce long panégyrique aussi plat que toi-même?
Apprends que, devant moi, l'éloge est un blasphème.
Tremble! Ton sot babil sera bientôt puni,
Et je t'attends, barbare, à ma lettre septième.

PÉGASE.

Fort bien, applaudis-toi d'un fatras ténébreux,

Où tu voudrois flétrir ce qu'au Pinde on renomme;
Libelle scolastique, où tu crois, malheureux,
Qu'il importe au bon goût d'insulter un grand homme.
Va, va, contre Nestor Thersite eut beau crier;
On ne l'écouta pas (je l'ai lu dans Homère).
Ton destin est le même; et ta sotte colère,
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

CLÉMENT.

C'est trop, de mon courroux je ne suis plus le maître;
Mon encre... mes crayons... tu sauras qui je suis.
Il parle de laurier! devant moi!... Je frémis...
A moi, Moutard (*), à moi! viens me venger d'un traître.

PÉGASE.

O pédant, plus fougueux et plus rétif que moi!
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire.
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on respire.
La justice et l'honneur m'en imposent la loi;
L'asile de Voltaire est encor mon empire.
Je le vois: son nom seul te cause un juste effroi.
Rampe et siffle à ses pieds... Adieu, je me retire.
Subalterne Zoïle, Aristarque sans foi,
Tu me dégoûterois même de la satire,
Et les chevaux ailés ne sont pas faits pour toi.

(*) Libraire de M. Clément.

MON RÉVEIL.

Ce matin, je suis pacifique;
L'air est serein, j'ai bien dormi;
Le calme d'un ciel embelli
A mon ame se communique.
Au printemps je suis peu caustique,
Et j'aime mieux dans ce mois-ci (*)
Ma maîtresse, la république,
Et mes rivaux, et mon ami.
Mon cœur fatigué se repose;
Il a besoin d'un sentiment:
Mais vous, mon cher monsieur Clément,
Tâchez donc d'aimer quelque chose...
Çà, causons ensemble un moment.
Tenez, soyons vrais: moi, je pense
(Quoique exprès vous n'en disiez rien)
Que Voltaire pourroit fort bien
Être un auteur plein d'éloquence.
Brutus survit à trente hivers:
Un tel argument persuade;
Même après avoir lu vos vers,
On goûte encor *la Henriade.*

(*) Le mois de mai.

Modérez-vous; car je suis prêt,
Pour peu que l'on me contrarie,
D'adorer Agnès en secret,
D'aimer Zaïre à la folie,
Et de soupçonner du génie
Dans vingt scènes de *Mahomet.*
Faut-il tout risquer et tout dire?
J'en suis confus; mais, entre nous,
Je trouve que l'auteur d'*Alzire*
Répand, même dans la satire,
Plus de grace et de sel que vous.
J'ose plus; j'aime assez le style,
Un peu froid, mais bien cadencé,
De ce traducteur de Virgile,
Que dans une prose incivile
Vous avez durement tancé,
Contre l'esprit de l'Évangile.
Et moi-même, si malmené
Dans vos officieux libelles,
J'ai de temps en temps griffonné
D'assez plaisantes bagatelles.
Eh! croyez-moi, calmez vos sens:
Pensez-vous sortir des ténèbres
Par ces opuscules mordants?
Faut-il nuire aux pauvres vivants,
Pour faire honneur aux morts célèbres?
Chaque dieu mérite un autel:
Ayons l'esprit doux, l'ame bonne.

Buffon, sans déchirer personne,
Court grand risque d'être immortel.
Mais que fais-je ! quelle folie !
Moi, par des conseils indiscrets,
Gêner la pente du génie !
Pardon, mon cher ; je me soumets :
Votre étoile vous justifie.
Broyez du noir, lancez vos traits ;
Goûtez les plaisirs de l'envie ;
Versez le fiel sur les succès,
Et distinguez-vous désormais
Par ce doux emploi de la vie.
Pour nous, sachons le prix du temps ;
Amis, accourez sur mes traces :
Sous les ombrages du printemps
Buvons à la concorde, aux graces,
A la franchise, aux bons plaisants ;
Dans des flots d'Aï pétillants
Noyons les souvenirs cuisants
De nos littéraires disgraces.
Mêlons des palmes et des fleurs :
Je veux qu'on soit juste, qu'on s'aime,
Et que l'on pardonne aux sots même,
S'ils ne sont pas persécuteurs.

L'ORGIE.

Vous qu'eût aimé Chaulieu,
Venez, mon jeune Horace;
A côté d'un grand feu
Nous boirons à la glace,
Et médirons un peu.
C'est le droit du Parnasse.
Déja le dieu du vin,
De pampres vous enlace;
Vous êtes libertin,
Et l'êtes avec grace;
Soyez roi du festin.
Apportez les tablettes
Où sont ces riens charmants,
Et ces congés plaisants
Que donnent les coquettes
A leurs tendres amants.
De l'aimable infidèle
Qui vous tient dans ses fers,
Contez-nous les travers
Et la noirceur nouvelle.
Tous les fronts sont ouverts;
Le champagne ruisselle,

Il mousse, il étincelle,
Et ressemble à vos vers.
Sur la fin de l'orgie,
Nous glisserons deux mots
De la philosophie,
Qui se moque des sots,
Et gaîment apprécie
Les plaisirs et les maux.
Mais j'entends qu'on s'écrie :
« Quoi! ce fripon d'Amour
« N'est point de la partie ?
« Sans lui, passer un jour!
« La triste fantaisie ! »
Un moment, s'il vous plaît.
Des yeux de la folie
Vous voyez son portrait;
Je le vois tel qu'il est,
Et je le congédie.
L'enchanteur, je parie,
Vous trompe à chaque instant...
Je me réconcilie,
S'il veut m'en faire autant.

AUX ÉDITEURS

DE L'ALMANACH DES MUSES, AU SUJET D'UNE NOTE QUI S'Y TROUVE AU BAS DES VERS A CORINE (*).

Eh! messieurs, n'appréhendez rien:
J'ai beau médire de la gloire;
C'est du temps perdu, j'en convien:
Quel auteur osera m'en croire?
Prêcher, aux poètes surtout,
Le mépris de cette fumée,
C'est renverser, confondre tout;
Il leur faut de la renommée.
Pour moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenser ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie:
Il me faut des réalités.
Songez à la race future:
Moi qui resserre mes destins
Dans les bornes de la nature,
J'aime assez cette sphère obscure;

(*) J'y disois, je crois, qu'un sourire de Corine valoit mieux que la gloire; et c'est ce qu'on désapprouve.

J'y veux couler des jours sereins;
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.
Et puis, par des routes diverses
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchants emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables :
Antonin l'est par ses bienfaits,
Et La Fontaine par ses fables;
Pétrarque par de froids sonnets,
Homère par son Iliade :
Le madrigal et la ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benserade :
Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques graces négligées;
Vous, messieurs, à vos almanachs,
Comme Keyser à ses dragées.
Que dis-je ! pourquoi tant d'effort ?
Pourquoi ces élans du génie ?
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :

Témoin l'oisif Desyvetaux (*)
Qui, dans une sage apathie,
Éloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
A la tendre mélancolie.
Le monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de bergères;
Et chalumeaux et panetières
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage:
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut dans un nouveau bocage
Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il descendit aux sombres rives,
Une houlette dans la main;
Et près de lui son air serein
Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Évanouis dans la mollesse;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les annales des amours.
O trop heureuse indifférence!
Calme, abandon voluptueux!

(*) Célèbre paresseux de l'autre siècle: il étoit presque toujours en habit de berger, et fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de Chapelle, de Chaulieu, et surtout par ce qu'en a dit Voltaire.

Viens embellir mon existence:
Peut-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence;
Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A M. DE***,

EN LUI ENVOYANT LES MÉMOIRES DE SULLY.

VOILA ce que de lui nous laissa ce vrai sage,
Ce bon ministre d'un bon roi,
Qui respire dans cet ouvrage.
Que réunis tous deux, ils soient chantés par toi!
Peins dans l'un cette audace, aux pervers si fatale,
Cette austère amitié, leçon des courtisans,
Cette ame intrépide et loyale,
Que ne souillèrent point les horreurs de son temps.
De l'autre ose tracer l'auguste caractère,
Les malheurs, les exploits, et surtout les bienfaits.
Que ce tableau nous frappe, et que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur père!
Dévoile-nous, sans pompe et sans détours,
Ce cœur vraiment patriotique,

Ce cœur où pénétra le fer d'un fanatique.
Ou plutôt, retranchant ces détestables jours,
Prends de plus doux crayons pour peindre ses amours;
Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
Moins superbe que tendre, et françoise, et fidèle.
Il est des rois dans la foule perdus,
Que déshonorent leurs foiblesses :
Mais celles de Henri sont des titres de plus;
Il fut si grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui passer ses maîtresses.

COMMENT DONC FAIRE?

J'AIMOIS Ismène, Ismène étoit aimable.
Je fus long-temps fier d'un si beau lien;
Mais son amour étoit inexorable :
Un geste, un mot, le plus simple entretien,
Tout m'accusoit, j'étois toujours coupable:
Aimant Ismène, il falloit n'aimer rien.
Épiant tout, mon ombrageuse amie
Dans un coup-d'œil voyoit cent trahisons,
Ouvroit son cœur à l'essaim des soupçons,
Et m'enlevoit le charme de ma vie :
La bise ainsi vient sécher les moissons.

Chaque beauté, dont la grace piquante,
Dont les vingt ans se faisoient trop citer,
Aux yeux d'Ismène en avoit toujours trente,
Et dix de plus, si j'osois disputer.
La taille noble étoit sans élégance;
L'air vif et gai paroissoit indécent;
La dignité se nommoit arrogance;
On trouvoit fade un air intéressant:
D'une injustice, ou d'une humeur nouvelle,
Pendant le jour, si je m'étois sauvé,
La nuit bientôt me brouilloit avec elle:
Elle rêvoit que j'étois infidèle,
Et j'expiois ce qu'elle avoit rêvé.
Assez long-temps je fis tête à l'orage,
Traînant le joug, quoiqu'il fût douloureux;
Le cœur se lasse, et l'on devient volage,
Avec l'espoir d'être enfin plus heureux.
Je vis, j'aimai, j'idolâtrai Julie:
Autre tourment. Son cœur paisible et doux
A le malheur de n'être point jaloux;
D'aucune crainte elle n'est poursuivie.
De soins cruels à mon tour agité,
Mes premiers maux sont des biens que j'envie;
Je suis martyr de sa tranquillité.
Dieu des amours, mon injure est la vôtre.
Écoutez-moi, j'implore votre appui.
Je voudrois bien que l'une eût aujourd'hui
Tous les défauts qui m'ont fait quitter l'autre!

A M. L'ABBÉ DELILLE,

SUR SA TRADUCTION DES GÉORGIQUES.

Jusqu'ici j'ai peu su la cause
Qui reproduit cet univers;
Mais depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempsycose.
Delille est un nom supposé;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même francisé,
Qui nous traduit son propre ouvrage.

A MADAME DE...,

EN LUI ENVOYANT DES ORANGES DE MALTE.

Un vieux dragon veilloit jadis
Sur le jardin des Hespérides:
Il écartoit les mains avides;
Les regards même étoient punis.

Un jeune enfant, non moins fidèle,
Garde aujourd'hui les pommes d'or;
Il les garde pour la plus belle,
Et barricade son trésor.
J'approche, son œil étincelle,
Il saisit son arc menaçant :
Mais je te nomme, et dans l'instant
Voilà mon argus qui chancelle.
Prends, me dit-il, cueille, choisis :
Chloé seule excitoit mon zèle;
Porte à ses pieds l'arbre, les fruits...
Et, si tu veux, la sentinelle.

BILLET

EN RÉPONSE A DES VERS QUE L'AUTEUR APPELOIT VERSICULETS.

J'ai reçu vos versiculets,
Versiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toise exprès
Sont bien pesants, bien longs à lire :
De plus petits, s'ils sont bien faits,
N'en sont pas moins chers à la gloire.

Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils se glissent dans la mémoire,
Et puis ils n'en sortent jamais.
L'aigle est altier, je le révère;
Mais tous mes sens sont alarmés,
Quand de ses ongles enflammés
Il laisse échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit est-il bon!
J'aime bien mieux, je le confesse,
Le paisible et discret pigeon
Que députoit Anacréon
Vers ses amis et sa maîtresse.

A M. LE M^CHAL DE RICHELIEU.

ENTRE les palmes de Mahon,
Pour vous seul reverdit encore
La couronne d'Anacréon;
Et sans vieillir comme Tithon,
Vous fêtez bien plus d'une Aurore.
Votre automne est un long printemps.
Vous cueillez à tous les instants
Les fleurs du matin de la vie;
Et l'amour amuse le temps,

Pour qu'à jamais il vous oublie.
Ah! conservez ces goûts charmants,
Cette aimable philosophie,
Cette fleur de galanterie
Qui vaut bien les beaux sentiments
De la gothique bergerie.
Rendez Ovide à ma patrie,
Et laissez un code aux amants.
Désolez, enchantez nos belles;
Et puissiez-vous, grondé par elles,
Entendre encore après cent ans
Tout ce qu'on dit aux infidèles.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur Dorat..... Page v
Réflexions sur la déclamation théâtrale..... 3

LA DÉCLAMATION THÉATRALE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

Chant Ier. La tragédie..... 19
Chant II. La comédie..... 39
Chant III. L'opéra..... 61
Chant IV. La danse..... 79

THÉATRE.

Régulus, tragédie, acte Ier..... 101
— — acte II..... 120
— — acte III..... 141
La Feinte par Amour, comédie, acte Ier..... 155
— — — acte II..... 178
— — — acte III..... 206

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

A mes ennemis..... 229
Au roi de Danemarck..... 231

A M. Hume..... Page 236
A M. de Voltaire, sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde..... 244
A M. de Pezai, voyageant..... 250
A M***..... 253
A Zémis, pendant mon séjour à La Rochelle..... 258
A Mlle Clairon, sur l'indécision de sa rentrée au théâtre. 261
A ma sœur, quelque heures avant de quitter Dijon.... 265
Avis aux sages du siècle..... 270
A M. de Pezai, sur la galanterie moderne..... 274
A M. Lemierre, en lui envoyant ma tragédie de Pierre-le-Grand..... 278
A M. Gresset, en lui envoyant le poëme des Tourterelles..... 281

LIVRE II.

A Catherine II, impératrice de Russie..... 284
A M. D***, qui me conseilloit de répondre à une critique..... 291
A M. Colardeau, en lui envoyant l'ode contre les détracteurs de la poésie d'images..... 293
A la lune..... 296
Aux poètes modernes..... 302
Au chevalier de Bonnard..... 305
A M. de Chamfort, auteur d'un éloge de La Fontaine. 306
Aux comètes..... 308
A ma muse..... 312
A M. Doigni..... 314
A ceux qui m'attribuoient l'Épître à Margot..... 317
A un censeur indulgent..... 319
Au chevalier de Bonnard..... 321

FABLES.

I. Le secret de l'éducation..... Page 325
II. Le Fermier, le Chien et le Chat..... 328
III. La Colombe et le Moineau..... 331
IV. Le Marchand, le Cheval et le Singe..... 334
V. Le Serpent et la Colonne..... 336
VI. Le Merle et le Ver-luisant..... 337
VII. Le Bureau et la Toilette..... 338
VIII. L'Illustre mort..... 341
IX. L'Huître et l'Homme..... 342
X. Le Lustre et la Lampe..... 347
XI. La bonne Brebis..... 348
XII. Le Jet d'eau et le Réservoir..... 350
XIII. La Leçon d'un vieillard..... 351
XIV. L'Or et le Fer..... 353
XV. Le Nain d'Athènes..... 355
XVI. Le Conquérant et le Pasteur..... 358

POÉSIES DIVERSES.

Ma Philosophie..... 365
Anacréon citoyen..... 388
Épître d'un curé à l'auteur de *Mélanie*..... 396
Le Pot-Pourri..... 403
Dialogue de Pégase et de Clément..... 422
Mon Réveil..... 430
L'Orgie..... 433
Aux éditeurs de l'Almanach des Muses..... 435
A M. De***, en lui envoyant les Mémoires de Sully... 438
Comment donc faire ?..... 439
A M. l'abbé Delille, sur sa traduction des Géorgiques. 441

A Madame de..., en lui envoyant des oranges de Malte..... Page 441
Billet en réponse à des vers que l'auteur appeloit versiculets..... 442
A M. le maréchal de Richelieu..... 443

FIN DE LA TABLE.

LES BAISERS.

L'intention de l'Éditeur n'étoit pas de comprendre les *Baisers* dans cette Collection des OEuvres choisies de Dorat; mais, sur la demande de plusieurs personnes, il a placé cette production à la suite des autres pièces de cet auteur.

LES BAISERS.

Ier BAISER.

LES ROSES

OU

LA MOISSON DE VÉNUS.

Un jour la belle Dionée,
Dans un de ces bosquets qui couronnent Paphos,
Fit enlever le fils d'Énée,
Tandis que le sommeil lui versoit des pavots :
Elle-même sema de fraîches violettes
Le gazon embaumé qui lui servoit de lit :
Près d'Ascagne étendue en ces sombres retraites,
Vénus le voit dormir, et Vénus s'attendrit.

La déesse alors se rappelle
Du berger qu'elle aima les jours trop tôt finis.

Il revit pour moi, disoit-elle,
C'est ainsi qu'il dormoit : tel fut mon Adonis.

Elle sent, à ce nom, errer de veine en veine
Ce feu dont le progrès augmente ses appas :
Combien de fois ne voulut-elle pas,
S'élançant à demi, ne respirant qu'à peine,
Au col d'Ascagne entrelacer ses bras!
Le desir naît sur ses lèvres ardentes :
Mais, craignant de troubler ce paisible sommeil,
Elle se laisse aller sur des roses naissantes,
Qui, graces à Vénus, verront plus d'un soleil.
Leur parfum la séduit, et leur fraîcheur l'attire;
Au gré d'un caprice charmant,
Elle y porte la main, avec feu les respire,
En humecte sa bouche, et croit, dans son délire,
Ne baisant que des fleurs, caresser son amant.
Vous eussiez vu les roses enflammées
Sous les caresses de Cypris,
Épanouir leurs feuilles animées;
C'est de là que leur vient leur tendre coloris.
Autant de baisers que de roses.
Rivale des zéphirs légers,
Vénus en donne tant de ses lèvres mi-closes,
Que les roses bientôt vont manquer aux baisers.
Sa moisson faite, elle s'envole;
Ses cygnes éclatants l'emportent dans les airs,
En longs sillons d'azur devant elle entr'ouverts;

Elle impose silence aux fiers enfants d'Éole,
Et les beaux jours naissent pour l'univers.
Du haut des cieux que son haleine épure,
Où son char d'or lui trace un lumineux chemin,
Vénus sourit, et, le front plus serein,
Va semant les baisers sur toute la nature :
Elle en émaille la verdure,
Colore les épis, teint le duvet des fleurs;
Elle en couvre les bois, les prés, la grotte obscure,
Et répand sous les eaux leurs subtiles ardeurs.

Depuis ce jour, tout brûle, et s'unit, et s'enlace :
Le bouton d'un beau sein est éclos du baiser;
Une rose y fleurit pour y marquer sa trace;
Fier de l'avoir fait naître, il aime à s'y fixer.

IIe BAISER.

L'ÉTINCELLE.

Donne-moi, ma belle maîtresse,
Donne-moi, disois-je, un baiser,
Doux, amoureux, plein de tendresse...

Tu n'osas me le refuser :
Mais que mon bonheur fut rapide!
Ta bouche à peine, en résistant,
Eut effleuré ma bouche avide,
Elle s'en détache à l'instant.
Ainsi s'exhale une étincelle.
Oui, plus que Tantale agité,
Je vois, comme une onde infidèle,
Fuir le bien qui m'est présenté.
Ton baiser m'échappe, cruelle!
Le désir seul m'en est resté.

IIIe BAISER.

L'ABEILLE JUSTIFIÉE.

Dans la chaleur d'un jour d'été,
Non loin d'un ruisseau qui murmure,
A l'abri d'un bois écarté,
Thaïs dormoit sur la verdure.
La voûte épaisse des rameaux
Brisant les traits de la lumière,
Entretenoit sous ces berceaux

Une ombre fraîche et solitaire.
Thaïs dormoit : tous les oiseaux
Immobiles dans les feuillages,
Interrompant leurs doux ramages,
Sembloient respecter son repos.

Vers ces lieux un instinct m'attire;
Il n'est point de réduits secrets
Pour l'amant que sa flamme inspire :
Il devine ce qu'il désire;
Son cœur ne le trompe jamais,
Et suffit seul pour le conduire.

J'arrive au bosquet enchanté.
Quel tableau! celle que j'encense
Sommeilloit avec volupté
Sous un voile au hasard jeté,
Qui satisfait à la décence,
En dessinant la nudité.
Sur l'ivoire d'un bras flexible
Son cou reposoit incliné,
Et l'autre bras abandonné
Sembloit mollement entraîné
Vers cet asyle inaccessible,
Trésor de l'amant fortuné.
Thaïs a des fleurs pour parure :
Les tresses de ses cheveux blonds
Descendent, en plis vagabonds,

Jusques aux nœuds de sa ceinture.
Son sein captif, qui se débat
Sous une gaze transparente,
Amoureusement se tourmente
Pour sortir vainqueur du combat,
Et moi, je languis dans l'attente.

Zéphire alors, soufflant exprès,
Dérange la gaze, l'entr'ouvre;
Au gré de mes soupirs discrets,
Déja plus d'un lis se découvre.
Voici l'instant de me servir,
Disois-je à l'Amour, je t'implore:
Encore un souffle du Zéphir,
Et la rose est prête d'éclore.

L'officieux époux de Flore
Brise la chaîne des rubans.
Un seul lui résistoit encore,
Le nœud glisse... Dieux! quels moments!...
La barrière enfin est rompue;
Rien ne s'oppose à mon désir;
Un frais bouton naît à ma vue,
Et je n'ai plus qu'à le cueillir.

Je brûle, j'avance, je n'ose;
Je retiens mon souffle amoureux;
Mais au péril mon cœur s'expose;

J'ai fait un pas, j'en risque deux :
J'approche ma bouche, et la rose
Se colore de nouveaux feux.

Je disparois, Thaïs s'éveille;
Mon baiser agite son sein;
Elle y porte en tremblant la main;
Puis apercevant une abeille
Qui, séduite par ses couleurs,
Pour elle avoit quitté les fleurs,
Et les fruits ambrés de la treille :
C'est donc toi qui me fais souffrir
Par une piqûre cruelle?
Tu paîras mon tourment, dit-elle...
Quoiqu'il soit mêlé de plaisir...

Calme, lui dis-je, ta colère;
Le coupable à toi vient s'offrir.
Je suis l'abeille téméraire,
C'est moi seul que tu dois punir;
Mais non, Thaïs n'est point sévère.
Si je parviens à te fléchir,
Un second baiser peut guérir
Le mal qu'un premier t'a pu faire.

IVe BAISER.

LE NOUVEL OLYMPE.

Le croiras-tu? ces conquérants altiers,
Tant célébrés par les cygnes du Tibre,
Eux qui naissoient à l'ombre des lauriers,
En respirant l'orgueil d'un peuple libre;
Ces fiers Romains, ces sauvages guerriers,
Ces demi-dieux, sous qui trembloit la terre,
Ainsi que nous, instruits dans l'art de plaire,
Fondoient un culte en l'honneur des baisers.
Ils héritoient des fables de la Grèce,
Songes riants, ingénieux loisirs,
Par qui le dogme ordonnoit les plaisirs,
Douces erreurs qu'adoptoit la sagesse!
O temps heureux! où Flore et les Zéphirs
A leurs autels enchaînoient la jeunesse;
Où l'on voloit sur l'aile des désirs;
Où dans les cieux on plaçoit sa maîtresse;
Où la Naïade, en confondant ses flots,
Par des soupirs échauffoit ses roseaux
Qui de Syrinx murmuroient la tristesse;

Où le Léthé rouloit l'oubli des maux!
Thaïs, alors, chaque attrait d'une belle
Étoit lui-même une divinité.
Un front ouvert, c'étoit la Vérité;
En le baisant, on fêtoit l'immortelle.
Les lis du sein cachoient la Volupté :
D'un œil brillant avec sérénité
L'Amour superbe allumoit l'étincelle :
La main vouée à la Fidélité
N'osoit toucher la main d'une infidèle.
D'un souffle pur oser cueillir l'encens,
Ravir les fleurs d'une lèvre vermeille,
C'étoit à Flore emporter sa corbeille;
C'étoit aussi rendre hommage au printemps.
Ainsi l'amant consacroit son ivresse;
Et les baisers, toujours religieux,
Qu'il prodiguoit à sa belle maîtresse,
Formoient l'encens qu'il brûloit pour les dieux.
O ma Thaïs! que ce culte m'enchante!
J'assemble en toi, je vois l'Olympe entier;
Et tous ces dieux, que m'offre mon amante,
Ne craindront plus qu'on les puisse oublier.

Ve BAISER.

LA RÉSERVE.

Quand neuf baisers m'auront été promis,
Ne m'en donne que huit, et, malgré ta promesse,
Soudain échappe, ma Thaïs;
En la trompant, augmente mon ivresse :
Cours te cacher derrière tes rideaux,
Dans ton alcôve, asile du mystère,
Sous l'ombrage de tes berceaux;
Fuis, reparois, et ris de ma colère.
De berceaux en berceaux, de réduit en réduit,
J'épîrai de tes pas la trace fugitive;
Je t'atteindrai, tu seras ma captive :
Le bonheur double alors qu'on le poursuit.
Défends-toi bien, résiste avant que de te rendre;
J'aurai beau gémir, t'accuser;
Détourne avec art le baiser,
Quand ma bouche, avec art, sera prête à le prendre.
C'est ainsi qu'il est doux de se voir abuser.
Les huit premiers accordés par toi-même,

Mettront le comble à ma félicité;
Mais je mourrai de plaisir au neuvième,
Et surtout s'il m'est disputé.

VIe BAISER.

LE DÉLIRE.

Que je me plais dans ce séjour!
J'y suis auprès de ma maîtresse.
Quelle clarté vaudroit ce demi-jour!
Ces berceaux, ces gazons, ici tout m'intéresse;
Je ne veux, je ne vois, je ne sens que l'amour.
Belle Thaïs, ô toi que j'idolâtre,
Dans tes bras amoureux quand je tombe éperdu,
Et qu'à tes épaules d'albâtre,
Entrelaçant les miens, je reste suspendu;
Quand nos haleines se confondent,
Que, par des murmures confus,
Nos cœurs s'appellent, se répondent,
Et qu'un soupir tient lieu de la voix qui n'est plus;
Quand sur ton sein mes caresses plus vives
De la pourpre et du lis mélangent les sillons,
Et que mille baisers croisent leurs aiguillons,

Renvoyés tour-à-tour par nos lèvres actives;
Mon ame alors, ivre de son bonheur,
Et me quitte et s'écoule, à force d'être émue;
Tu l'attires d'un souffle, ainsi qu'une vapeur
Autour de toi brûlante et répandue.
Elle renaît, expire tour-à-tour,
S'épanche, se résout comme un léger nuage,
Aux plus secrets appas s'ouvre un heureux passage,
T'enveloppe de mon amour;
Elle humecte tes yeux aux paupières mourantes,
Que presse mollement le doux poids du baiser,
Vient séparer ta bouche en deux roses naissantes,
Et, descendant toujours, cherche où se reposer.

Alors je renais et m'écrie:
L'Amour soumet la terre, assujettit les cieux,
Les rois sont à ses pieds, il gouverne les dieux,
Il mêle en se jouant des pleurs à l'ambroisie,
Il est maître absolu: mais Thaïs aujourd'hui
L'emporte sur les rois, sur les dieux, et sur lui.

VIIe BAISER.

LE BAISER DEVINÉ.

Un soir d'été, quand l'astre de Vénus
Verse un jour doux sur les fleurs rafraîchies,
Joue à travers les rameaux plus touffus,
Et sert l'Amour errant dans les prairies;
Thaïs, quittant l'ombre de ses berceaux,
Court respirer l'air serein des campagnes,
Et va chercher ses folâtres compagnes
Qui l'attendoient sur le bord des ruisseaux.
Un jupon court, un air de négligence,
Sans les contraindre, ajoute à leurs appas:
On s'entrelace; on croit marcher, on danse:
Sur le gazon l'essaim vole en cadence;
Leur pied l'effleure, et ne le courbe pas.
Leur ame pure aux soucis est fermée.
Les sauts finis, on propose des jeux:
Thaïs attache un bandeau sur ses yeux;
Voilà Thaïs en Amour transformée.
On fait silence, on s'approche, et soudain
Plus ramassé le cercle l'environne:

Zémis imprime un baiser sur le sein,
Ciane au col, Rosire sur la main :
Chaque baiser tour-à-tour se moissonne,
Et ma Thaïs, qui se dépite en vain,
Doit deviner la bouche qui le donne :
Mais, qu'est-ce, hélas! que ce jeu si charmant,
Si l'on exclut les baisers d'un amant?
Toujours le piége est près de l'innocence.
Je voyois tout à travers un buisson,
Et je voulois, dans mon impatience,
Cueillir aussi ma part de la moisson.
Mon sein palpite, et mon œil étincelle;
Dans tous mes sens circule un feu nouveau :
J'avance et fuis, me résous et chancelle :
L'Amour me dit; ose, et sois-moi fidèle;
Thaïs toujours n'aura point mon bandeau.
Je crois l'Amour; il m'applaudit de l'aile,
Et je m'élance au milieu du troupeau.
L'éclair moins vite a sillonné la nue.
Belles de fuir; moi de les apaiser.
Je joins Thaïs, et ma bouche éperdue
Brûle son sein par un triple baiser.
Thaïs se trouble, et ne peut s'y méprendre;
Fille jamais n'en donna de pareil;
Le cœur lui bat, son front est plus vermeil :
On l'interroge, et je crains de l'entendre :
Elle est muette : un doux frémissement,
O ma Thaïs! s'élève dans ton ame,

Elle s'allume aux rayons de ma flamme,
Et ton silence a nommé ton amant.
La nuit survient; c'est un temps d'indulgence;
Son voile sert ma crainte et ta pudeur :
Ta voix jura de punir mon offense;
Mais le serment vint mourir dans ton cœur.
Contre mes feux tes compagnes sévères
Vouloient t'armer; leur bouche, en te quittant,
Te rappeloit ces baisers téméraires,
Et demandoit un exemple éclatant :
Chacune insiste, et chacune, en soi-même,
Forme des vœux, pour que celui qu'elle aime,
Le lendemain, lui veuille en faire autant.

VIIIe BAISER.

LES BAISERS COMPTÉS.

Sous ces tilleuls qui nous prêtent leur ombre,
Tu me promis cent baisers l'autre jour;
Tu me les as donnés, mais sans passer leur nombre;
Eh! quel nombre, dis-moi, peut suffire à l'Amour?
Lorsque Cérès enrichit la nature,

Sait-elle donc, trop avare Thaïs,
Le compte de tous les épis
Dont elle orne sa chevelure?
Flore au hasard va semant ses bouquets,
Ces moissons de parfums sur son passage écloses;
Et Zéphyr ne tient point registre pour les roses
Qu'il fait naître dans nos bosquets.
Du haut de la brillante voûte,
Lorsque l'onde du ciel s'épanche dans nos champs,
Distille-t-elle goutte à goutte?
Jupiter quelquefois la verse par torrents;
Et sur la plaine reposée
Quand l'Aurore, aux douces couleurs,
Laisse onduler ses rayons bienfaiteurs;
Dans ses présents froide et symétrisée,
La voit-on mesurer aux fleurs
L'émail transparent de ses pleurs
Et les perles de la rosée?
Et les biens et les maux, les dieux sur l'univers
Répandent tout avec largesse;
Et toi, Thaïs, qui nous peins la déesse
Qu'une conque d'azur promène sur les mers,
Ainsi que les faveurs tu bornes la tendresse!
L'enfant ailé te combla tour-à-tour
De tous ses dons, et ta froideur le blesse!
Et c'est Thaïs qui compte avec l'Amour!
Ah! cruelle, ai-je donc calculé mes alarmes,
Et mes tourments et mes soupirs?

Ah! compte donc les maux, en comptant les plaisirs.
Mais va; confondons tout, les baisers et les larmes.
Viens; laisse-moi dévorer tes beautés;
Viens, ne m'afflige plus par tes refus coupables,
Et donne-moi des baisers innombrables
Pour tant de pleurs... que je n'ai pas comptés.

IXe BAISER.

LE CASQUE.

Dans les bras caressants de la belle déesse,
Le dieu Mars languissoit brûlant et désarmé,
Et, le front rayonnant de la plus douce ivresse,
Il goûtoit à longs traits le bonheur d'être aimé.
Aux lèvres de Cypris son ame suspendue,
Loin de ces jeux sanglants qui font couler nos pleurs,
De transports en transports fugitive, éperdue,
Se reposoit en paix sous des voûtes de fleurs.
De folâtres Amours endossent son armure;
D'autres, plus assidus autour de nos amants,
Balancent sur leur tête un berceau de verdure,
Leur ménagent l'abri de cent myrtes naissants,

Et de leur fraîche haleine embaument la Nature.
Le ciel est plus serein, la lumière plus pure :
L'air comme un feu subtil coule dans tous les sens,
Et l'onde, qui s'élève avec un doux murmure,
Mêle son jet limpide aux festons du printemps.
Tout-à-coup la trompette sonne;
On appelle Mars aux combats.
Le tambour bat, et l'airain tonne :
La Victoire, une lance au bras,
Offre à l'Immortel intrépide
Ses armes d'un acier brillant;
Son bouclier étincelant,
Où l'honneur, qui lui sert de guide,
Trace, en lettres de diamant,
Le nom de ce héros qui triompha d'Armide.
Mars y lit son devoir, et ne résiste plus;
Des bras de la déesse avec peine il s'arrache;
Mais dans son casque, où flotte un effrayant panache,
Que trouve-t-il? le nid des oiseaux de Vénus.
Leurs becs sont enlacés par le nœud le plus tendre;
Renfermant dans leurs cœurs tous les feux de Cypris,
De leur aile amoureuse ils couvrent leurs petits,
Et contre Mars lui-même ils sauront les défendre.

Le Dieu s'arrête, et demeure enchanté.
Deux colombes sur lui remportent la victoire;
Il leur sourit avec sérénité,
Et, sourd pour cette fois à la voix de la gloire,

Il se rejette, il tombe au sein de la beauté.
Tous les Amours, par l'ordre de leur mère,
Écartent la trompette, et brisent les clairons;
Les chants sinistres de la guerre
Sont remplacés par des chansons,
Et les plaisirs de deux pigeons
Retardent quelques jours les malheurs de la terre.

Xe BAISER.

LA CONVENTION.

Oui, de ta bouche enfantine
Donne-moi dans ces vergers
Autant de furtifs baisers
Qu'Ovide en prit à Corine;
Autant (je n'en veux pas plus)
Qu'il naît d'Amours sur tes traces,
Qu'on voit jouer de Vénus
Et de beautés et de graces,
Sur ton sein, entre tes bras,
Dans ton délicat sourire,
Dans tout ce que tu sais dire,...

Et ce que tu ne dis pas ;
Autant que ton œil de flamme,
Armé de séductions,
Lance d'aimables rayons,
Et de traits qui vont à l'ame,
De voluptueux désirs,
De rapides espérances,
Et d'amoureuses vengeances,
Signal de nouveaux plaisirs ;
Autant que nos tourterelles
Roucoulent de tendres feux,
Quand le printemps de ses ailes
Semble caresser ces lieux.

Alors, si trop de foiblesse
Me fait toucher à ma fin,
Je dirai, Viens, ma maîtresse,
Recueille-moi dans ton sein.
Que le vent de ton haleine
Mêle mon ame à la tienne;
Sa chaleur va m'embraser :
A cette ame évanouie
Rends et souffle encor la vie
Dans un long et doux baiser...

De la rapide jeunesse
Saisissons tous les instants :
Bientôt la froide vieillesse

Vient conduite par le temps,
Hélas! et par la sagesse.
O ma Thaïs! le plaisir
A l'éclat des fleurs nouvelles,
L'inconstance du Zéphyr;
Comme lui prompt à nous fuir,
Il se fane aussitôt qu'elles.

XIe BAISER.

LA MORSURE.

THAÏS, quel folâtre caprice
Contre moi semble t'exciter?
Eh quoi! tu ris de ta malice,
Et te plais à la répéter?
Tu comptes donc pour rien, cruelle,
Ces traits pénétrants, enflammés,
Que l'enfant ailé, ton modèle,
Dans mon cœur a tous enfermés?
Tes dents, ces perles que j'adore,
Que découvre à mon œil trompé
Ce tendre sourire, échappé

De la bouche même de Flore,
Devroient-elles blesser, dis-moi,
Un organe tendre et fidèle,
Qui t'assure ici de ma foi,
Et nomma Thaïs la plus belle?
C'est lui, ne le sais-tu donc pas?
Qui de toi s'occupe sans cesse,
Élève aux astres tes appas,
Et dit les vers que je t'adresse;
C'est lui qui chante ma Thaïs
Au retour de la jeune Aurore;
C'est lui seul qui la chante encore
Dans la solitude des nuits.
Le baiser que tes yeux promettent
Toujours préside à sa chanson.
Si les échos disent ton nom,
C'est lui que les échos répètent.
Cent fois, Thaïs, il a fêté
L'or de ta longue chevelure,
En tresses mollement jeté,
Et qui voltige à l'aventure;
Tes yeux doux et vifs tour-à-tour,
Et ce beau sein que j'idolâtre,
Où sur un frais monceau d'albâtre
Les desirs vont bercer l'Amour.
Songes-y bien, quand je t'appelle
Mon tout, ma Vénus, ma Thaïs,
Ma colombe, ma tourterelle,

Tous ces titres que tu chéris,
Ingrate, tu les dois au zèle
De l'organe que tu punis.
Crois-tu le contraindre à se taire?
Non, non, il brave en ce moment
Tous les maux que tu peux lui faire.
Viens, renouvelle son tourment:
Assailli des flêches brûlantes,
De ces dards perçants du baiser,
Il veut sur tes lèvres ardentes,
Il veut encor les aiguiser;
Et, chargé d'heureuses blessures,
Doux vestiges de volupté,
Essayer même, au lieu d'injures,
De nouveaux chants à ta beauté,
Vanter ces attraits innombrables,
Qui tous allument ses desirs,
Tes cheveux, jouets des Zéphyrs,
Ton sein, ému par tes soupirs,
Et tes yeux, et ces dents coupables,
Qui font sa peine et ses plaisirs.

XIIe BAISER.

LA FAUSSE PUDEUR.

Pourquoi donc, matrones austères,
Vous alarmer de mes accents?
Vous, jeunes filles trop sévères,
Pourquoi redoutez-vous mes chants?
Ai-je peint les enlèvements,
Des passions les noirs ravages,
Et ces impétueux orages
Qui naissent aux cœurs des amants?
Je célèbre des jeux paisibles,
Qu'en vain on semble mépriser,
Les vrais biens des ames sensibles,
Les doux mystères du baiser.
Ma plume rapide et naïve
Écrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive,
Quand elle exprime un sentiment.

Mais, quelle rougeur imprévue!
Quoi! vous blâmez ces doux loisirs,

Et n'osez reposer la vue
Sur le tableau de nos plaisirs !...

Profanes, que l'amour offense,
Qu'effarouche la volupté,
La pudeur a sa fausseté,
Et le baiser son innocence.
Ah! fuyez, fuyez loin de nous;
N'approchez point de ma maîtresse :
Dans ses bras quand Thaïs me presse,
Et, par les transports les plus doux,
Me communique son ivresse;
Thaïs est plus chaste que vous.
Ce zèle, où votre cœur se livre,
N'est que le masque du moment :
Ce que vous fuyez dans un livre,
Vous le cherchez dans un amant.

XIIIe BAISER.

LES JALOUX TROMPÉS,

IMITATION DE CATULLE.

AIMONS-NOUS, ame de ma vie,
Aimons, dans l'âge des amours;

De la vieillesse et de l'envie
Que nous importent les discours?
On voit mourir et renaître les jours:
Mais dès que la lumière, hélas! nous est ravie,
Songes-y bien, c'est pour toujours.
Jette-toi dans mes bras; je brûle, je t'adore,
Viens... au desir laissons-nous emporter.
Baisons-nous mille fois et mille fois encore;
Puis... encor mille fois avant de nous quitter;
Fêtons le jour, l'instant, le lieu qui nous rassemble;
Et confondons si bien tous nos baisers ensemble,
Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

XIVe BAISER.

L'EXTASE.

Vois, ma Thaïs, cette vigne amoureuse,
Se marier à ce jeune arbrisseau;
Vois le lierre embrasser l'ormeau
De sa guirlande tortueuse.
Puissent tes bras voluptueux
Me serrer, m'enchaîner de même!
Puissé-je, par autant de nœuds,

T'enlacer, te presser, te ceindre de mes feux,
Me replier cent fois autour de ce que j'aime,
Et puissions-nous enfin nous reposer tous deux
Dans l'extase du bien suprême,
Et ce calme enflammé connu des vrais heureux !...
Alors, ô ma Thaïs, ni les coupes riantes
Où la gaîté pétille en bachiques vapeurs,
Ni la pompe des rangs, ni l'éclat des grandeurs,
Ne me détacheroient de tes lèvres ardentes.
Anéantis à force de sentir,
L'œil humide et chargé d'ivresse,
Arrivés à cette foiblesse,
Le dernier degré du plaisir...
La même barque au noir rivage
Porteroit sans effort deux amants éperdus,
Et nous y serions descendus,
Avant d'avoir soupçonné le passage.

XVe BAISER.

LE BAISER DU MATIN.

Les étoiles brilloient encore :
A peine un jour foible et douteux
Ouvre la paupière de Flore,

Qui, dans ses bras voluptueux,
Retient l'inconstant qu'elle adore.
Le souffle humide d'un vent frais
Effleure les airs qu'il épure,
Soupire à travers ces bosquets,
Et vient hâter par son murmure
Le chant des hôtes des forêts
Et le réveil de la nature.
Tu goûtois un profond repos,
Après une nuit fortunée,
Que nous avions abandonnée
Au dieu des amoureux travaux.
Moi, je veillois : dans mon ivresse,
Je recueillois tes doux soupirs,
Et mes yeux, brûlants de tendresse,
Se reposoient sur la déesse
A qui je dois tous mes plaisirs.
Les anneaux de ta chevelure
Flottent au hasard répandus,
Et voilent seuls tes charmes nus,
Dont le désordre est la parure.
Ton front peint la sérénité
Et du bonheur et de la joie,
Sur ton sein ému se déploie
L'incarnat de la volupté :
Tels quelquefois, après l'orage,
On voit, en monceaux parfumés,
La rose et le lis parsemés

Joncher les gazons du bocage.
Ta bouche, qu'Amour sut armer
De la grâce la plus touchante,
Plus fraîche que l'aube naissante,
Semble s'ouvrir pour me nommer;
Et tes bras, dont la nonchalance
Se développe mollement,
Quelquefois avec négligence
Sont étendus vers ton amant.
Mais cependant sur l'hémisphère
Vénus fait luire son flambeau :
Chaque degré de la lumière
Me révèle un charme nouveau.
Sur tous les trésors que tu laisses
En proie à mon avidité,
J'égare mon œil enchanté,
Et veux marquer par mes caresses
Tous les progrès de la clarté.
A mesure qu'elle colore
L'horizon qui va s'embraser,
Un feu plus ardent me dévore;
Et je crois que chaque baiser
Ajoute un rayon à l'aurore.
Comme je fêtai son retour!
De la nuit les astres pâlirent :
Tout-à-coup tes beaux yeux s'ouvrirent;
C'est toi qui fis naître le jour.

XVIe BAISER.

LE PARDON.

Souvent l'Amour se venge d'un volage;
Je ne le fus qu'un seul jour et sa nuit;
C'est encor trop... Églé m'avoit séduit:
Elle étoit belle, et dans la fleur de l'âge.
D'entre ses bras échappé vers minuit,
Dans un moment où l'ombre de ses voiles
Enveloppoit jusqu'au feu des étoiles,
Je revenois sans escorte et sans bruit.
L'air qui s'agite, un rameau qui murmure,
Tout m'épouvante, et je crains tous les yeux:
On ne craint rien alors que l'âme est pure;
Et j'avois l'air, dans ma retraite obscure,
D'un criminel bien plus que d'un heureux.
Je me glissois... quand soudain au passage
Par des enfants je me sens arrêter;
Dans ma frayeur je ne pus les compter.
Ils étoient nus: l'un, près de mon visage,
Porte un flambeau pour me voir de plus près;
L'un tient des fers, dont j'ignore l'usage,
Et celui-ci se joue avec des rêts.

C'est lui, c'est lui! vite, qu'on le saisisse,
S'écrie alors le plus malin de tous,
Tenez-le bien : Thaïs, dans son courroux,
L'a désigné, nous lui devons justice.
Rien n'est plus sot, vous le voyez, amis,
Qu'un infidèle, alors qu'il est surpris.

Vous voilà donc, le beau coureur nocturne?
Lorsque Thaïs veille dans les soupirs;
A la faveur de la nuit taciturne,
Vous avez cru nous voiler vos plaisirs?
On vous guettoit: point de grace; qu'il meure,
Lui qui coûta des pleurs à la beauté!
Thaïs gémit, et l'attend à cette heure
Qu'il consacroit à l'infidélité.
Thaïs, hélas! digne d'une autre chaîne;
Thaïs semblable à l'aube d'un beau jour,
Et qui ne peut exhaler son haleine,
Sans envoyer des parfums à l'Amour.

Après ces mots, la brigade enfantine
S'arme de traits, de fers charge mes pieds,
En charge encor ma main qui se mutine,
Et m'investit de nœuds multipliés.
Ah! dit l'un d'eux, accordons-lui sa grace;
Il se repent, il jure, foi d'Amours,
D'aimer Thaïs, et de l'aimer toujours :
Est-il forfait qu'un tel serment n'efface?

Une autre fois, me dit-il à voix basse,
Lorsque la nuit couvrira l'horizon,
N'affecte point une imprudente audace,
Et souviens-toi de garder la maison.
A mes regards la tienne se présente,
O ma Thaïs! le remords m'y conduit:
Je viens m'offrir au courroux d'une amante :
Elle menace, et bientôt s'attendrit.
Ses yeux charmants, où l'amour se déploie,
Parmi les pleurs étincellent de joie.
Son sein échappe aux voiles envieux,
Palpite et bat sous la main du coupable.
Nous étions seuls, j'étois plus amoureux,
Et ma Thaïs n'est point inexorable.
Je profitai d'un heureux abandon;
Et, rassemblant tout le feu qui m'anime,
Je ne pouvois me reprocher un crime
Qui me valoit un aussi doux pardon.

XVIIe BAISER.

L'ABSENCE.

Le Temps n'a plus d'ailes pour moi;
Ce vieillard à pas lents s'avance :

Mes jours s'envoloient près de toi;
Ils se traînent dans ton absence.
Le soleil ralentit son cours :
Je vois sans cesse la journée
Où tu partis environnée
Par le cortège des Amours.
Les uns, veillant à la portière,
Baissoient les stors officieux,
Pour intercepter la lumière
Étincelante au haut des cieux :
D'autres, à tes ordres fidèles,
Le front serein, l'œil animé,
Pour rafraîchir l'air enflammé,
Redoubloient le vent de leurs ailes.
Devançant l'essaim qui te suit,
D'autres, en courriers plus agiles,
Vont reconnoître le réduit,
Et l'alcove, aux contours tranquilles,
Qu'ils ont destinés à ta nuit.
Moi, je meurs dans l'inquiétude;
Et, l'amour plaintif excepté,
Pas un, Thaïs, ne m'est resté,
Pour consoler ma solitude.
Je ressemble au débile oiseau
Que l'on a privé de sa mère;
Il soupire sur l'arbrisseau
Qui, près d'elle, avoit su lui plaire;
Errant de bruyère en bruyère,

Il fuit les lieux de son berceau :
De même, rien ne peut distraire
Les longs ennuis de ton amant.
Formé-je un vœu? Dans le moment,
Il est suivi d'un vœu contraire.
Quelquefois un folâtre enfant
Au globe de feu qui l'éclaire
Oppose un verre transparent;
A mesure que son caprice
Le fait vaciller dans sa main,
Les rayons réfléchis soudain,
Grace à ce mobile artifice,
Frappent les murs de ce palais,
Vont se jouer sur ces vitrages,
Promènent des lueurs volages
Sur la cime de ces bosquets:
Portés de surface en surface,
Prompts à descendre, à remonter,
Leur empreinte brille et s'efface
Sans que rien la puisse arrêter:
Voilà mon cœur ou son image.
Toi seule fixois mes desirs;
Je suis poussé comme un nuage,
Et j'ai perdu tous mes plaisirs.
Ce n'est plus pour moi que la terre
S'orne de festons verdoyants;
Que la musette solitaire
Gémit sous les rameaux naissants;

Que des bergers la troupe active
Se groupe au penchant des coteaux;
Et que de limpides ruisseaux
Roulent une onde fugitive
Sur le gazon qui les captive,
Et peint son émail dans leurs flots.
Loin de toi la nature expire;
Les jeux désertent ce vallon.
Le souffle léger du Zéphire
Pour moi se change en Aquilon.
A la grotte la plus secrète
Je cherche en vain quelques appas.
Le printemps fleurit sur tes pas;
Il n'est plus où l'on te regrette...

Ah! que fais-tu dans ce moment?
Loin du tumulte où l'on t'engage,
T'enfonces-tu dans un bocage,
Pour y songer à ton amant?
Que l'air siffle, que les vents grondent,
Je ne vois que toi sous les cieux :
Si l'absence interrompt nos nœuds,
Qu'au moins nos soupirs se répondent.
Que dis-je? à l'heure où je t'écris,
Peut-être un rival, un parjure,
Te fait oublier!... j'en frémis;
Un tel soupçon est une injure :
Sois fidèle, et tu m'en punis.

Il est vrai, tout me fait ombrage,
L'oiseau qui vole à tes côtés,
L'ormeau qui t'offre son feuillage,
L'onde qui baigne tes beautés,
La glace où se peint leur image;
Et même, excuse un tel aveu,
Quoique ton serin parle peu,
Je suis jaloux de son ramage.

Mais, chassons ces vaines frayeurs.
J'ai revu la retraite sombre
Qui, dans le secret de son ombre,
Voilà tes premières faveurs.
L'amour y scella nos tendresses;
J'y viens rêver à mes douleurs.
L'arbre témoin de mes caresses
Voit à ses pieds couler mes pleurs:
Je baise le gazon propice
Dont tes charmes ont approché,
Le sable où tes pas ont touché,
Et la verdure protectrice
Sous qui mon bonheur fut caché.

C'est moi-même qui le cultive,
Le myrte à jamais fortuné,
Le myrte que tu m'as donné
Avant de quitter cette rive.
Sous mes yeux il s'épanouit,

Et deviendra digne peut-être,
Ou de Thaïs qui le chérit,
Ou de l'Amour qui le fit naître.
Jamais l'inclémence des airs
N'offensa son tendre feuillage;
Il brave, à l'abri de l'orage,
Le souffle glacé des hivers.
Au retour de la jeune Aurore,
Je l'arrose chaque matin;
Je ne m'en fierois point à Flore,
D'un soin qu'elle réclame en vain,
Et veux seul embellir encore
L'arbre sacré de mon jardin.
Croîs, lui dis-je, Thaïs l'ordonne;
Avec toi croîtra mon amour.
Puissent tes feuilles quelque jour
Se voir tresser pour sa couronne!
Oui; qu'elle t'envie à son tour,
Que ta verdure s'épaississe,
Et que ta tige s'arrondisse,
Pour l'ombrager à son retour!

XVIIIe BAISER.

L'IMMORTALITÉ.

De quels charmes tu m'environnes!
Que je sens près de toi d'amoureuses fureurs!
Comme ils sont parfumés les baisers que tu donnes!
En les cueillant, je crois cueillir des fleurs,
Telles que les vergers d'Hymette
En fournissent dès le matin
A ces filles de l'air qui sur la violette
Et l'œillet et le lis vont chercher leur butin.
Le souffle de ta bouche est comme une rosée
Qui court de veine en veine, enivre tous les sens,
Fait couler à longs traits dans mon ame embrasée
Le délire, les feux, le nectar des amants.
Poursuis, poursuis; encore une caresse,
Et je deviens immortel dans tes bras.
Mais ce titre n'est rien et ne me séduit pas,
Si ma flamme à son tour ne te change en déesse.
Ah! l'immortalité ne sied bien qu'aux Amours:
Sous la même couronne il faut qu'ils nous unissent;
Si je ne vis pour toi, si nos plaisirs finissent,
Qu'importe, hélas! que je vive toujours?

XIXe BAISER.

LES OMBRES.

Crois-moi, jeune Thaïs, la mort n'est point à craindre;
Sa faux se brisera sur l'autel des Amours.
Va, nous brûlons d'un feu qu'elle ne peut éteindre.
Est-ce mourir, dis-moi, que de s'aimer toujours?
Nos ames survivront au terme de nos jours;
Pour s'élancer vers lui par des routes nouvelles,
Le Dieu qui les forma leur prêtera des ailes.
De ce globe échappés, nous verrons ces jardins
Ouverts dans l'Élysée aux vertueux humains.
Là, tout naît sans culture: en cet aimable asile
La terre d'elle-même épanche ses présents;
D'un soleil tempéré la lumière tranquille
A ce qu'il faut d'ardeur pour fixer le printemps.

Ce sont de toutes parts des sources jaillissantes,
Dont le cristal retombe et fuit sous des lauriers;
Zéphir murmure et joue à travers les rosiers,
Fait ondoyer des fleurs les moissons odorantes,
Disperse leurs parfums, et dans ce beau séjour
Souffle avec un air pur les chaleurs de l'amour.

Là, des tendres amants les ombres se poursuivent;
Ces amants ne sont plus, et leurs flammes revivent;
Là se joue en tout temps la douce illusion;
Didon y tend les bras au fugitif Énée;
La sensible Sapho n'y quitte plus Phaon;
L'ombre de Lycoris, de pampres couronnée,
Danse, rit et folâtre autour d'Anacréon.
Racine y soupirant aux accords de sa lyre,
Le front ceint d'un cyprès de fleurs entremêlé,
De l'amour et des vers sent le même délire,
Et baigne encor de pleurs le sein de Champmeslé.
Alcibiade y suit la volage Glycère;
César y contvaant ses amoureux exploits:
L'ombre enfin de Henri, cette ombre auguste et chère,
De la nymphe d'Anet semble adorer les lois
Dans ce bosquet riant et presque solitaire,
Où les ordres du ciel ont placé les bons rois.
Ces champs à ton aspect s'embelliront encore;
Le jour qui les éclaire en deviendra plus doux;
On n'aura jamais vu tant de myrtes éclore;
Le cercle des heureux s'ouvrira devant nous;
Nous leur demanderons le prix de la tendresse;
Amants ainsi que nous, ils liront dans nos yeux,
Et, pleins du même amour dont ils sentoient l'ivresse,
Le même sort nous garde une place auprès d'eux.

XXe BAISER.

LA COURONNE DE FLEURS.

Renversé doucement dans les bras de Thaïs,
Le front ceint d'un léger nuage,
Je lui disois : Lorsque tu me souris,
Peut-être sur ma tête il s'élève un orage.
Que pense-t-on de mes écrits?
Je dois aimer mes vers, puisqu'ils sont ton ouvrage.
Occuperai-je les cent voix
De la vagabonde déesse?
A ses faveurs pour obtenir des droits,
Suffit-il, ô Thaïs, de sentir la tendresse?
Thaïs alors, sur de récents gazons,
Cueille des fleurs, en tresse une couronne.
Tiens, c'est ainsi que je réponds;
Voilà le prix de tes chansons,
Et c'est ma main qui te le donne!
Renonce, me dit-elle, à l'orgueil des lauriers;
Laisse ces froids honneurs qu'ici tu te proposes :
Il faut des couronnes de roses
A qui peignit l'Amour et chanta les Baisers.

LEJa'19

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 408 528 6